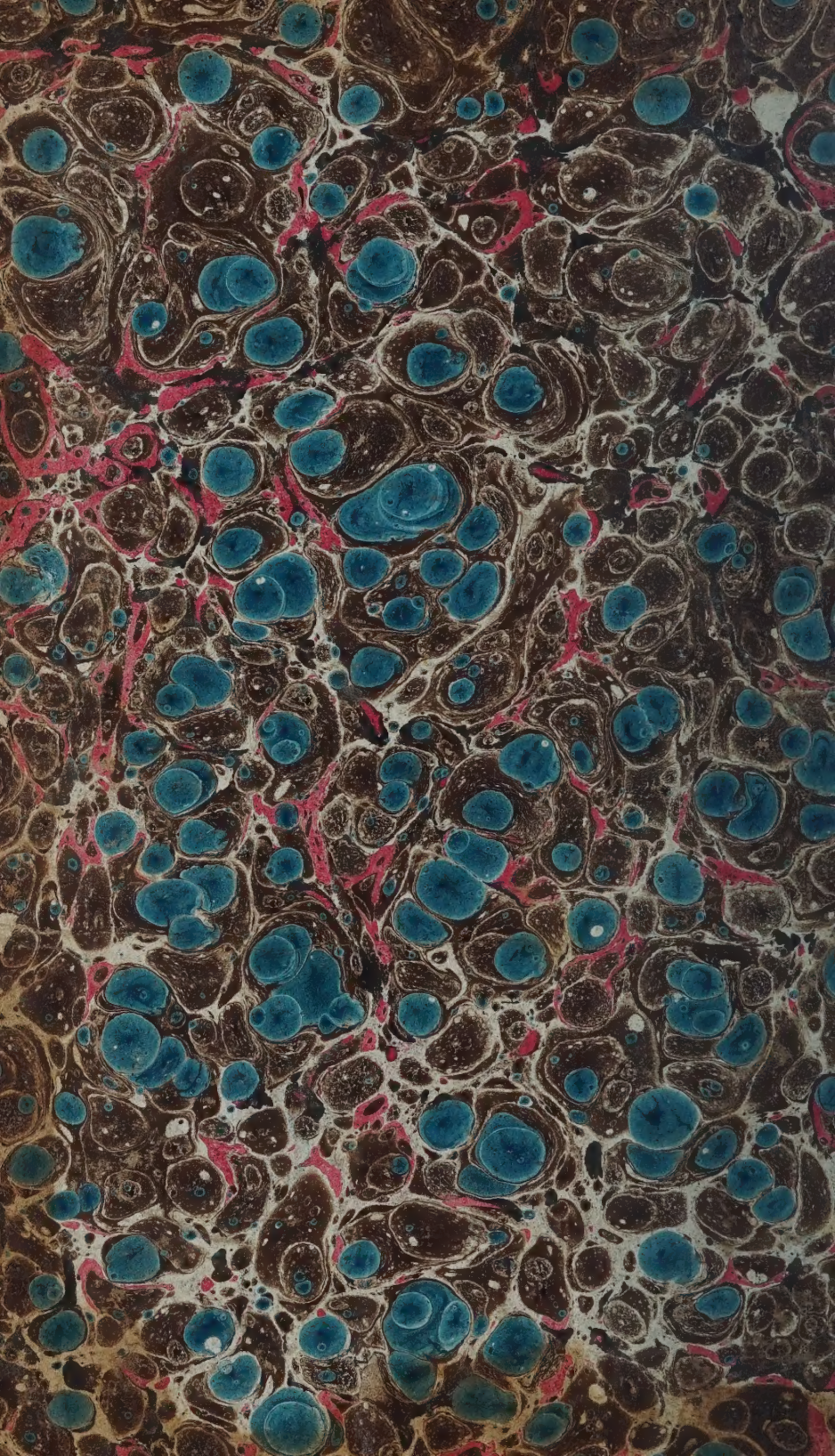
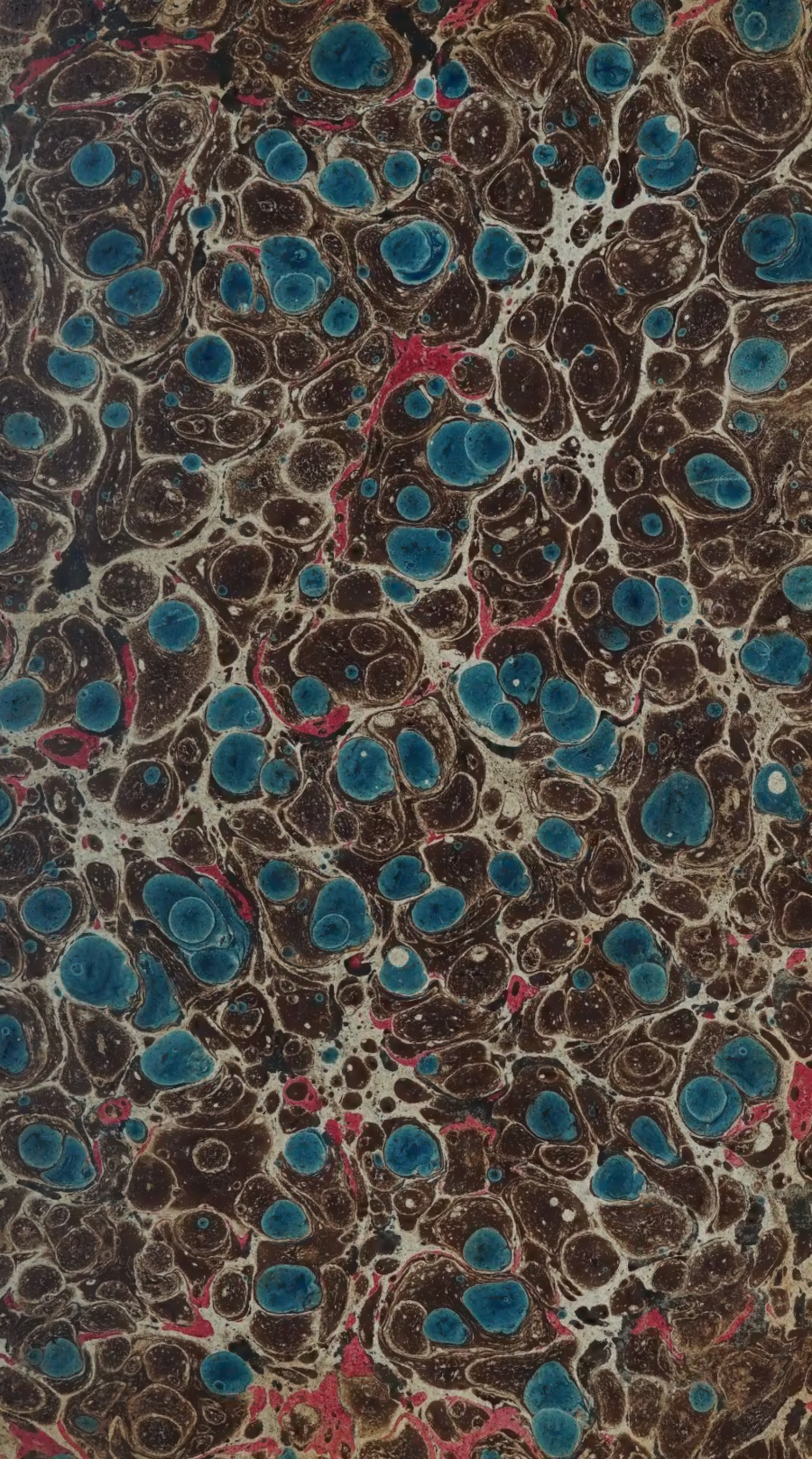








Joanette Couturier

Toutes mes éditions sont revêtues de ma grille.

GÉOGRAPHIE

DRAMATIQUE

DE LA JEUNESSE.

IMPRIMERIE DE ERNEST LE SOUD,
A ANGERS.

Toutes mes éditions sont revêtues de ma griffe.

GÉOGRAPHIE

DRAMATIQUE

DE LA JEUNESSE

IMPRIMERIE DE ERNEST LE SOURD,
A ANGERS.



Digitized by the Internet Archive
in 2026 with funding from
University of Toronto

FRONTISPICE.



GÉOGRAPHIE DRAMATIQUE
de la Jeunesse

ou

Nouvelle MÉTHODE amusante

Pour apprendre la Géographie.

MISE

en Dialogues & en Scènes

propres à être représentés dans les Pensionnats
et dans les Familles.

Par M. JAUFFRET.

2^{ème} Edition ornée de 10 jolies figures.



PARIS.

A la Librairie de P.^{re} Maumus, Rue du Jardinets, N^o 1.

1830.

AVANT-PROPOS.

DE toutes les études auxquelles se livre l'enfance, aucune peut-être ne lui inspire plus de dégoût que celle de la Géographie.

L'enfant dont toutes les idées se bornent au cercle étroit de ses petites et innocentes jouissances, ne s'intéresse que faiblement à la description des pays lointains. L'uniformité de ces descriptions l'empêche d'ailleurs de distinguer assez un pays d'avec un autre, pour avoir une idée nette de son climat et des productions de son sol. La série des degrés de longitude et de latitude n'offre à son esprit qu'une suite fastidieuse de chiffres dont il ne peut saisir l'importance. En un mot, tout concourt à le rebuter et à lui faire regarder le temps en

ployé à étudier la Géographie comme le plus monotone de sa journée.

Certes, la connaissance de la Géographie est nécessaire : elle est même indispensable. Sans elle les scènes de l'histoire et les descriptions de la nature flotteraient dans la tête des jeunes élèves comme les nuages dans l'air. Mais pour l'apprendre il faut, ou en sentir la nécessité, ou l'apprendre par goût. Le motif d'une utilité présente est nul pour les enfans ; reste donc pour eux celui de l'agrément particulier de la science. Or, je le demande : l'enfance peut-elle parcourir avec plaisir nos Abrégés de Géographie ? Un enfant qui n'aurait d'autres secours pour apprendre cette science que de pareils livres, n'y ferait pas plus de progrès que n'en ferait dans la langue de son pays, l'enfant qui vient de naître, si au lieu de lui parler, on se contentait alors de lui mettre une Grammaire entre les mains.

Il est à remarquer que les jeunes demoiselles ont encore plus de peine que les jeunes garçons à étudier la Géographie, et la raison en est toute simple. Un jeune garçon s'enflamme aisément au récit des voyages ; de bonne heure il sent le désir de courir le monde. Une jeune demoiselle, au contraire, accoutumée dès son enfance à ne pas quitter sa mère, et bornant toute son ambition à être un jour elle-même à la tête d'une maison, entourée d'une famille, est naturellement indifférente pour tout ce qui a rapport aux expéditions lointaines. Ce n'est que dans sa famille qu'elle voit l'univers.

Il était donc plus difficile d'imaginer un moyen de les attacher à une étude qu'elles doivent néanmoins cultiver, pour ne pas être exposées, dans la société, à des méprises continuelles relativement à la situation, à l'éten-

due respective des principaux états et des villes les plus remarquables.

J'ai pensé qu'il était possible d'attacher les jeunes personnes à l'étude de la Géographie, en profitant du goût naturel qu'elles ont pour le merveilleux. J'ai personnifié tour à tour les quatre parties du monde et les différentes nations du globe, et en les faisant converser entre elles, en les faisant disputer sur la préséance, je leur ai fait exposer à elles-mêmes les avantages qui les distinguent, l'étendue de leurs domaines, les productions de leur sol, les époques de leur histoire. Du reste, en adoptant cette forme de Dialogues, j'ai tâché de la varier et de la rendre aussi piquante que le sujet pouvait le comporter. Mon seul but a été de préparer la jeunesse à lire avec fruit les ouvrages de nos savans Géographes, dont quelques-uns sont au-dessus de tout éloge.

EUROPE.



Français.



Suisses.



Russes.



Espagnols.

GEOGRAPHIE

DRAMATIQUE.

PREMIER DIALOGUE.

Les quatre parties du Monde.

VIRGINIE, NADINE, ROSALIE, ÉMILIE,
ADELE, MÉLANIE.

VIRGINIE, *aux jeunes pensionnaires qui sont
dans la salle.*

EH bien ! mesdemoiselles, vous ne commencez pas ? Je vois au tour de nous des personnes qui aiment la Géographie, et qui désirent.....

NADINE.

Hélas ! il est survenu tout à coup une difficulté qui nous empêche de commencer.

VIRGINIE.

De quoi s'agit-il donc ?

NADINE.

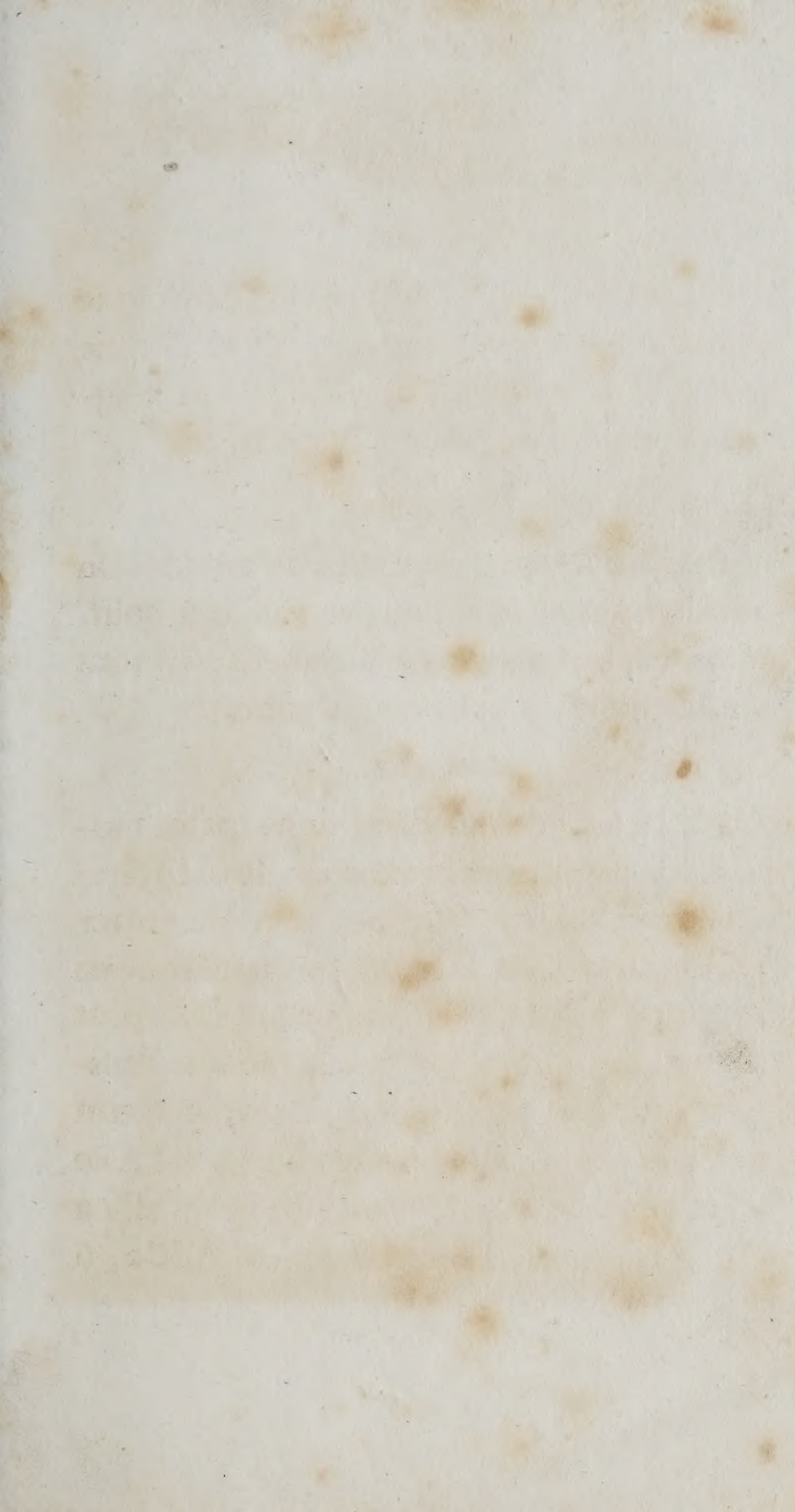
L'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique se disputent en ce moment ; et si l'on ne parvient à les pacifier, elles seront longtemps encore en proie à la discorde.

VIRGINIE.

Pacifier les quatre parties du monde ! On aurait du mérite si l'on en venait à bout. Mais expliquez-vous clairement, si vous voulez que l'on vous comprenne.

NADINE.

Eh bien ! je vous dirai donc qu'au moment de commencer l'exercice, Rosalie, qui doit représenter l'Europe, a voulu entrer la première dans la salle, prétendant que l'Europe est la plus importante, la plus célèbre des quatre parties du monde. Emilie, qui doit représenter l'Asie, a voulu avoir le pas sur elle, prétendant que l'Asie a été peuplée avant l'Europe, et qu'elle a été le berceau du genre humain. Adèle, à





qui l'Afrique est échue , a fait valoir ses droits en disant que cette partie du monde fut le berceau de l'écriture , et par conséquent celui des sciences et des arts. Mélanie enfin , qui doit représenter l'Amérique , a prétendu que c'est à elle à précéder toutes les autres , parce qu'elle occupe , à elle seule , la moitié du globe. Et là-dessus la dispute s'est échauffée et dure encore. Rosalie dit : Je suis l'Europe , je dois avoir le pas. Emilie dit : Je suis l'Asie , respectez-moi. Adèle dit : Je suis l'Afrique , retirez-vous. Mélanie dit : Je suis l'Amérique , faites-moi place.

VIRGINIE.

Il faut qu'elles entrent comme des sœurs bien unies , en se tenant par la main.

NADINE.

On dirait qu'elles ont deviné vos intentions. Les voici :

L'EUROPE , L'ASIE , L'AFRIQUE
ET L'AMÉRIQUE.

L'EUROPE.

J'ai consenti , pour cette fois , à éluder la

difficulté, au sujet de l'étiquette; mais je vous avertis qu'à l'avenir vous ne marcherez qu'à ma suite. Je suis l'Europe. Vous savez toutes que mes Etats sont habités par les nations les plus éclairées du monde.

L'ASIE.

Je suis l'Asie. Si mes vastes Etats ne sont pas habités par des peuples aussi savans que ceux de vos régions, songez que j'avais déjà des nations éclairées quand les vôtres étaient encore barbares. J'ai été le berceau du genre humain; et vous seriez inhabitée si je n'avais consenti à vous envoyer quelques-uns de mes sujets.

L'AFRIQUE.

Je ne dispute point à l'Asie l'honneur d'avoir été le berceau du genre humain; mais je soutiens que mes Etats ont été le berceau des arts et des sciences. N'espérez donc pas que l'Afrique puisse oublier son ancienne gloire.

L'AMÉRIQUE.

Pour moi j'ignore si c'est l'Asie qui m'avait envoyé des habitans; mais je sais fort

bien que mes Etats du nord et du midi étaient habités par des nations assez florissantes, à l'époque où Christophe Colomb vint à bout de me découvrir. Ainsi, honneur à l'Amérique.

L'EUROPE.

Quels peuples peuvent égaler en industrie, en courage, en intelligence et en beauté, ceux qui occupent mes différens Etats? Veulent-ils se livrer à la chasse ou à la pêche? ils emploient les instrumens les plus propres à leur donner des succès faciles. Ils s'associent les animaux les plus courageux, les plus dociles, les plus aimans; ils traversent le globe, sillonnent la surface de toutes les mers, parlent les langues les plus riches et les plus sonores, élèvent d'immenses monumens, donnent la vie au marbre et à la couleur, perfectionnent ou inventent tous les arts et toutes les sciences; admettent la morale la plus pure, établissent, par le secours de l'*Imprimerie*, cette effusion de lumières qui rend les connaissances de tout genre le domaine de tous.....

L'ASIE.

Ignorez-vous donc que je possède l'Arabie, la Perse, la Chine, et que les Arabes, les Persans, les Chinois, ne sont pas des peuples à dédaigner ? Mes nombreux sujets ne se distinguent-ils pas aussi à la chasse et à la pêche ? N'ont-ils pas asservi et rendu docile l'éléphant colossal ? Vous vantez les voyages maritimes de vos peuples. Ignorez-vous que les miens ont navigué anciennement dans tout l'Océan pacifique ? Sans eux, qui aurait peuplé Otahiti et les différentes îles de la mer du sud ? Tirez-vous gloire de vos chevaux ? Ignorez-vous que les chevaux arabes sont les plus beaux et les plus renommés de toute la terre ?

L'AFRIQUE.

Et mes chevaux barbes, ne jouissent-ils pas aussi d'une grande réputation ?

L'ASIE.

Mais outre les plus beaux chevaux que l'on connaisse, je possède le chameau et le dromadaire, animaux utiles, qui peuvent se passer plusieurs jours de boire, et qui

semblent faits pour traverser les déserts sablonneux.

L'AFRIQUE.

Les chameaux habitent aussi quelques-unes de mes régions.

L'ASIE.

Les Européens, dites-vous, parlent les langues les plus riches et les plus sonores, mais ignorez-vous donc que la langue arabe est une langue admirable, et que c'est celle de toutes qu'il est le plus utile de savoir pour être entendu en plus de pays? L'Arabie, la Perse, la Turquie et la Chine, n'ont-elles pas leurs écrivains et leurs poètes? N'est-ce pas un poète oriental qui a dit : *Chaque feuille d'un arbre vert est, aux yeux du sage, un feuillet du livre qui enseigne la connaissance du Créateur.* N'est-ce pas un Chinois qui a dit : *La pudeur n'est que l'écorce de la vertu ; mais elle la conserve ?* Je n'en finirais pas si je voulais vous citer tous les jolis passages de mes poètes.

L'EUROPE.

J'en finirais bien moins si je voulais me

prévaloir de tous les chefs-d'œuvre anciens et modernes dont les poètes et les savans de mes diverses régions peuvent se glorifier. Homère, Hésiode, Pindare, Euripide, Eschyle, chez les Grecs, ont été les modèles de la poésie épique, lyrique et dramatique. Platon, Aristote, Théophraste et une foule d'autres, s'acquirent, par leurs travaux, une réputation que le temps a respectée. Virgile, Horace, Pline, Cicéron, Tacite, Sénèque, chez les Romains, ont chacun, dans leur genre, une renommée immortelle. On croirait, en lisant les ouvrages de ces grands hommes, qu'ils ne pouvaient pas être égalés; et néanmoins, que d'écrivains célèbres les derniers siècles n'ont-ils pas fait naître dans mes Etats! La France, l'Italie, l'Angleterre et l'Allemagne semblent se disputer la palme du génie. Mes autres nations, l'Espagne, le Portugal, la Suisse, ont aussi produit des littérateurs et des savans distingués.

L'ASIE.

Je pourrais vous parler aussi des hommes célèbres de l'Orient, des Mages de la Perse,

des Brames de l'Inde, et surtout d'un philosophe chinois, dont la réputation est immense, et qui, de son vivant, avait cinq ou six mille disciples. Quel homme a jamais surpassé Confucius en sagesse et en renommée? Vous avez parlé de vos monumens.... mais avez-vous donc oublié la magnificence de l'ancienne Babylone? Ignorez-vous que l'architecture des grandes pagodes de la Chine et de l'Inde est admirée des connaisseurs?

L'AFRIQUE.

En fait de monumens, je ne crois pas que l'on puisse égaler la majesté de mes pyramides.

L'AMÉRIQUE.

Je vous laisse parler, mais je sais fort bien que je dois avoir la préférence. D'abord, comme je vous l'ai déjà dit, j'occupe, à moi seule, un hémisphère tout entier. Les Européens ne m'ont découverte qu'à la fin du quinzième siècle; mais j'étais peuplée bien auparavant; et le Mexique et le Pérou étaient des pays fort heureux, quand les Espagnols vinrent y porter la désolation.

Je possède les mines d'or les plus riches du monde; mes montagnes, appelées les *Cordilières*, sont les plus élevées de la terre; et en comparaison de vos fleuves et de vos lacs, les miens ressemblent à des mers. Non-seulement le Mississipi, le fleuve Saint-Laurent, la rivière des Amazones, l'Orénoque, Rio de la Plata, traversent des districts de bien des centaines de lieues; mais encore à leur embouchure, et même à cinquante lieues plus haut, ils ont une largeur de vingt à vingt-cinq lieues.

L'ASIE.

On ne vous dispute pas l'avantage d'avoir d'immenses possessions; mais vos pays ne sont pas habités en proportion de leur étendue..... et puis vos sujets ont en général le teint rougeâtre et basané.

L'AMÉRIQUE.

Ils ressemblent en cela même à une grande partie des vôtres; car enfin, vos Chinois, vos Mongols, vos Sibériens, ne sont pas de bien jolis hommes, et vous m'avouerez que leur teint est furieusement basané.

L'EUROPE.

Sous le rapport de la beauté, je ne crois pas que mes peuples aient des rivaux.

L'ASIE.

J'avoue qu'en général le sang européen est beau ; mais il n'est pas douteux que ce ne soit dans une partie de mes Etats que se trouvent encore les beautés les plus remarquables. La Mingrélie, la Géorgie et la Circassie sont, à cet égard, les régions les mieux partagées. La beauté des femmes de ces contrées est si bien établie, qu'on ne peut assurément pas la contester.

L'AFRIQUE.

Vous ririez si je voulais faire ici l'éloge des beautés africaines. Une grande partie de mes Etats est habitée par des Nègres et des Négresses aux grosses lèvres et aux cheveux crépus ; mais tous mes peuples ne ressemblent pas aux habitans de Loango et de la Guinée. L'empire de Maroc, la côte de Barbarie et toute l'Egypte sont occupés par des peuples beaux, quoique un peu hâlés par le soleil.

L'AMÉRIQUE.

Les naturels de mes Etats, je l'avoue, sont de petite taille, et ont le visage applati ; mais je possède, à l'extrémité de mes régions méridionales, sur les bords du détroit de Magellan, les hommes les plus grands et les plus forts qui existent sur la terre. Les Patagons ont paru être des géans à tous les navigateurs qui les ont aperçus.

L'ASIE.

Ce que vous dites de la taille gigantesque de vos Patagons trouve encore des incrédules ; mais ce qui est reconnu de tout le monde, c'est que les insulaires de la mer du Sud sont les hommes les plus grands et les plus forts qui existent. Il n'y a qu'à comparer les massues dont ils se servent, et les arcs et les flèches qui nous viennent de ces pays-là, avec les casse-têtes des Américains, et les arcs et les flèches des Hottentots, pour se faire une idée de la force des premiers peuples et de la faiblesse des seconds.

L'AMÉRIQUE.

N'avez-vous pas assez de vos possessions ?

et voudriez-vous joindre à vos domaines toutes les îles de la mer du Sud ?

L'ASIE.

Oui, je les regarde comme une de mes dépendances, parce qu'évidemment je les ai peuplées. Les langues parlées dans toutes ces îles, ont le plus grand rapport avec la langue malaise; d'où je conclus que c'est de ma presque-île de Malaca que sont parties autrefois les expéditions qui peuplèrent la Nouvelle-Zélande, et ensuite Otahiti, les îles des Amis, les îles Sandwich, et tous les archipels du vaste Océan pacifique.

L'EUROPE.

Si vos peuples naviguèrent autrefois dans cet Océan, pourquoi ont-ils cessé de le visiter ? Pourquoi ne construisent-ils plus de vaisseaux assez forts pour de longues navigations ? Pourquoi les Insulaires de la mer du Sud sont-ils retombés dans la barbarie ? Pourquoi vos Chinois se croiraient-ils perdus s'ils entreprenaient le plus petit voyage ?

L'AFRIQUE.

Et pourquoi voit-on dans quelques îles de la mer du Sud , des Sauvages qui ont la couleur de mes Ethiopiens ?

L'ASIE.

Je vais répondre à toutes ces questions. Vous savez que les voyages à la mer du Sud sont des voyages de long cours, et qui sont de simple curiosité. Il n'est donc pas étonnant que mes peuples s'en soient dégoûtés. Ils ne construisent plus de grands vaisseaux parce que de plus petits leur suffisent. Mes Chinois aiment à rester chez eux, parce qu'ils y trouvent le bonheur. Quant aux Insulaires de la mer du Sud, leur éloignement de tout pays civilisé leur a fait perdre le souvenir de nos sciences et de nos arts ; mais ils n'en ont pas moins beaucoup d'industrie, et vous connaissez les jolies étoffes, les jolies toiles qu'ils savent fabriquer avec des écorces d'arbre. Si dans quelques-unes de ces îles, il existe des sauvages qui ressemblent aux Nègres, c'est que mes peuples y auront conduit anciennement quelques

hommes de cette race, comme les Européens en conduisent aujourd'hui dans les colonies américaines.

L'EUROPE.

Revenons, je vous prie, au point de la question. J'habite les régions les plus tempérées de la terre.

L'ASIE.

Oui, mais une partie de vos États a des hivers bien rigoureux. La Suède, la Norvège, la Laponie surtout, éprouvent des froids aussi violens que ceux du Canada.

L'AFRIQUE.

Mes côtes septentrionales, depuis l'empire de Maroc jusqu'en Égypte, jouissent du plus heureux climat. Elles sont aujourd'hui barbares; mais des peuples civilisés et célèbres les ont habitées. Vous vous souvenez de l'histoire des Égyptiens, de celle des Carthaginois. Carthage, la rivale de Rome, exista sur mes côtes, et là aussi exista Hipponne, dont saint Augustin fut évêque.

L'AMÉRIQUE.

Pour moi, je jouis de tous les climats à la

fois. Dans les États-Unis, j'ai la température européenne; dans la Guiane, j'éprouve les chaleurs de l'Inde; à la baie d'Hudson, les froids piquans de la Laponie; cette variété de climats est le résultat de mon étendue. J'ai environ 2800 lieues de longueur et 1700 de largeur.

L'ASIE.

Il s'en faut de 400 lieues seulement que j'aie autant de longueur; mais aussi j'ai 1900 lieues de largeur. Cela fait 200 lieues de plus.

L'AFRIQUE.

Pour moi j'ai 1700 lieues de longueur et 1650 lieues de largeur. Ce qui me flatte, c'est que je suis plus longue et plus large que l'Europe.

L'EUROPE.

Je l'avoue, je n'ai qu'environ 1100 lieues de longueur et 1900 lieues de largeur. Mais ma population!

L'AFRIQUE.

Elle serait plus grande que la mienne; mais vos peuples sont toujours en guerre,

et il meurt bien du monde sur vos champs de bataille.

L'EUROPE.

Je puis avoir 140 millions d'habitans.

L'AFRIQUE.

J'en'y regarde pas d'aussi près que vous ; mais j'en ai un nombre à peu près égal. Encore n'y a-t-il guère que mes côtes qui soient habitées ; car l'intérieur de mes possessions ne consiste qu'en déserts sablonneux, dont l'un porte le nom de *Zara*. C'est dans ces déserts qu'habitent les lions, les léopards, les panthères, les hyènes et les chacals.

L'EUROPE.

Quoi ! vous osez vous vanter de posséder tant de bêtes féroces !

L'AFRIQUE.

Vraiment ! c'est afin que vous me respectiez. Or, afin que vous me respectiez davantage, apprenez que j'ai à ma disposition des amphibies redoutables ; tels que l'hippopotame le long du Niger, et le crocodile le long du Nil. Apprenez qu'outre ces animaux je possède le rhinocéros, l'éléphant, et enfin

la girafe, semblable au cheval, mais dont la tête est si élevée que cet animal ne peut boire sans s'agenouiller.

L'ASIE.

Je possède une partie de ces animaux extraordinaires; mais j'en ai un que l'Afrique n'a pas, et qui mettrait tous les autres en fuite : c'est le tigre.

L'AMÉRIQUE.

J'ai le jaguar et le coujar, qui ne le cèdent pas au tigre en férocité. Quant au nombre de mes habitans, je puis, sans me tromper de beaucoup, le porter, comme l'Afrique, à 150 millions.

L'ASIE.

Eh bien ! osez maintenant me disputer la prééminence ! Vous avez chacune de vous, environ 150 millions d'habitans; je le crois, quoique beaucoup de géographes réduisent des deux tiers la population de l'Afrique et de l'Amérique. Votre population réunie et présumée ne s'élève pas à 500 millions; et moi seule j'ai 650 millions d'habitans;

n'est-ce pas une preuve que je possède les régions les plus populeuses?

L'AFRIQUE.

Vous avez pour l'Amérique, et pour moi surtout, une espèce de dédain que nous ne méritons pas. Je la félicite de ce qu'elle est séparée de nous par la mer; et vous me feriez désirer de couper l'isthme de Suez qui me joint encore à vous dans ce moment, pour rompre, entre vous et moi, toute espèce de communication.

L'ASIE.

J'en serais bien fâchée, ma chère voisine. Je puis être jalouse de faire valoir mes droits; mais cela ne m'empêche pas de vouloir être unie avec vous. En bonne politique, il ne faut pas nous diviser. Tâchons au contraire de resserrer nos liens. L'Europe est celle d'entre nous qui a le plus de besoins; ne lui refusons jamais ni les productions de nos climats, ni les richesses qui lui sont nécessaires. Semblable à beaucoup de financiers, l'Amérique a peu de lumières, mais elle a beaucoup d'or; qu'elle continue à

fournir de l'or, on lui donnera des lumières. L'Afrique regrette son ancienne gloire; en s'alliant avec l'Europe il est possible qu'elle redevienne florissante. Pour moi je ne ferai jamais rien qui puisse altérer la paix commune. Je fus de tout temps libérale, je le serai encore. Imitiez-moi. Faisons-nous mutuellement des présens; et loin de vouloir établir entre nous une rivalité funeste, vivons en bonne intelligence, et ne marchons jamais qu'en nous donnant la main.

DIALOGUE II.

Les Nations de l'Europe.

NÂDINE, ALEXANDRINE, ROSALIE, GABRIELLE, EMILIE, MARIETTE, JOSÉPHINE, VIRGINIE, CLARICE, ADÈLE, FÉLICITÉ, MELANIE, CÉCILE, PHILIPPINE, TONINE.

NADINE.

MESDAMES et mesdemoiselles, je vous annonce une grande visite.

ALEXANDRINE.

En effet, j'entends du bruit. Savez-vous qui ce peut être?

NADINE.

Vite des sièges, des fauteuils!..... Les voici: ce sont toutes les puissances de l'Europe.

ALEXANDRINE.

Ah! mon Dieu! Toutes les puissances de l'Europe! Et où les placerons-nous?

NADINE.

Elles sonnent. Faut-il leur faire ouvrir la porte ?

ALEXANDRINE.

Mais il est rare que les puissances de l'Europe soient en paix. Comment se fait-il qu'elles viennent toutes ensemble ? Si elles allaient se disputer et se battre devant nous !

NADINE.

Cette assemblée leur en imposera.

ALEXANDRINE.

Allons, je vais les introduire.

(Les puissances de l'Europe entrent, et se placent sur les sièges qu'on leur a destinés.)

NADINE.

Voyez quelle union semble régner parmi elles ! Ne dirait-on pas qu'elles sont les meilleures amies du monde ?... Et cependant !...

L'ANGLETERRE.

Ne nous calomniez pas. Si l'intérêt, l'orgueil, la jalousie nous dominant, il en est de même en petit dans les sociétés ordinaires.

Combien de familles où l'on se brouille souvent pour un mot mal interprété ! Combien d'autres où l'inégalité du partage entre les enfans excite parmi eux des haines et des divisions éternelles ! Vous savez que l'Europe, en nous partageant ses états, nous a diversement favorisées. Elle m'a exclue du continent. Un pas, que je ne puis franchir, m'en sépare ; et ce n'est pas sans peine que je suis parvenue à me faire respecter. Grace au Ciel et à mon industrie, mes vaisseaux flottent aujourd'hui sur toutes les mers, et dans mes mains,

« Le trident de Neptune est le sceptre du monde. »

LA FRANCE.

Je suis fâchée que ce soit un Français qui ait fait ce vers. Albion, de son île, voudrait gouverner l'univers. C'est pousser un peu loin l'orgueil et l'ambition.... mais je ne dois pas oublier que nous sommes en paix...

L'ITALIE.

Nous sommes ici en famille, et nous devons, ce me semble, causer entre nous

dans l'intimité de la confiance. Parlons, et ne nous fâchons pas. S'il ne s'agissait que de se vanter, vous me connaissez : je suis l'Italie; pourrais-je tarir sur ma gloire? Mes ancêtres ont soumis cette Albion si fière aujourd'hui de son indépendance. Jules César, à la vérité, ne fit que voir la Grande-Bretagne! mais sous le règne de Claude et de Domitien, l'aigle romaine pénétra jusqu'aux monts Grampiens.

L'ALLEMAGNE.

Ne remontons pas si haut. Que l'Angleterre se souvienne seulement de l'invasion des Saxons et des Angles dans le cinquième siècle; et dans des siècles postérieurs, de la conquête des Danois et de celle des Normands!

L'ITALIE.

Je sais que l'Angleterre conserve beaucoup d'antiquités romaines, qui ont fourni un vaste champ aux recherches des antiquaires. Ce sont des inscriptions, des autels, etc., qui ont été trouvés au nord de la grande muraille qui séparait l'Angleterre

de l'Écosse. On y voit encore les vestiges des routes romaines construites pour répandre le commerce et l'abondance sur tous les points.

L'ALLEMAGNE.

Et moi je sais qu'elle conserve aussi beaucoup d'antiquités saxonnes, qui consistent principalement en églises et en châteaux bâtis vers le dixième et peut-être le neuvième siècle. Les voûtes élevées par Grimboald à Oxford, sous le règne d'Alfred, sont estimées comme des restes curieux de l'architecture des Saxons.

L'ESPAGNE.

Puisque nous sommes réunies, tâchons de faire connaissance; et pour cela, que chacune de nous expose tour à tour l'étendue de ses possessions, les avantages de son climat. Si nous ne prenons ce parti, la soirée se passera inutilement, et nous serons forcées de nous séparer sans nous connaître.

LA FRANCE.

Ecoutez-moi donc; car j'imagine que vous

m'accordez la parole. Qui ne connaît la gloire de la France ! Mes ancêtres, les Celtes et les Gaulois, ont rempli l'Europe de leur renommée. La langue celtique est encore aujourd'hui regardée par les antiquaires comme la mère de toutes les langues anciennes et modernes. Mais si je fus célèbre alors même que j'étais nommée la Gaule-Transalpine, combien l'ai-je été davantage depuis que je me nomme la France ! La langue que je parle n'est-elle pas la plus belle, la plus riche de toutes celles qui existent ? N'est-elle pas la plus universellement répandue ? Mon climat n'a ni la rigueur de celui de la Suède et de la Russie, ni la chaleur de celui de l'Espagne et de la Turquie européenne. Les Alpes, les Pyrénées, les Cévennes, les Vosges, ou me servent de défense naturelle en cas d'invasion, ou en se ramifiant diversement, contribuent à rendre mon sol propre à des cultures variées. Plus de montagnes m'eût nui par le froid, les frimas et les torrens qu'elles eussent entraînés ; moins m'eût ôté la variété des sites, trop découvert les plaines, et donné une

aridité à mon sol qui eût diminué sa fécondité. Sept mille rivières, depuis celles qui portent bateaux jusqu'aux petits ruisseaux, arrosent mes Etats; et sept fleuves ou rivières considérables les partagent en sept bassins, d'après lesquels est ordonnée toute ma navigation intérieure. Vous nommerai-je ces grandes rivières? Mais qui ne connaît la Seine, fière de traverser Paris, le Rhône et la Saône qui baignent Lyon, la Loire, la Garonne, le Rhin, la Meuse, et tant d'autres encore? D'un autre côté, la mer baigne une partie de mes côtes; et j'ai, à différentes époques, armé des flottes formidables, avec lesquelles j'ai battu plusieurs fois l'Angleterre. Je ne manque, ni de bois propres aux constructions, ni d'excellens constructeurs, ni de bons pilotes, ni de marins instruits et courageux.

L'ITALIE.

Qu'en dites-vous? N'êtes-vous pas étonnée du langage que tient la France? Elle parle avec toute la gravité d'un vieux politique. Et cependant elle a la tête bien légère. N'est-ce pas chez elle que la mode a fixé sa

résidence ? ou plutôt ces mots, *la France* et *la mode* ne sont-ils pas regardés comme synonymes ! Nous serions toutes raisonnables si la France ne nous donnait des leçons de frivolité. Chaque jour, dans ses Etats, amène un changement dans la coiffure et dans la forme des meubles et des habits. Elle a ses journaux de mode, comme ses journaux de politique, et...

L'ANGLETERRE.

Point de médisance, et ne perdons pas de temps. Mon île, à la vérité, n'offre pas un aspect aussi riant que celui de la France ; mais si la vigne ne croît point dans l'étendue de mes Etats, j'ai de magnifiques houblonnières, et mes peuples boivent de la bière au lieu de boire du vin. Ma puissance principale et ma gloire consistent dans ma marine. Aucun peuple n'a jamais eu des forces de mer aussi étendues. Elles sont composées d'environ huit cents vaisseaux de guerre, de toute grandeur. Pour équiper cette immense flotte, il faut de cent à cent vingt mille matelots. Mes villes ont beaucoup de splendeur. Londres, baigné par la

Tamise, peut rivaliser Paris baigné par la Seine. J'ai une langue simple, concise, et des auteurs qui peuvent le disputer aux auteurs français. Mes manufactures ont une célébrité justement acquise, et leurs produits s'élèvent à environ 60 millions sterling, somme vraiment énorme. J'importe des Etats-Unis, du tabac, du riz, de l'indigo, des bois de construction, du chanvre, du lin, du fer, de la poix, du goudron, etc.; des Indes occidentales, du sucre, du rhum, du coton, du café, du gingembre, du poivre, du gayac, de la salsepareille, des gommes, etc.; de l'Afrique, de la poudre d'or, de l'ivoire, des gommes, etc.; des Indes orientales et de la Chine, du thé, du riz, des épiceries, des drogues, des couleurs, de la soie, du coton, du salpêtre, des schalls et autres ouvrages manufacturés; du Canada, des fourrures, des bois de construction, de la potasse, du fer, etc.; et des autres pays de l'Europe, beaucoup d'objets de consommation et de luxe.

L'ITALIE.

Voilà d'assez grands avantages. Mais con-

venez que votre climat est le plus variable de toute la terre. Vos côtes de l'Ouest sont particulièrement sujettes à des pluies fréquentes. Cette humidité donne à vos prairies et à la verdure , un ton de fraîcheur inconnu dans les autres pays ; mais elles causent aussi des rhumes et des catarrhes qui occasionnent des maladies souvent mortelles. Vous avez un hiver de huit à neuf mois, et vous ne connaissez que de nom le printemps et l'automne. Vive le beau ciel de mes Etats !

LA RUSSIE.

L'immensité de mes possessions fait que je puis jouir de tous les climats à la fois. Je n'ai qu'à changer de latitude pour avoir des froids extraordinairement rigoureux, et des chaleurs comme celles de la Turquie. A Pétersbourg, la Neva est gelée tous les ans depuis le mois de novembre jusqu'au mois de mars ou d'avril. Autour de la mer Glaciale, le climat est d'une âpreté remarquable. Le soleil est invisible depuis le milieu d'octobre jusqu'en février, tandis qu'il ne se couche point durant les mois de juin et

de juillet. La Tauride, au contraire, me présente tous les agrémens des températures méridionales, tandis que mes régions intermédiaires jouissent de la douce température de l'Angleterre et de l'Allemagne. Mon sol est très-varié depuis les marais glacés qui bordent la mer Blanche et la mer Glaciale, jusqu'aux riches campagnes qui embellissent les bords du Volga. Mes forêts sont tellement abondantes, que j'essaierais en vain d'en faire le détail : elles sont sans nombre entre Pétersbourg et Moscow, entre Vladimir et Arzamas. Au sud, paraît avoir existé une forêt encore plus vaste, probablement la forêt Riphée, de l'antiquité, dans la direction d'un sol noirâtre, remarquable par sa riche fécondité. L'étendue de mes domaines fait que, d'un côté, je possède l'ours blanc, l'élan et la renne, et de l'autre le chameau. Mes chevaux de Lithuanie sont célèbres par leur vitesse, et dans ma seule province de Crimée, le nombre des bêtes à laine se porte à sept millions. Vous connaissez, au moins de nom, mes fleuves remarquables : le Volga qui sert de

limite dans son cours entre l'Europe et l'Asie, le Don ou le Tanaïs qui se jette dans la mer d'Asow, le Dnieper qui se jette dans la Baltique, et le Dniester qui se jette dans la mer Noire. Mon empire est peut-être le plus étendu qui ait jamais existé. S'il était peuplé en proportion, je ferais trembler la terre entière.

L'ITALIE.

Vous avez beau le vanter, ce ne sera pas moi qui irai vous faire visite. Savez-vous quel est le passe-temps des reines sur les bords de la Neva ? Le voici : En 1740 l'impératrice Anne bâtit, sur les bords de ce fleuve, un palais de glace qui avait 52 pieds de long. Le soir elle s'amusait à le faire illuminer, et alors ce beau palais de cristal faisait un effet prodigieux.

L'AUTRICHE.

Cette Italie sait toutes les petites anecdotes ; mais je vais parler à mon tour. L'Autriche, comme vous savez, est d'un poids considérable dans la balance de l'Europe, et mes relations politiques sont nom-

breuses. Mon climat est doux et salubre , quoique souvent exposé à des vents violens ; et à l'exception de la partie montagneuse, mes provinces du Sud jouissent d'une délicate température. Le raisin mûrit dans la Bohême, dans la Moravie, dans mes dernières acquisitions polonaises ; et le ciel y est doux et serein, quoique ces contrées soient plus au nord.

L'ITALIE.

Vous ne dites pas qu'en Hongrie des lacs nombreux et des marais rendent l'air humide et malsain, et que le froid de la nuit et la chaleur du jour y sont extrêmes.

L'AUTRICHE.

Je l'avoue. Néanmoins les vents qui soufflent des montagnes carpathiennes remédient en partie à ces inconvéniens ; et les habitans de ces pays sont remarquables par leur santé, et leur tempérament robuste.

En général, mes Etats offrent plutôt un pays montagneux que des plaines. Ils diffèrent en cela de la Russie et de la Prusse. Arrosés par le Danube, ils se présentent

sous un aspect intéressant, et agréablement varié; et tout ce que l'Europe a de plus utile et de plus aimable dans le règne végétal semble s'y réunir pour charmer l'œil du voyageur.

L'ANGLETERRE.

Il ne paraît pas qu'en aucune province de vos domaines les manufactures aient été portées à un haut point de splendeur.

L'AUTRICHE.

Il est vrai. Vienne cependant pourrait le disputer aux villes manufacturières les plus célèbres, surtout en soieries, dentelles d'or et d'argent, draps, étoffes, bas, toiles, porcelaines, vaisselle plate, ouvrages en bronze, etc. Mon commerce est fondé principalement sur ma propre opulence. Mon pays abonde en chevaux, bétail, blé, lin, safran, une grande variété de vin, plusieurs métaux, et particulièrement du mercure que je tire de mes mines d'Idria. En général mes domaines fournissent en abondance, soit en objets de nécessité, soit en articles de luxe, tout ce qu'on pourrait rencontrer

dans tous les autres pays de l'Europe; d'où il suit que les importations n'y sont ni considérables, ni nécessaires.

L'ITALIE.

N'admirez-vous pas la philosophie de l'Autriche? Elle nous dit naïvement qu'elle pourrait se passer de nous. Cependant elle doit être bien aise de posséder une grande partie de mes Etats; et le royaume Lombard-Vénitien surtout ne contribue pas à l'appauvrir.

L'AUTRICHE.

Toujours un peu de malice.... Allons.... Je vous la pardonne aisément.... Mais c'est à la Prusse à parler.

LA PRUSSE.

J'avais perdu une grande partie de mon territoire dans les dernières guerres contre la France; mais, par la paix de 1814, non seulement j'ai recouvré les pays dont j'avais été dépossédée, mais encore j'en ai réuni beaucoup de nouveaux. Aussi, parfaitement remise de ma longue indisposition, je puis figurer de nouveau parmi les puissances

de l'Europe et mettre sur pied, au besoin, jusqu'à 300,000 hommes.

L'ESPAGNE.

Je possède une contrée, qui a influé puissamment autrefois sur plusieurs régions du globe. Vous le savez, mes Etats furent d'abord peuplés par des Celtes, et par des Maures venus d'Afrique. Après que les Gaulois de la Germanie furent établis au midi de la moderne France, ils poussèrent jusques dans le nord-est de l'Espagne, où ils reçurent le nom de Celtibériens, 150 ans environ avant l'ère chrétienne. A l'est, les Carthaginois d'abord, et les Romains ensuite fondèrent des colonies. Ces derniers furent principalement attirés par la beauté de mon climat et la richesse de mon sol, qui rivalisaient avec le sol et le climat de l'Italie. En général, mes peuples peuvent être considérés comme des descendants des Ibériens d'Afrique, des Celtibériens, des Gaulois de Germanie, des Romains et des Visigoths. Ma langue est un des trois grands dialectes méridionaux nés du latin. Elle a

plusieurs mots dérivés de l'arabe, difficiles pour les Français et les Italiens. D'ailleurs, cette langue est grave, sonore et mélodieuse. Mes villes, dont les principales sont Madrid, Barcelone, Séville, Valence, Cadix, Grenade, Murcie, Sarragosse, Cordoue, Salamanque, présentent, la plupart, des restes d'antiquité, et des monumens remarquables. Dans presque toutes les saisons l'aspect du pays est délicieux. Les pâturages embaumés, les vignobles, les bois d'orangers, le thym, et autres plantes odoriférantes qui couvrent les côteaux ; le grand nombre des rivières et des ruisseaux, et les chaînes des montagnes, composent le spectacle le plus agréablement varié. L'agriculture n'est pas très-florissante dans mes Etats, mais la nature y supplée : j'ai d'ailleurs des manufactures assez actives. Je fournis à plusieurs pays de l'Europe de l'huile, des fruits, de la soie, des cuirs, des draps fins ; mais mon commerce principal je le fais avec les colonies.

L'ITALIE.

Vos colonies sont en guerre ouverte avec

vous.... tout le monde le sait; et il est probable qu'elles vous échapperont.... mais glissons là-dessus.

Vous possédez, il faut l'avouer, un assez beau pays; seulement, on accuse vos peuples d'être malpropres et paresseux. Vos auberges et vos chaumières font pitié. Quelques-unes de vos forêts servent de repaire à des contrebandiers et à des brigands, qui mettent les voyageurs à contribution, et quelquefois même les assassinent..... Mais je me tais. La Turquie me fait signe qu'elle va prendre la parole. Honneur au Croissant !

LA TURQUIE.

J'étais formidable autrefois, et les pays que j'occupe en Europe, ont été beaucoup plus étendus qu'ils ne le sont actuellement. La Russie, ma voisine, et l'Autriche, m'ont tour-à-tour dépossédée de la Crimée, de la Nouvelle-Servie, de la Transylvanie, de l'Esclavonie, de la Bukowine, d'une partie de la Moldavie, et de la plus grande portion de la Croatie; mais enfin la surface de mes Etats européens excède encore celle de l'Es-

pagne et de l'ancienne France. Vous savez qu'aucun pays n'est plus riche en monumens, en souvenirs de l'antiquité, que le mien. Je possède la Grèce qui se bat avec fureur contre moi, et qui me sera ravie peut-être. Nous verrons ce que le destin en décidera. Ma capitale, Constantinople, est dans une situation admirable. Elle fut élevée par Constantin, sur l'emplacement de l'ancienne Bysance; et ce fut en 1453 que Mahomet II la conquit sur les empereurs d'Orient. Elle est sur le détroit qui joint la mer Noire à celle de Marmara.

L'ITALIE.

Vous seriez fort aimable; mais vous n'avez pas la même religion que nous. Et vos Mahométans traitent les autres peuples de chiens. Je vous prédis que ces chiens-là, qui vous ont déjà mordue plus d'une fois, vous mordront quelque jour si fort, et aboieront si étrangement après vous, que vous serez peut-être obligée de vous enfuir en Asie.

LA HOLLANDE.

Dois-je parler en ce moment? Je désire

aussi vous faire l'éloge du pays qui m'est échu en partage. Mon nom est la Hollande, je fais aujourd'hui partie du royaume des Pays-Bas. Un étranger qui arrive chez moi est frappé de l'extrême propreté qui règne partout, même dans les villages qui ne sont habités que par de pauvres pêcheurs. Les riches marchands se plaisent dans leurs maisons de campagne, qu'ils ornent de canaux, dont les bords sont plantés d'arbres. La petitesse des jardins y est compensée par le choix et le prix des fleurs qu'on y cultive. Les tulipes surtout y sont recherchées. En hiver, l'amusement favori est de patiner. Les canaux sont couverts d'une multitude prodigieuse, depuis le sénateur jusqu'à la laitière chargée de son seau, ou jusqu'au paysan chargé de son panier d'œufs. Le pays est bas; il n'y a pas dans mes possessions l'apparence même d'une montagne. On n'y connaît non plus aucune eau minérale; et la nature n'y présente rien d'extraordinaire; mais le pays tout entier peut être regardé comme une œuvre curieuse de l'art, tant à cause du nombre des canaux qu'il a fallu

creuser pour assécher les terres , que des digues qu'il a fallu élever pour s'opposer à l'effet des eaux.

L'ITALIE.

Il me semble que ceux qui habitent ce pays-là doivent toujours craindre d'être engloutis. Les eaux le menacent continuellement, et j'imagine qu'il a déjà été englouti plus d'une fois , puisqu'à Groningue , en creusant un puits, on a trouvé , à quatre-vingt-deux pieds de profondeur un vaisseau avec tous ses mâts; et plus bas encore les ossemens d'un cachalot. Mais écoutons. Le Danemarck va parler.

LE DANEMARCK.

Je m'exprimerai en peu de mots. Je fus autrefois, ainsi que la Norwège, qui appartient aujourd'hui à la Suède, la terreur des puissances du Midi. Les Goths, qui se répandirent comme un torrent en Europe , venaient de mes contrées du Nord. Mes Etats jouissent d'un climat humide et tempéré; mais l'hiver y est souvent rigoureux, et la mer couverte de glaces. La Norwège

est froide et montueuse; mais au sud, elle a des contrées d'une grande fertilité; ses montagnes sont généralement couvertes de pins et de sapins. Le pays entier peut être considéré comme une vaste forêt, qui fournit des mâts et autres gros bois de construction à toute l'Europe.

La Norwége a de plus de riches mines d'argent, de cuivre, de cobalt et de fer. Quant à la Laponie, elle a été, je l'avoue, fort mal partagée, elle est obligée de souffler continuellement dans ses doigts; et ses peuples ont à peine une taille de quatre pieds.

L'ITALIE.

La description que vous nous faites de vos pays ne nous donnera pas envie d'aller les visiter. Je sais que vous faites souvent, ainsi que la Norwége et la Laponie, des promenades en traîneaux; mais je n'aimerais pas à me promener sur la glace. Je le répète : vive le beau ciel du Midi !

LA SUÈDE.

Chaque pays a ses beautés particulières.

Je me nomme la Suède, et je vous avoue que je suis fort attachée au mien. Il n'y en a point, selon moi, qui soit plus pittoresquement varié par de grands lacs, de limpides rivières, des ruisseaux qui serpentent, des cataractes sauvages, de sombres forêts, de verdoyantes vallées, d'énormes rochers et des champs fertiles. Mon sol n'est pas riche; mais l'agriculture y est traitée avec plus d'intelligence et d'art qu'en Danemarck et en Allemagne. La Finlande me fournit de bons pâturages, et je récolte en abondance du seigle, de l'avoine et de l'orge. J'ai des mines d'argent, des mines de cuivre et de fer, que j'exploite avec un grand avantage. Mes forêts sont immenses; elles me fournissent des mâts, des vergues et autres matériaux; de la poix, de la térébenthine et du goudron. Je jouis de plusieurs climats différens. Vers le milieu de mes Etats, l'hiver exerce long-temps son empire. Le golfe de Bothnie est quelquefois un champ de glace, au travers duquel les Finlandais viennent, en passant par les îles d'Aland. Mais dans mes provinces méridionales, qui sont les

plus peuplées, le climat est le même que celui de l'Ecosse.

L'ITALIE.

Je sais que votre population est très-faible, en la comparant à votre étendue. A quoi cela tient-il, sinon à la multitude de vos montagnes et à l'âpreté de votre climat? Je sais aussi que votre influence politique est diminuée depuis le règne brillant de Gustave-Adolphe.

LE PORTUGAL.

Que je bénis le ciel de m'avoir donné en partage un pays peu considérable, à la vérité, mais où l'hiver est presque inconnu! Je me nomme le Portugal, autrefois la *Lusitanie*. Lisbonne, ma capitale, située au fond d'une baie et à l'embouchure du Tage, se nommait *Ulissipo*. Une tradition fabuleuse en attribue la fondation à Ulysse. Tout le monde sait que mon climat est singulièrement salubre. L'aspect de mon pays est le tableau de la fertilité. De nombreux vignobles, des bosquets d'orangers et de citronniers, des ruisseaux limpides, des vallées verdoyantes concourent à embellir le paysage.

L'ITALIE.

On envierait votre destinée, si vous n'aviez une voisine qui peut d'un jour à l'autre envahir vos Etats. Les gros poissons mangent les petits; et trop souvent les grandes puissances ne se font pas scrupule de dépouiller celles qui ne peuvent pas se défendre.

LA SUISSE.

Et voilà peut-être en effet le sort qui m'attend moi-même un jour. Je me nomme la Suisse. Mes hautes montagnes sont les plus célèbres de l'Europe. Elles ne le cèdent en hauteur qu'à celles de l'Amérique méridionale, qui ont l'avantage d'être sur une plaine très-élevée. Mon climat a une réputation méritée de salubrité et d'agrément; mais quoique la chaleur soit assez forte, dans mes provinces méridionales, pour mûrir le raisin, elle est tempérée par les vents qui viennent des Alpes et des glaciers. Lorsque le soleil se couche derrière le mont Jura, dans les soirées d'été, les sommets des Alpes réfléchissent long-temps ses rayons, et mes lacs offrent pendant près d'une heure l'as-

pect d'une nappe d'or enflammé. Nul pays dans le monde ne surpasse le mien en variété de paysage. La vaste chaîne des Alpes, ses énormes précipices, ses masses de neige perpétuelle, ses glaciers, qui ressemblent à une mer de glace, contrastent avec les vignobles, les champs cultivés, la majesté d'épaisses forêts et la verdure de tranquilles vallées, où de simples chaumières sont les asiles du bonheur. Aussi, au milieu de la corruption générale des mœurs, la morale uniforme et la franche indépendance de mes peuples ont été long-temps et sont encore un sujet d'admiration. La plupart des maisons sont en bois, et leur extérieur concorde singulièrement avec l'aspect pittoresque du pays. Le costume des basses classes est peu sujet aux lois de la mode; et il y a d'ailleurs des réglemens somptuaires dans plusieurs de mes cantons.

L'ITALIE.

Je sais que tous les voyageurs qui ont visité vos domaines, s'accordent à en dire beaucoup de bien; et j'avoue que j'en suis

moi-même si émerveillée, que si je n'étais l'Italie, je voudrais être la Suisse.... Mais d'où vient que l'Allemagne a jusqu'à ce moment gardé le silence ?

L'ALLEMAGNE.

Je vous en demande pardon. Tant d'événemens ont eu lieu dans mes Etats, depuis un quart de siècle, que j'en aurais trop à dire, si je voulais tout raconter. Deux de mes filles et un de mes fils ont vu placer la couronne sur leurs têtes. Il m'a fallu émanciper la Bavière, la Saxe et le Wurtemberg. Un jour je vous parlerai de mes villes libres qui font un commerce immense avec mes États intérieurs.

L'ITALIE.

Remettons donc leur histoire à une prochaine réunion. En attendant pour terminer cet entretien, je vous dirai quelque chose des vastes et des belles contrées qui me sont échues en partage : les scènes qu'elles offrent sont si variées ; je suis si riche en restes vénérables de l'ancienne grandeur romaine ; mon climat est si beau, si riant, si serein

même; les teintes de sa perspective aérienne sont si ravissantes, que le peintre le plus habile ne pourrait que difficilement rendre la beauté de mes paysages. Au nord, le spectacle imposant des Alpes contraste avec des plaines fertiles, que traversent un grand nombre de rivières; au centre, des terrains marécageux rendent, à la vérité, le pays un peu malsain; mais la chaîne romantique des Apennins, les charmantes perspectives de Tivoli et de Florence en dédommagent amplement, et ne peuvent être vues sans admiration. Naples, bâtie sur la mer dans une situation charmante, offre un séjour délicieux. Des rivières superbes coupent mes différens États dans toutes les directions. Je possède plusieurs beaux lacs. Les rives du Lac Majeur offrent plusieurs de ces belles scènes qui n'appartiennent qu'aux régions alpines.

Les bords de mes rivières sont ombragés par le laurier rose, le myrte, le roseau d'Espagne, qui, par sa tige droite et ses feuilles enrubannées, le dispute au bambou des Indes.

De belles bruyères, des cytises, le sumac, la rose cannelle, la sauge, le romarin, et d'autres plantes aromatiques couvrent mes plaines incultes.

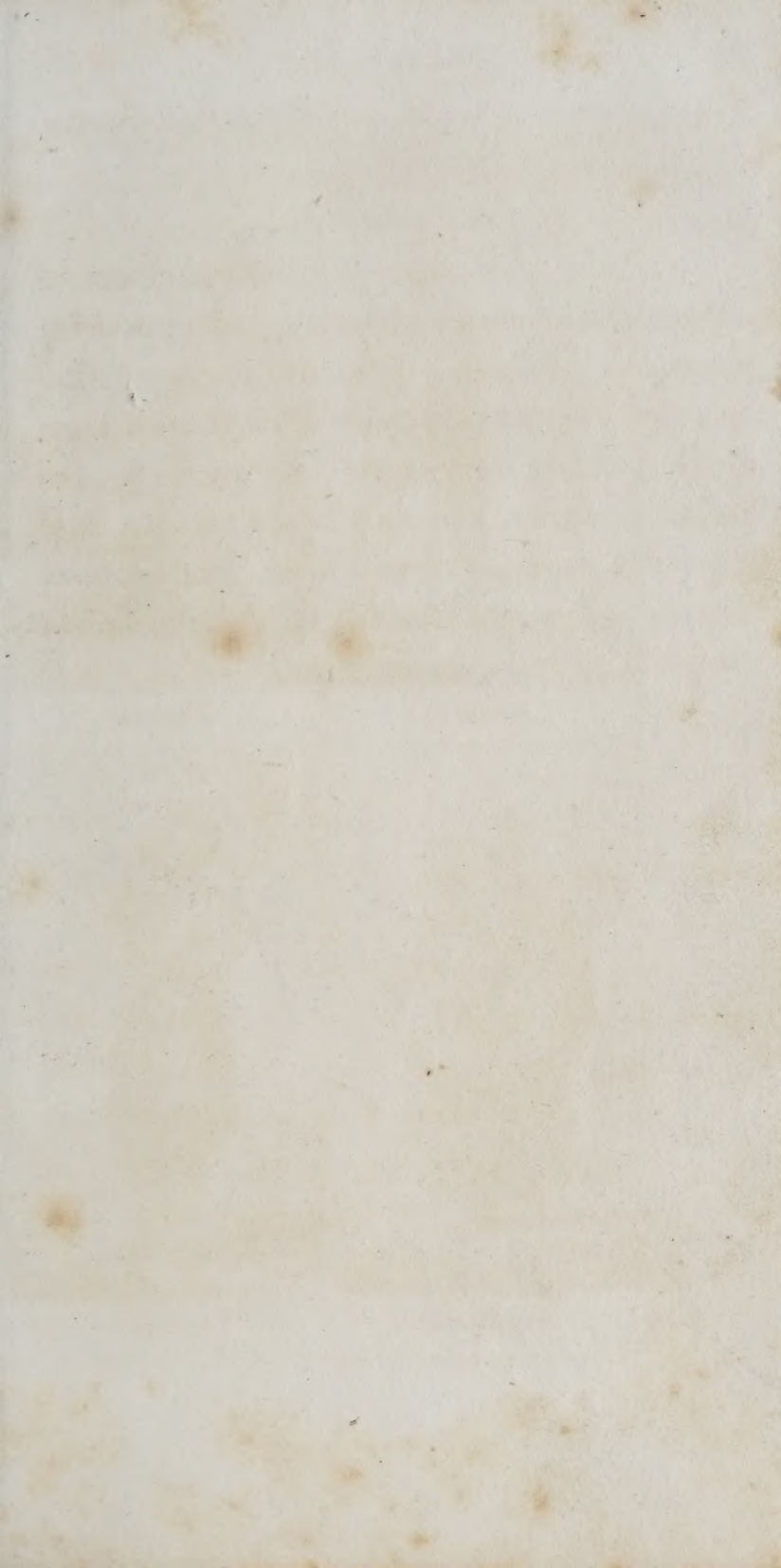
Outre les arbres communs à toutes les contrées de l'Europe, je possède l'olivier, le grenadier, l'azerolier, le dattier, le limonier, le caroubier, le pistachier, le figuier et la vigne; et dans mes provinces les plus méridionales croissent le riz, le coton et la canne à sucre, preuves de la fertilité du sol et de la chaleur du climat.

Si maintenant je voulais vous parler des monumens remarquables qui couvrent le sol de mes différentes provinces, que n'aurais-je pas à vous dire! N'est-il pas glorieux pour moi de posséder cette Rome qui fut autrefois la capitale du monde entier, et qui est encore au ourd'hui le chef-lieu de la catholicité? N'est-il pas beau de pouvoir citer, au nombre de mes villes, Milan, Florence, Naples, Venise, Pavie, et une foule d'autres non moins célèbres? Convenez que de si beaux pays, favorisés d'un ciel toujours pur, méritent bien d'attirer sans cesse les

voyageurs, et que j'ai à m'applaudir d'avoir été si bien partagée.

LA SUISSE.

Retirons-nous. Il me semble que chacune de nous est satisfaite de ce qu'elle possède; et en cela nous sommes toutes dignes d'éloges et d'admiration; car il n'est que trop ordinaire de voir, après un partage, les cohéritiers être mécontents du lot qui leur est échu, le déprécier de toute manière, et porter un regard d'envie sur celui qui n'est pas tombé dans leurs mains.





Chinois .



Perses .



Japonais .



Tartare .

DIALOGUE III.

Les Nations de l'Asie.

—

NADINE , CECILE , CLARICE , MARIETTE ,
ADELE , ANNECY , ROSALIE , EMILIE , JU-
LIE , MÉLANIE , TONINE .

NADINE .

N'EST-CE pas aujourd'hui que nous de-
vons recevoir la visite des différentes na-
tions de l'Asie .

CÉCILE .

Oui , c'est aujourd'hui ; j'aurais beaucoup
de plaisir à les voir ; et je voudrais qu'elles
fussent déjà arrivées .

NADINE .

Mais d'où vient qu'elles se font ainsi
attendre ?

CÉCILE .

Oh ! c'est qu'elles ont beaucoup de che-
min à faire .

NADINE.

Il me semble que je les vois en route : la Russie asiatique voyage en traîneau ; la Turquie est montée sur un dromadaire ; l'Arabie, sur un superbe coursier ; la Perse, sur un chameau ; la Chine et l'Indostan se font porter en palanquin : c'est une caravane extraordinaire.

CÉCILE, *regardant par la croisée.*

Nadine, elles arrivent en effet : je vois qu'elles mettent pied à terre.

NADINE.

Oh ! tant mieux !

CÉCILE.

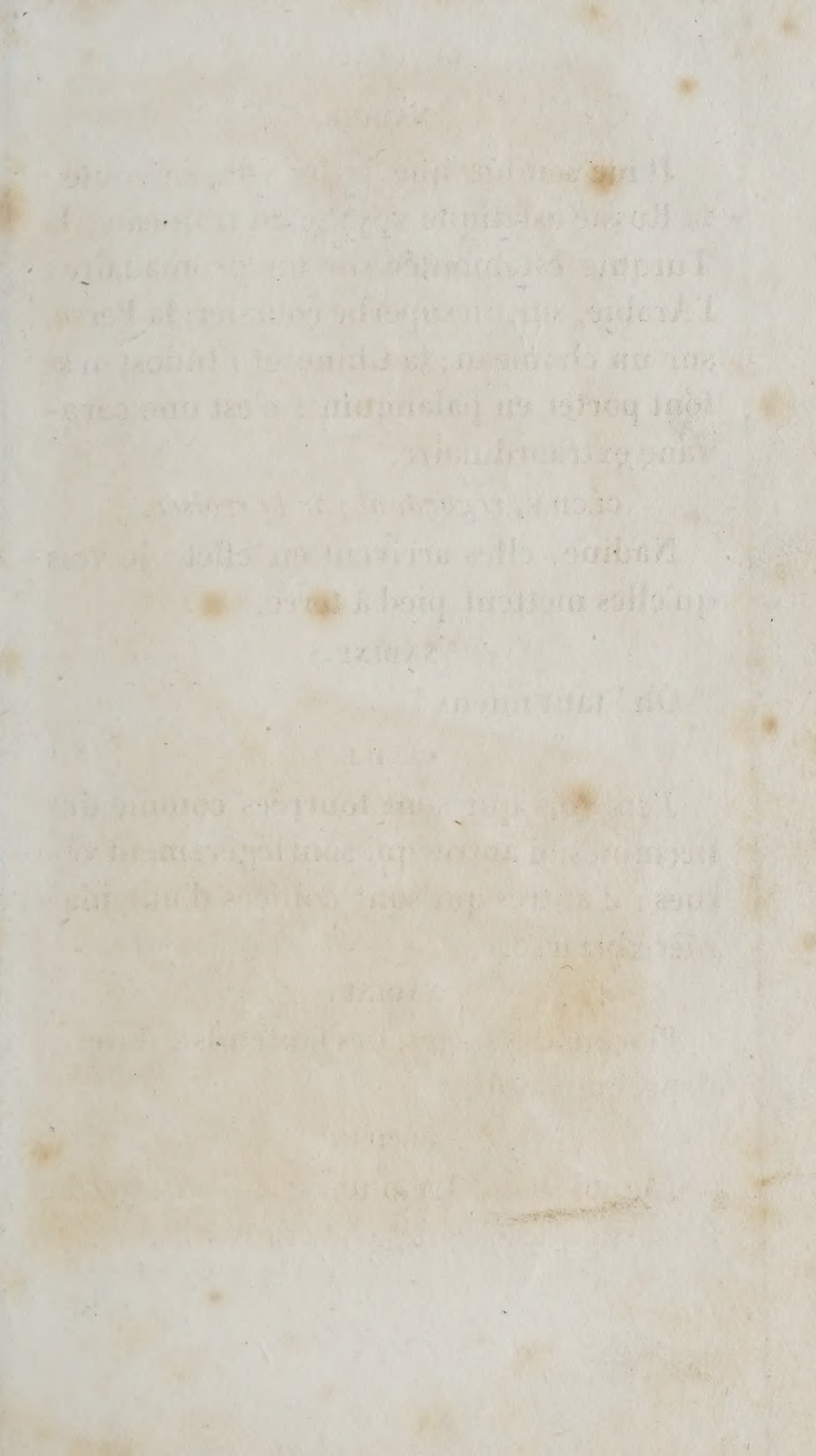
J'en vois qui sont fourrées comme des hermines ; d'autres qui sont légèrement vêtues ; d'autres qui sont coiffées d'une manière bizarre.

NADINE.

Plaçons des sièges, des fauteuils... Vite... dépêchons-nous.

CÉCILE.

A quoi bon ? La plupart des nations de l'Asie ne se servent pas de fauteuils.





NADINE.

Il est vrai... je n'y songeais pas... Eh bien donc... des tapis, des nattes, des tabourets, des coussins.

CÉCILE.

Les voici... Je reconnais les deux premières...

NADINE.

Et moi de même. L'une est la Turquie, et l'autre est la Russie... Comme elles possèdent en même temps de vastes domaines en Europe et de vastes domaines en Asie, elles doivent marcher tour à tour avec les puissances européennes et avec les puissances asiatiques.

CÉCILE.

Honneur à la Turquie!

NADINE.

Honneur à la Russie!

(*Les puissances de l'Asie entrent dans la salle, et prennent place.*)

LA TURQUIE D'ASIE.

Je vois que vous me reconnaissez, et j'en

suis flattée. Je vous ai parlé dernièrement de mes possessions en Europe, je vous parlerai aujourd'hui de mes possessions en Asie : elles sont plus étendues encore que les premières. Je les divise en neuf ou dix provinces : la Natolie, l'Arménie, la Mingrelie, la Circassie m'appartiennent. Je possède le Kurdistan et l'Irak-Arabi qui est l'ancienne Chaldée. Ce dernier pays est situé dans les environs de la célèbre ville de Bagdad, et faisait autrefois partie de la Perse. Je possède encore l'ancienne Mésopotamie, qui occupe l'espace entre le Tigre et l'Euphrate; elle correspond aujourd'hui à une portion de ma province d'Algesire. Les célèbres contrées qui bornent la Méditerranée à l'Est, ont retenu le nom de Syrie. Toutes ces provinces sont divisées en gouvernemens, que des pachas administrent...

LA RUSSIE ASIATIQUE.

Vous pouvez ajouter, d'une manière fort arbitraire. Au reste, vous avez fort bien fait de prendre la parole, et de nous donner des détails sur les pays qui vous sont échus

en partage, car la barbarie de vos peuples, en s'opposant aux tentatives des voyageurs, ne leur a jamais permis de donner sur vos possessions des renseignemens bien exacts.

L'ARABIE.

Craignez la Russie... elle vous en veut.

LA TURQUIE D'ASIE.

Je le sais, et depuis un certain nombre d'années je redoute son ambition. Il fut un temps, et j'aime à me le rappeler, où j'étais beaucoup plus redoutable. Sans remonter aux siècles de ma plus grande gloire, j'indiquerai seulement la conquête que je fis de l'Arménie et de la Géorgie au onzième siècle. Bientôt après, le reste de l'Asie-Mineure éprouva le même sort. Mon royaume s'étendait depuis l'Euphrate jusqu'à Constantinople, et depuis la mer Noire jusques aux confins de la Syrie. Des princes guerriers accrurent mes domaines de ce qu'ils enlevèrent aux Mameloucks de l'Egypte et aux Persans. Selim II, en 1516, s'empara de la Syrie, alors soumise à l'Egypte. Tauris et le Diarbeck, qui faisaient partie des do-

maines de la Perse, tombèrent aussi sous ma puissance. En 1589, Sha-Abbas, empereur de Perse, se vit obligé de me céder trois provinces; et, comme je l'ai déjà dit, l'Irak-Arabi et Bagdad passèrent sous ma domination.

LA PERSE.

Je vous laisse paisiblement rappeler quelques époques moins brillantes de mon histoire; mais je me réserve l'avantage de parler à mon tour, et de me peindre aux yeux de cette respectable et nombreuse assemblée sous un jour un peu plus favorable.

LA TURQUIE D'ASIE.

J'y consens de tout mon cœur; et je conviens qu'à une époque ancienne votre gloire était supérieure à la mienne. Vous avez étonné le monde, et vous êtes digne de l'intéresser encore...

LA RUSSIE.

La Turquie fait la cour à la Perse, afin de s'allier avec elle contre moi.

LA TURQUIE D'ASIE.

Au reste, en fait d'antiquités, je suis on ne peut mieux partagée...

LA PERSE.

Il est seulement dommage que vous en fassiez peu de cas.

LA TURQUIE D'ASIE.

Je possède une foule de monumens remarquables ; mais on en a tant parlé, qu'ils n'ont, pour ainsi dire, plus rien de curieux. Mes ruines les plus magnifiques sont celles de Palmyre ou Tadmor dans le désert, environ à cent vingt-huit milles au sud-est d'Alep, et à l'extrémité septentrionale des vastes solitudes de l'Arabie. Les ruines de Balbec, ou l'ancienne Héliopolis, offrent les ruines du temple qu'on croit avoir été celui du soleil.

Tout récemment, des recherches faites dans les plaines où était située l'ancienne Troie, y ont ouvert un vaste champ aux amateurs de l'histoire. Des tombeaux de la plus haute antiquité, construits en forme de tertre, ont résisté aux assauts du temps et aux entreprises de l'avarice. Des voyageurs curieux, après les avoir bien examinés, sont parvenus à marquer, avec assez

de vraisemblance, leur situation. Ils croient avoir reconnu les tombeaux d'Hector, d'Achille, de Patrocle et de quelques autres personnages non moins célèbres.

Plusieurs de mes villes d'Asie ont une grande réputation. Qui ne connaît Alep, Damas, Smyrne, Pruse, Bassora, Bagdad, Jérusalem !

L'INDOSTAN.

On sait que ces villes et plusieurs autres encore méritent d'être rappelées à cause de leurs souvenirs. *Iis-Nick* est l'ancienne Nicée. *Is-Nickmid* est l'ancienne Nicomédie. *Kirisonto* est l'ancienne Cérasonte.

LA TURQUIE.

A ce sujet il est bon que l'on sache que c'est de cette dernière ville que Lucullus porta le cerisier en triomphe aux Romains.

LA PERSE.

Il est vrai ; mais cela me donne occasion de dire aussi, en passant, que c'est de mes régions que la pêche, qui est aux fruits ce que la rose est aux fleurs, a été portée en Europe. Un présent vaut l'autre ; et, à choi-

sir, la pêche aurait encore plus de partisans que la cerise.

LA TURQUIE.

Je fournis à l'Europe la rhubarbe et des drogues excellentes, dont je fais un grand commerce.

LA PERSE.

Heureux ceux qui n'ont pas besoin de vos présens !

LA TURQUIE.

On a toujours regardé mon climat comme excellent ; celui de l'Asie-Mineure surtout est délicieux.

LA PERSE.

Oui, mais vous avez souvent

- « Ce mal qui répand la terreur,
- » Mal que le ciel en sa fureur
- » Inventé pour punir les crimes de la terre....
- » La peste, puisqu'il faut l'appeler par son nom. ■

Et trop souvent aussi vous la communiquez aux nations qui vous environnent.

LA TURQUIE.

Je ne m'en inquiète pas ; car il est écrit dans le livre du destin, que l'on doit mourir

à telle époque, à tel jour, à telle heure, à telle minute. Si mon heure est venue, tous les remèdes ne me guériraient pas : si elle n'est pas venue encore, la peste et toutes les maladies possibles ne peuvent rien sur moi. C'est ainsi du moins que pensent mes peuples.

LA RUSSIE.

C'est là le système de la fatalité, proscrit par le bon sens et par la religion de la plus grande partie de mes peuples; mais il est temps que je parle de moi.

Comme la Turquie, je m'étends en Europe, et j'occupe une grande partie de l'Asie. A l'est, mes possessions asiatiques n'ont d'autres limites que celles de l'Asie elle-même, et les mers de Kamschatka et d'Ochotsk. Au nord, elles sont bornées par l'Océan septentrional; et à l'ouest, par la limite qui sépare l'Asie de l'Europe. Mes limites méridionales exigent plus de détails. De ce côté, mon territoire est séparé de l'empire ottoman et de la Perse par la rivière de Cuban, par une partie du mont Caucase, et par une ligne idéale. La limite

remonte ensuite vers la mer Caspienne, en passant au travers du désert d'Issim. Elle côtoie le rivage oriental de l'Oby, jusqu'à l'endroit où ce fleuve sort de la chaîne Altaïque, jusqu'aux sources de l'Onon, où elle renferme une grande contrée nommée la Daourie.

LA PERSE.

Oh ! que je m'applaudis d'avoir reçu en partage un pays comme la Perse ! Il me semble que je serais morte de froid si j'avais été forcée d'habiter les régions que la Russie se glorifie de posséder. Les Samoyèdes, les Jakutes, les Jukagres, les Tchsut-sckis, les Kamtschadales, les Ostiaks, les Tungouses sont à mon gré les peuples les plus malheureux du monde. La plupart sont obligés de manger des poissons pourris, et de se promener toute l'année sur la glace et sur la neige.

LA RUSSIE.

Mon climat varie à cause de l'étendue de mes possessions, et je conviens que la plus grande partie de mes régions est fort mal partagée sous ce rapport. Dans la plus

grande partie de la Sibérie, le climat est froid; les trois quarts de son étendue sont au même niveau que la Norwège et la Laponie, et hors de l'influence des vents tempérés de la mer Atlantique. Au sud du lac Baïkal, le pays est sur la même ligne que Berlin et le nord de l'Allemagne. La chaîne de montagnes, qui borde mes régions les plus méridionales, augmente encore la rigueur du froid; et le lac Baïkal est communément gelé depuis décembre jusqu'en mai. La Daourie est de toutes ces contrées orientales celle qui jouit du climat le plus favorable. Le changement des saisons s'opère rapidement dans ces hautes latitudes. En un moment, un printemps chaud succède à un long et froid hiver. La promptitude et l'accroissement de la végétation y sont inimaginables.

LA PERSE.

Que l'aspect de vos déserts glacés doit fatiguer la vue!

LA RUSSIE.

J'avoue qu'en Asie mes régions s'offrent sous l'aspect de vastes plaines marécageuses,

couvertes de neiges, et traversées par d'énormes rivières, qui, sous une masse épaisse de glace, poursuivent leur cours effrayant vers la mer Arctique. Au centre même de la Sibérie on ne trouve point d'arbres. Le froid rigoureux y arrête la végétation; mais partout ailleurs mes régions asiatiques sont si pleines de forêts, qu'on ne leur a pas donné des noms particuliers. Vous parlerai-je de mes *stepps* ou déserts? Cesont de vastes plaines absolument de niveau, qui paraissent avoir quelque analogie avec les déserts sablonneux de l'Afrique. Ces *stepps* ne sont pas absolument dépourvus de végétation. C'est un sable quelquefois parsemé de touffes de gazon et même de buissons rabougris. Entre les embouchures du Don et du Volga se trouve un *stepp* qui ressemble au lit d'une mer dont les eaux se seraient retirées. A l'est du Volga commence un vaste *stepp* : on l'appelait autrefois le *stepp* des Calmucks, parce que des tribus de ce peuple avaient coutume d'y errer avant qu'elles se fussent retirées des domaines russes en 1781. Dans ce désert et

dans plusieurs autres on rencontre des tombes qui indiquent la sépulture des chefs tatars ou mongols de ces peuples pasteurs.

LA PERSE.

Dites-nous quelque chose de vos fleurs, si vous en avez, et de vos animaux.

LA RUSSIE.

Comme je suis votre voisine, celles de mes régions qui se rapprochent de la Perse et de la Turquie, participent à la douceur de votre climat, à la variété et à l'excellence de vos productions. Là, le cèdre, le cyprès, le genévrier, le hêtre tapissent la pente de mes montagnes. La pêche, l'amandier, le figuier déploient leurs richesses dans le réduit abrité de mes rochers. L'olivier, le majestueux platane, le laurier-thym croissent en abondance sur les bords de la mer d'Azof et de la mer Caspienne; mais dans la Sibérie c'est autre chose. Le chêne et le noisetier qui supportent les frimas de l'Allemagne ne sauraient y exister. On y voit cependant des bouleaux, l'érable de Tartarie, des pins et des sapins de toute espèce. Pendant le court été de ce climat, la terre

est émaillée de fleurs brillantes qui, l'hiver, demeurent ensevelies sous la neige.

Quant à mes animaux, vous savez que dans la plus grande partie de mes possessions asiatiques, la renne tient lieu du cheval, de la vache et de la brebis. Dans le Kamschatka, les chiens sont employés aux transports, comme en Poméranie. Les montagnes qui entourent le lac Baïkal, offrent des élans d'une hauteur extraordinaire, et en outre l'animal à musc, et surtout la zibeline, qui, à cause de sa fourrure, est l'objet d'un commerce important.

L'INDOSTAN.

A quels dangers ne s'exposent pas les chasseurs pour aller tuer les zibelines dans vos montagnes? J'aimerais mieux la chasse innocente que font aux renards bleus, ceux de vos peuples appelés Koriacks. J'ai ouï dire qu'ils arrangent une amorce au bout d'une courroie attachée à une branche d'arbre, de manière que la branche se relevant, l'animal y demeure suspendu.

LA RUSSIE.

Je pourrais vous parler encore des gran-

des richesses minérales que renferment mes domaines asiatiques : des mines d'or, d'argent, de plomb et de fer m'y assurent des ressources inépuisables. La Sibérie produit aussi une grande variété de pierreries; les principales sont la topaze et la jacinthe. Mais quand on parle de soi, le temps passe plus vite que l'on ne pense; et je dois, avec raison, céder la parole à la Chine.

L'ARABIE.

Nous devrions, la Perse, l'Indostan et moi, nous opposer à ce que la Chine eût la parole avant nous. Ses habitans appartiennent tous à la race mongole, et cette race est évidemment inférieure à la race arabe-européenne, sous le rapport du développement des facultés. Cette race a une forme de tête particulière, et des yeux qui sont placés obliquement. Elle ne s'est jamais autant perfectionnée que la nôtre; et pour donner un exemple du degré d'infériorité où elle est toujours demeurée, je vous rappellerai que les Chinois, qui sont assurément les plus instruits, n'ont jamais pu arriver jusqu'à

l'invention de l'écriture alphabétique. Ils en sont encore réduits aux hiéroglyphes, c'est-à-dire, à l'écriture symbolique; et ces hiéroglyphes sont si multipliés, qu'il est impossible au mandarin le plus savant d'en pouvoir lire la centième partie.

LA PERSE.

Ne parlons point mal de la Chine. Elle est très-puissante, et son gouvernement, sous plus d'un rapport, est infiniment estimable. J'aime la Chine depuis que j'ai vu dans un de ses livres sacrés : « Quand les » sabres sont rouillés et les bèches luisantes, » les prisons vides et les greniers pleins, les » degrés des temples couverts de boue et » les cours des tribunaux d'herbe, les mé- » decins à pied et les bouchers à cheval, il » y a beaucoup de vieillards et d'enfans, et » l'empire est bien gouverné. » Par considération pour la Chine, je lui cède volontiers la parole, et j'engage l'Indostan et l'Arabie à imiter mon exemple.

LA CHINE.

J'ignore sur quels fondemens l'Arabie et

l'Inde voudraient établir l'infériorité de mes peuples sur ceux des autres nations ; mais il m'est permis, sans trop d'orgueil, de reconnaître, en me comparant à elles, que, loin de leur être inférieure, je les surpasse à beaucoup d'égards. Mon empire était déjà l'un des plus vastes du monde ; et dans le dernier siècle, je l'ai encore étendu sur plusieurs contrées occidentales, habitées par des hordes errantes de Mongols, de Mantchoux et de Tatars ; je suis de plus parvenue à établir si fermement mon autorité sur le Thibet, que mon empire est véritablement immense.

Les autres nations pourraient-elles m'opposer les monumens de leurs arts ? Mais quel monument plus remarquable, plus extraordinaire que cette muraille étonnante qui s'étend le long des frontières septentrionales de mon vaste pays ? Cet ouvrage, qui est, à juste titre, considéré comme l'un des plus grands travaux sortis de la main des hommes, se prolonge sur la cime de hautes montagnes, dont quelques-unes ont plus de quatre mille pieds de hauteur, à tra-

vers de profondes vallées, sur de larges rivières, au moyen d'arcades. Dans quelques endroits la muraille est double et triple, pour commander d'importans passages; et d'un intervalle à l'autre on trouve une tour ou un fort bastion.

Oserait-on parler contre mon gouvernement? mais il est patriarchal. L'empereur, quoiqu'absolu, regarde ses sujets comme ses enfans et non comme ses esclaves. Les abus d'autorité y sont rares; et la stabilité de ce gouvernement, dans ce qui lui est essentiel, étonne avec raison les hommes les plus versés dans l'histoire. La preuve d'ailleurs la plus sûre que mes peuples jouissent d'une grande somme de bonheur, c'est qu'aucun pays dans le monde n'est aussi peuplé que le mien. Quel pays, en effet, pourrait s'enorgueillir, comme la Chine, de posséder trois cent millions d'habitans! Opposerait-on à mes peuples la singularité du costume? L'uniformité, la simplicité de ce costume fait leur plus bel éloge. Ils ne sont pas, comme les Français, esclaves de la mode, et sans cesse obligés de varier

la forme de leurs vêtemens. Mes Chinois se contentent de porter une longue robe, avec des manches larges, et une ceinture de soie flottante. Un petit chapeau en forme d'entonnoir leur couvre la tête; ce chapeau varie suivant le rang, et il est surmonté d'un large bouton dont la couleur désigne les dignités.

Parlerait-on mal de la langue chinoise? Mais c'est une langue qui a son mérite. Dans cette langue, toute les syllabes forment un mot, et à peine y a-t-il quinze cents sons différens. Cependant la langue écrite a quatre-vingt mille caractères ou lettres de formes diverses; desorte que chaque son peut avoir au moins cinquante significations. Quelqu'imparfaite que soit, si vous voulez, cette écriture, elle a produit des ouvrages que les missionnaires européens ont traduits, et qui sont dignes d'admiration. En aucun pays l'éducation morale n'est plus soignée que dans mes états. Un traité d'éducation chinoise, publié par le Père du Halde, recommande comme points capitaux, 1° six vertus : prudence, piété, sagesse, équité,

fidélité, concorde; 2° six actions louables : obéissance aux parens, amour fraternel, union et harmonie dans les familles, affection pour ses voisins, sincérité dans l'amitié, bienveillance à l'égard des pauvres et des malheureux; 3° six articles essentiels d'instruction : connaissance des rites religieux, musique, habileté à tirer de l'arc, équitation, écriture, calcul. Un tel plan d'éducation ne vaut-il pas mieux que l'étude de quelques langues mortes?

LA PERSE.

J'ai ouï dire que l'agriculture est chez vous en grande vénération.

LA CHINE.

Assurément. Mes peuples'occupent beaucoup de la culture du riz. En général, mon sol est fertile; la surface en est unie, et coupée par beaucoup de rivières, de ruisseaux et de canaux. Vous connaissez le style original de mon architecture, et la manière pittoresque dont je dessine mes jardins.

LA PERSE.

On dit que vous avez de fort belles manufactures.

Oui, les plus renommées sont celles de porcelaine, de soie, de papier. Ma porcelaine jouit depuis plusieurs siècles d'une haute célébrité. Mon commerce intérieur est immense; celui du dehors est peu de chose en comparaison.

LA PERSE.

On dit encore que vous aimez beaucoup le thé; que vous avez beaucoup de vers à soie, et que vos lacs sont remplis de jolis petits poissons rouges.

LA CHINE.

On dit vrai. L'usage du thé est général dans mes états : dès le matin on en prépare un grand vase, où la famille puise toute la journée. L'exportation que j'en fais est considérable; il en passe annuellement en Angleterre pour vingt-quatre millions de francs.

Mais le thé n'est pas le seul présent que mes états aient fait à l'Europe. Les nations de cette partie du monde me doivent le ver à soie, une espèce de faisan et ces jolis petits poissons rouges, que beaucoup d'Européens

conservent dans leurs viviers et dans des bocaux. Ce poisson est originaire d'un de mes lacs, appelé *Tien-King*. Il fut porté en Angleterre en 1611, d'où il se répandit dans l'Europe entière.

L'INDOSTAN.

Est-ce un de vos sujets qui a pris place à côté de vous ? Il vous ressemble un peu ; et l'on dirait qu'il attend que vous cessiez de parler pour parler à son tour.

LA CHINE.

J'aurais bien des choses à vous dire encore sur mes villes, qui sont très-célèbres et très-peuplées. J'en possède plus de quatre mille qui sont entourées de murs. Pékin, ma capitale, est trois fois grande comme Paris, et l'on y compte trois millions d'habitans.... Nankin, Canton et Macao sont aussi des villes remarquables....

LE JAPON.

La Chine n'en finirait pas, si elle continuait de décrire son vaste empire. Le mien n'est pas si étendu sans doute ; mais il est cependant assez considérable pour me don-

ner le droit de prendre place parmi vous. Je me nomme le Japon. Séparé du continent de l'Asie, je suis à son égard dans la même position que l'Angleterre à l'égard de l'Europe. N'est-il pas juste que je siège parmi les puissances asiatiques, puisque je possède une population d'environ trente millions d'habitans, et que ma capitale est à peu près aussi peuplée que Pékin ?

LA RUSSIE.

On connaît en Europe la cruauté de vos peuples et celle de vos lois. Les plus légers crimes sont punis de mort au Japon ; et l'on n'oubliera jamais qu'en 1758 trente-sept mille chrétiens furent massacrés dans vos états.

LE JAPON.

Il y a peu de charité à me rappeler ainsi le trait le plus odieux de mon histoire. L'ambition des Portugais avait sans doute irrité mes peuples ; mais cela ne les justifie pas, et je passe condamnation sur ce point.

Laissez-moi parler de mes avantages. Il paraît que mes peuples sont une race de

Chinois; mais ma langue diffère cependant de la leur; elle a plus de rapport avec celle des peuples qui habitent la Corée. Le gouvernement de mes provinces est confié à des grands, dont la famille demeure en ôtage près de l'empereur, pour répondre à ce dernier de leur fidélité. On porte la somme totale des revenus de mon empire à six cent soixante et dix millions de francs. Mon armée est d'environ cinq cent mille hommes, dont cinquante mille de cavalerie; mais n'entretenant aucune relation politique avec les autres états, n'ayant ni territoire hors de mes îles, ni marine, mon importance politique est extrêmement bornée, pour ne pas dire nulle. Mes peuples ne connaissent ni le vin, ni les autres liqueurs spiritueuses : leur boisson est le *sacki*, sorte de bière faite avec du riz. Les Portugais ont introduit parmi eux le tabac, et l'usage de de fumer est devenu général.

Quoique mon pays soit séparé du continent par une mer assez orageuse, mes peuples ont trouvé l'art de se suffire à eux-mêmes. Ils cultivent les sciences et la litté-

rature. Ils ont l'usage de l'imprimerie; mais leurs caractères ne sont pas mobiles, et ils n'impriment qu'un côté du papier. Ils travaillent parfaitement le fer et le cuivre. Aucune manufacture ne fait de plus belles étoffes de soie et de coton. Leurs porcelaines sont plus parfaites que celles de la Chine. Leur adresse est merveilleuse dans la fabrication des armes blanches. Ils font, avec la feuille de mûrier, des papiers de toutes les sortes. Leurs vernis sont incomparables.

L'INDOSTAN.

Si je n'avais consulté que mon étendue, ma population, mon importance et mes richesses, assurément j'aurais dû parler avant le Japon. C'est moi qu'on nomme l'Indostan; mes domaines sont très-considérables; aussi en ai-je fait quatre divisions : 1^e Celle qui est occupée par le Gange et ses principales branches, ou la *partie gangetique* : elle contient le Bengale, Bahar, etc.

2^e La partie qu'arrose l'Indus, ou la *partie indusienne* : elle renferme Cachemire, Caboul, Lahor, etc.

3° La partie centrale, qui contient Guzarate, Orissa, la plus grande partie du royaume de Golconde, Visapour, etc.

4° Enfin la partie méridionale qui contient le reste du royaume de Golconde, le Mysore, le vaste pays de Carnate, Maduré, les côtes de Malabar et de Coromandel, et et enfin l'île de Ceylan.

Mes différens états sont soumis à différentes puissances. Parmi celles qui s'y sont établies, attirées par l'éclat de mes richesses, la Grande-Bretagne est sans contredit la prépondérante. A ses anciennes possessions elle vient d'ajouter nouvellement plusieurs provinces du Mysore, avec Seringapatam, sa capitale, sans compter Bombay, et l'île importante de Ceylan, qu'elle a enlevée aux Hollandais. Après l'Angleterre, les Marattes, dont le pays fait partie de la division centrale, sont les plus puissans. Toute la partie centrale, à l'exception de Seringapatam, obéit au rajah de Mysore.

L'ARABIE.

N'est-ce pas votre empire que l'on a longtemps appelé le Grand-Mogol?

L'INDOSTAN.

Oui, long-temps il porta ce nom, parce qu'il était soumis aux princes Mongols, descendans du fameux Tamerlan. Mon nouveau nom m'a été donné par la Perse; il est tiré du fleuve Indus et du mot *stan*, qui signifie *contrée*. Ma population peut être regardée comme indigène. On y remarque néanmoins d'assez grandes variétés, parce que mes pays sont très-étendus. Mais, en général tous mes peuples appartiennent à la race arabe-européenne. Quant à mes antiquités, elles sont remarquables : l'histoire a dû vous apprendre que le grand Alexandre visita autrefois mon pays.

LA PERSE.

L'histoire parle aussi d'une invasion que mes peuples firent dans l'Inde, quatorze cents ans avant l'ère chrétienne.

L'INDOSTAN.

Presque toutes les nations de l'Europe ont tour à tour formé des établissemens dans mes états. Les Portugais furent les premiers; Goa était leur capitale, comme

Calcutta est aujourd'hui celle des établissemens anglais. Les Français y étaient en 1749 la nation la plus puissante; ils fondèrent Pondichéry.

LA TURQUIE.

Vous avez une religion qui vous est particulière.

L'INDOSTAN.

Oui; mes peuples sont divisés en quatre castes, qui toutes tirent leur origine du dieu *Brahma*. Les *brames* ou prêtres sont issus de sa bouche (symbole de sagesse), pour prier, lire et instruire; les *chehterrées* de ses bras (symbole de force), pour tirer de l'arc, combattre et gouverner; les *brices* de son ventre (symbole de nourriture), ils doivent pourvoir à la subsistance du peuple par l'agriculture et le commerce. Les *souders* tirent leur origine de ses pieds (symbole d'assujettissement); leurs fonctions sont de travailler et de servir.

LA RUSSIE.

Est-il vrai que, parmi les Indous, les veuves se brûlent après la mort de leurs maris?

L'INDOSTAN.

Cette coutume existait en effet dans mes états, et c'étaient surtout les femmes des brames qui la suivaient rigoureusement ; mais aujourd'hui elle commence à s'abolir.

L'ARABIE.

Parle-t-on une même langue dans tous vos états ?

L'INDOSTAN.

L'ancienne langue de mes peuples était le *sanskrit*, idiome de première origine, et comparable au grec et au latin ; mais aujourd'hui ils parlent un grand nombre de dialectes. J'ai une université remarquable, celle de *Benarès*, enclavée aujourd'hui dans les possessions anglaises.

LA PERSE.

Parlez-nous un peu de vos manufactures, et surtout de vos beaux schalls de *Cachemire*.

L'INDOSTAN.

De temps immémorial, mes peuples, qui habitent le plus beau climat, ont été célè-

bres par leurs manufactures de mousseline et de coton. C'est du Thibet que je tire la matière première de ces beaux schalls que je fais fabriquer à Cachemire. Mon pays d'ailleurs produit des diamans, des pierres précieuses, plusieurs sortes d'épices ou d'aromates, des substances médicinales, du riz, du sucre et quelques articles de luxe. Un des traits caractéristiques de la végétation des tropiques, c'est une multitude de ces arbres élancés, qui appartiennent au genre du palmier. Plusieurs de ces espèces sont naturelles à mon pays; mais le cocotier est peut-être celle qui s'y trouve avec le plus d'abondance. Il croît sur les côtes de Malabar et de Coromandel : son fruit donne une nourriture agréable, et les fibres de son enveloppe servent à fabriquer les câbles les plus élastiques que l'on connaisse.

LA PERSE.

Je sais que vos pays produisent le cocotier, l'arèque et plusieurs autres végétaux précieux; mais on dirait que vous avez refusé à dessein d'en faire part à l'Europe.

J'ai été plus généreuse. Vous savez déjà que j'ai fourni aux nations européennes la *pêche*, qui est encore appelée en latin la *pomme de Perse*. Mais outre la pêche, je leur ai fait part de la figue, de la grenade, de la mûre, de l'amande et de l'abricot. L'excellence de ces fruits est une preuve irrécusable de la beauté de mon climat. Mes collines sont ombragées de tilleuls, de chênes, d'acacias, de châtaigniers. Le sumac, si utile à la teinture; le frêne, qui produit la manne, y sont communs. Mes orangers sont énormes, et mes vignes sont de toute beauté. La partie méridionale de mes états produit du coton et du sucre. Les peupliers y sont magnifiques. Le saule pleureur borde les rivières. Les endroits marécageux y produisent un jonc dont on fait les plus belles nattes.

Je ne vous parlerai point de mon histoire ancienne; elle est si connue et si célèbre que, dans toutes les écoles européennes, on la fait apprendre à la jeunesse; et tel enfant connaît souvent mieux Cyrus, Darius, Artaxerxès, qu'il ne connaît sa pro-

pre famille. Parmi mes monumens anti-ques, on peut regarder les ruines de Per-sépolis comme les plus célèbres; elles sont au nord de Schiras; on y trouve des porti-ques, des salles, des colonnes et des bas-reliefs que l'on admire encore.

Ispahan est ma capitale. Mes peuples se piquent de politesse et d'hospitalité : ils ont le caractère un peu irritable; mais riches ou pauvres, tous les Persans ont une gaiété naturelle; souvent chez eux une joie immodérée succède à une querelle vive. On les nomme, avec assez de raison, les *Français de l'Asie*. Leur teint est beau en général; et ils se font remarquer par une grande propreté sur eux et dans leurs habitations. La langue qu'ils parlent est la plus célèbre des langues orientales, pour la force, la beauté, la douceur. En général, la littérature persanne est celle de l'Asie qui approche le plus de la perfection européenne. *Sadi*, l'un de mes auteurs, jouit, même en Europe, d'une brillante réputation. On lui demandait un jour : Comment avez-vous pu vous assurer de l'existence de la

Divinité ? il répondit : *L'aurore a-t-elle besoin de flambeau pour être aperçue ?*

LA TARTARIE INDÉPENDANTE.

En qualité de votre voisine, je désire un moment entretenir l'assemblée. Mon pays est occupé par des peuples nomades, qui la plupart ne sont soumis ni à la Russie, ni à la Perse, ni à la Chine. Ces peuples étant évidemment d'origine tartare, le nom de Tartarie indépendante que j'ai reçu, me convient sous tous les rapports. Mon pays n'est pas riche ; il est principalement divisé en vastes déserts situés au Nord, et habités par trois tribus de Kirguises. Quelques autres tribus tartares sont établies sur les bords du lac d'Aral. La partie de mes états qui est la plus favorisée par la nature, est la fertile contrée de Sogd, ou ancienne Sogdiane, dont Samarcande est la capitale.

Les Kirguises mènent une vie errante. Leurs tentes sont faites avec du feutre. Ils boivent une liqueur qu'ils composent avec du lait de jument aigri. Ils possèdent des

chevaux, des chameaux, du bétail et des chèvres. Tout porte à croire qu'il a été une époque où mon pays était plus fertile ; car il a été autrefois le théâtre de grands événemens. On sait en effet que c'est du Turkistan, nom que l'on donnait anciennement à mes états, que sortirent ces innombrables armées de Turcks, qui changèrent la destinée de tant de nations.

L'ARABIE.

Si quelque nation doit regretter sa gloire passée, et parler avec un juste orgueil de son antiquité, n'est-ce pas l'Arabie ? Les Arabes sont incontestablement la même race que les anciens Assyriens, pères des Syriens, des Egyptiens et des Abyssins. Le langage de tous ces peuples et celui des Hébreux ont entr'eux une connexion intime. Ainsi, ma population est indigène. L'histoire sacrée et profane représente les Assyriens comme un peuple civilisé et adonné au commerce dès la plus haute antiquité ; et on est forcé de convenir que ni l'Inde ni la Chine ne peuvent prétendre à

une antiquité plus reculée. Les monumens historiques les plus anciens font mention de mes peuples. Ma langue est encore une des plus répandues, et peut-être la plus répandue du monde; et j'ai des auteurs et des poètes qui jouissent, même en Europe, d'une réputation distinguée.

L'aspect de mon pays est très-varié. Dans le centre, à la vérité, il offre de vastes déserts; mais sur les bords de la mer, où il pleut assez pour favoriser la végétation, on trouve des provinces florissantes. Là on récolte de fort beau blé, du maïs, du doura, sorte de millet, de l'orge, des fèves, des lentilles, des raves. On y cultive aussi la canne à sucre, le tabac, le coton, quelques plantes propres à la teinture, et surtout l'indigo. La partie de mes états, qui se nomme l'Yémen ou l'Arabie heureuse, a deux arbres précieux qui lui appartiennent, et qui sont indigènes : l'un est le café; l'autre, le balsamier; ce dernier produit le baume de la Mecque, la plus odorante et la plus chère de toutes les gommés-résines. Je dois dire que c'est moi qui ai fourni le

café, non-seulement à l'Europe, mais encore à l'Amérique. Le Nouveau-Monde ne le produisait pas; il y fut transporté du Jardin des Plantes de Paris, qui l'avait tiré de l'Yémen.

Je ne puis finir sans vous dire quelque chose de mes chevaux. Vous connaissez leur célébrité. Dans mes états, ils sont divisés en deux classes, les *Kadishi*, ou espèce commune, et les *Kochlani*, ou chevaux nobles, qu'on croit issus des écuries de Salomon, et dont on conserve la généalogie depuis deux mille ans. On a le plus grand soin d'en tirer la race pure. Ils supportent les plus grandes fatigues, et passent des jours entiers sans manger. Ils se jettent sur l'ennemi avec impétuosité, et sont principalement élevés par les Bédouins dans les déserts du nord.

L'INDE AU-DELA DU GANGE.

Il se fait tard, et à peine aurai-je le temps de vous dire un mot des pays que je possède. Je suis l'Inde au-delà du Gange; mon principal empire est aujour-

d'hui l'empire des Birmans, dont la capitale est *Ava*. Cet empire est nouveau, mais puissant, et probablement il étendra sa domination sur les nations environnantes. Il a déjà soumis l'ancien royaume d'*Ava* et de *Pégu*. Avant son agrandissement encore récent, la riche et florissante monarchie de *Siam* était regardée comme mon principal état. Le cabinet de Versailles, sous Louis XIV, parut attacher beaucoup d'importance à des relations avec *Siam*. Les peuples de ce royaume ne manquent pas d'instruction. A sept ou huit ans, ils mettent leurs enfans dans des couvens de *Talapoins*, qui leur apprennent à lire, à écrire et à compter ; car le trafic est chez eux la profession générale. On vante beaucoup un édifice remarquable de cette contrée : c'est une pyramide élevée dans une plaine en mémoire d'une victoire célèbre remportée sur le roi de *Pégu* ; la construction en est massive, mais magnifique ; elle a cent vingt pieds de haut. Reste à mentionner ma presque île de *Malaca*, dont le nom est dérivé de celui des habitans que l'on nomme *Malais*. Il paraît

que ce sont les anciens habitans de cette presqu'île qui ont peuplé toutes les îles du vaste océan Pacifique. La langue malaise est, à peu de chose près, celle de tous les insulaires qui les habitent. Les Malais sont bien faits, mais actifs, passionnés pour la navigation, la guerre, et surtout le pillage et les aventures. Quant au climat et aux productions de la presqu'île de Malaca, on peut dire avec assurance qu'à cet égard aucun autre pays du monde n'a été plus favorisé.

Je termine là ma description. Il résulte de ce que j'ai entendu et de ce que j'ai dit, que chaque nation a son époque de gloire et son époque de décadence. Ici, un empire nouveau s'élève; là, un empire ancien s'écroule. Ici, les arts sont ignorés où ils étaient autrefois florissans; là, ils sont florissans où ils étaient autrefois ignorés. Les royaumes naissent, croissent, meurent et renaissent comme les hommes : il n'y a d'éternel que le Dieu qui a fait et qui gouverne le monde.

DIALOGUE IV.

Les Nations de l'Afrique.

—

TONINE, MÉLANIE, ÉMILIE, ROSALIE, FANNY, SOPHIE, CLARICE, ALEXANDRINE, ANNECY, JULIE, ADÈLE.

TONINE.

Le carnaval est-il passé ?

MÉLANIE.

La belle question !

TONINE.

Je viens de voir sur le quai des personnes déguisées, et bien plus, il m'a semblé qu'elles entraient dans la maison. Les unes sont couvertes d'un grand voile, et les autres ont au visage un masque tout noir.

MÉLANIE.

Oh ! la plaisante mascarade ! Que je serais contente si ces personnes venaient nous faire une visite !

TONINE.

Je l'espère... Une d'elles, en me voyant passer, a un peu soulevé son voile, et m'a dit : (je crois du moins l'avoir entendu) Bonjour, Tonine!

MÉLANIE.

Il fallait lui parler.

TONINE.

J'en avais bien envie; mais je n'ai pas osé, les masques noirs m'ont fait peur.

MÉLANIE.

Ah! je devine. Ce sont les nations de l'Afrique dont nous allons recevoir la visite, ainsi que nous avons déjà reçu celle des nations de l'Europe et de l'Asie. Les masques noirs sont la Guinée, la Nigritie, la Cafrerie, et je parierais que celle qui a soulevé un peu son voile est justement Emilie qui doit représenter l'Égypte.

TONINE.

Je le croirais aussi...

MÉLANIE.

Je ne me trompais pas. Voilà mademoiselle Grand qui les introduit.

(Les nations de l'Afrique entrent dans la salle et prennent place.)

TONINE.

Oh ! maintenant j'aurai le courage de leur parler ! J'ai envie de leur faire mille questions.

L'ÉGYPTE.

Interrogez-nous ; c'est tout ce que nous désirons. En nous réunissant dans cette salle nous avons le dessein de faire connaissance avec vous. Sans doute, vous voulez d'abord savoir mon nom et celui de mes voisines. Je me nomme l'Egypte ; et ce nom, assurément, ne vous est pas inconnu. Mon pays, en effet, fut le berceau des sciences et des arts ; et si les nations de l'Europe sont aujourd'hui si éclairées, c'est qu'autrefois je transmis à la Grèce les lumières qui brillaient chez moi de temps immémorial ; la Grèce les transmet à l'Italie ; et celle-ci, dans des temps postérieurs, à la France et aux autres nations européennes.

TONINE.

Il fut un temps où je m'imaginais que

toutes les nations africaines avaient le visage noir, de grosses lèvres et les cheveux crépus. Je vois cependant, à travers le voile qui vous couvre, que vous avez la même physionomie que les nations de l'Europe : vous êtes un peu brune, mais ce teint ne vous sied pas mal.

L'ÉGYPTE.

Toute la côte septentrionale de l'Afrique est occupée par des nations qui ne tiennent, sous aucun rapport, à la race éthiopienne. Mon pays paraît avoir été peuplé primitivement par des hommes venus du nord de l'Arabie ou de la Syrie. Il est du moins certain que mes peuples et ceux de l'Abyssinie et de la Barbarie, ont été, de tous les temps, entièrement distingués des nations indigènes de l'Afrique.

MÉLANIE.

N'est-ce pas votre pays que la Bible appelle *Misraïm*?

L'ÉGYPTE.

Oui ; et l'on peut trouver dans la Bible et dans Hérodote , toute la partie de mon

histoire antérieure au temps d'Alexandre. Lorsque ce conquérant vint en Egypte, où il fonda Alexandrie, je formais une province de l'empire de Perse. Alexandre s'empara de mes états 332 ans avant l'ère chrétienne. Après lui je devins un royaume indépendant qui subsista environ trois siècles, jusqu'à ce qu'Auguste en fît la conquête. Devenue provinceromaine, je demeurai soumise aux empereurs de Rome et de Constantinople, jusqu'en l'année 640, où je fus conquise par les Mahométans. Vous connaissez les derniers événemens qui se sont passés dans mes états. Les Français s'en emparèrent en 1798, et les quittèrent trois ans après.

TONINE.

On vante beaucoup vos anciens monumens.

L'ÉGYPTE.

Et c'est avec beaucoup de raison. Mes principales antiquités sont les Pyramides, que l'on a mises au rang des sept merveilles du monde; la plus haute a 480 pieds d'élévation. Près d'Alexandrie on voit encore la



colonne de Pompée , et deux obélisques superbes , chargés d'hiéroglyphes qu'on appelle les *aiguilles de Cléopâtre*. Les ruines du lac Moëris et celles du Labyrinthe sont encore l'objet de l'admiration des voyageurs. Les Catacombes , ou les *Puits des Momies* de Sakara , offrent tous les jours de nouvelles richesses aux antiquaires. Les ruines de Thèbes sont encore pleines de magnificence. On y trouve les débris d'un temple célèbre. Il n'est point dans l'univers de bâtiment dont la grandeur ait un caractère plus imposant , et dont la majesté se fasse plus vivement sentir. Il semble être conforme à la haute idée que les Egyptiens avaient de la Divinité , et l'on ne peut y entrer sans être pénétré de respect. L'espace qu'occupaient les vestibules , les portiques et les cours du temple , avaient au moins une lieue de circuit. La campagne des environs était couverte des maisons des Egyptiens ; et quoiqu'elles fussent construites avec solidité , elles n'ont pu échapper aux ravages du temps et des conquérans. Elles sont entièrement détruites. Aujourd'hui que le sol

s'est beaucoup élevé, et que les inondations successives les ont couvertes de plusieurs pieds de limon, on laboure sur leurs ruines. Le blé, le lin, les légumes, croissent aux mêmes lieux où l'on admirait, il y a trois mille ans, des places publiques, des palais et des édifices nombreux, habités par un peuple éclairé.

TONINE.

Triste exemple des révolutions des empires !

MÉLANIE.

Et de l'instabilité des choses humaines !

L'ÉGYPTE.

Il y a au Caire, qui est ma principale ville, beaucoup de citernes. On y montre encore le puits de Joseph, et des greniers où l'on prétend que ce patriarche faisait serrer les récoltes.

TONINE.

Dites-nous quelque chose du Nil et de ses inondations.

L'ÉGYPTE.

On peut considérer mon pays comme une vallée que le Nil traverse dans toute sa lon-

gueur, et qui est bornée par des chaînes parallèles de montagnes et de collines. C'est surtout sur le bord oriental que se trouvent les villes et la culture. Mon sol est fertile, et il doit cet avantage au débordement annuel du Nil. La crue de ce fleuve commence au solstice d'été; et son débordement, qui a lieu vers le 15 août, dure jusqu'au 15 novembre. Mon pays paraît alors comme une mer d'où s'élèvent, sur des éminences naturelles ou factices, les villes et les villages. On n'aperçoit dans les plaines que la cime des arbres. Le fleuve baisse vers le solstice d'hiver. A peine les eaux sont-elles retirées, que les travaux commencent. Le pays offre bientôt un aspect plus intéressant et plus agréable. La terre, fécondée par le Nil, se couvre et s'embellit de végétaux de toute espèce. L'humidité nécessaire à la végétation est entretenue par l'eau des citernes et des réservoirs, que des rigoles multipliées distribuent de tous côtés.

TONINE.

La population de vos États est-elle considérable?

L'ÉGYPTE.

On l'évalue à deux millions d'habitans, que l'on peut diviser en deux classes. Les uns descendent des anciens habitans de l'Égypte, et portent le nom de *Cophites* ; les autres descendent des derniers conquérans de ce pays, c'est-à-dire, des Arabes ou des Turcs. Les Cophites sont en général de grands calculateurs. Plusieurs d'entr'eux vivent en donnant aux enfans des leçons de lecture et d'écriture. Les Arabes forment trois classes : l'Arabe pasteur, l'Arabe bédouin, et l'Arabe cultivateur. Les Turcs ont l'orgueil qui caractérise leur nation. Parmi eux on distingue les Mamelucks, qui composent seuls la force militaire du pays. Ils sont tous cavaliers, et toute leur occupation est de s'exercer à manier les armes.

J'ajouterais que mon pays est rempli d'escamoteurs, de diseurs de bonne aventure, et d'autres espèces de charlatans ; mais, quel est le pays au monde qui n'a pas ses charlatans et ses escamoteurs ?

MÉLANIE.

Il faut que j'interroge la Barbarie.

LA BARBARIE.

Me voici prête à vous donner, sur mon climat et sur mes possessions, tous les renseignemens que vous pouvez désirer.

MÉLANIE.

Je n'aime pas le nom que vous portez. Ce mot de *Barbarie* effarouche l'oreille, et ne donne pas de vous une idée convenable.

LA BARBARIE.

Que puis-je y faire? Je ne le portais pas autrefois. Les beaux noms de Mauritanie, de Numidie, de Lybie, me flattaient davantage. Mon nom moderne vient des Arabes qui s'établirent dans mes Etats, au septième siècle, et à qui la langue de mes anciens habitans parut être un jargon inintelligible. Le mot *barbare* signifie, dans la langue arabe, le son que forme une personne qui parle entre ses dents.

MÉLANIE.

Avez-vous de vastes possessions?

LA BARBARIE.

J'occupe, à peu de chose près, toute la

partie septentrionale de l'Afrique. Mes possessions sont divisées en quatre états, qui sont ceux de Maroc, d'Alger, de Tunis et de Tripoli.

L'empire, ou plutôt le royaume de Maroc, s'appelait autrefois la *Mauritanie-Tingitane*. Entre les mains d'un peuple industrieux ce pays pourrait devenir un état important. Mais, soit ignorance, soit défaut de police, une partie des ports est obstruée par les sables. On trouve dans l'intérieur du pays des landes d'une grande étendue. La chaîne du mont Atlas y déploie majestueusement ses nombreux sommets et sa grandeur agreste. Cependant, plusieurs cantons sont fertiles, particulièrement celui de Tafilet, sur le côté sud-est de la chaîne Atlantique. Dans les mois d'été, la chaleur y est tempérée par des brises qui viennent de ces hautes montagnes toujours couvertes de neige. Maroc, l'une des capitales, est située dans une plaine fertile qu'embellissent des groupes d'arbres et d'arbustes parsemés çà et là. Plusieurs ruisseaux limpides, qui descendent de l'Atlas, l'arrosent, et y entre-

tiennent la fraîcheur. Mequinez est la résidence actuelle du souverain. Il y a dans l'état de Maroc quelques monumens antiques. Le principal est ce qu'on appelle le *château de Pharaon*. Il consiste dans un arc de triomphe, et dans les ruines d'un ancien édifice, avec des colonnes corinthiennes. Des restes d'inscriptions latines prouvent que c'est un ouvrage des Romains.

L'état de Maroc forme un empire dont le souverain est absolu. Les états de Tunis et de Tripoli, forment des espèces de républiques, dont le gouvernement est aristocratique, et dont le chef a le titre de *Dey*. Ces républiques sont sous la protection du sultan des Turcs, auquel elles paient un tribut.

Alger, conquise par les Français en 1830, s'appelait autrefois *Césarée*. Son territoire abonde en blé et en fruits excellens. La ville est grande, bien fortifiée, bien peuplée, et riche par son commerce. Elle a un très-beau port sur la Méditerranée, des palais magnifiques et de vastes bains publics qui sont pavés en marbre.

Sur la côte d'Alger se trouve Bonne, autrefois Hypponne, dont saint Augustin fut évêque, et dont le territoire abonde en jubiers.

Tunis est une république, à l'orient d'Alger; et Tripoli est une autre république, à l'orient de celle de Tunis. Et dans l'une et dans l'autre on recueille beaucoup de blé, d'huile, de safran et de dattes.

La ville de Tunis est située sur la Méditerranée, non loin des ruines de l'ancienne Carthage. Les habitans n'ont pas d'autre eau douce que celle de pluie qu'ils conservent dans des citernes.

La ville de Tripoli a également un bon port sur la Méditerranée, et fait un grand commerce en blé, huile, dattes, étoffes de laine, peaux et plumes d'autruche.

D'excellens chevaux, qu'on appelle *barbes*, forment encore un article important du commerce de tous mes états barbaresques.

MÉLANIE.

Avez-vous quelques animaux curieux dans vos États?

LA BARBARIE.

Il y a, comme je vous l'ai dit, dans mes régions de très-beaux chevaux, dont on conserve la généalogie comme en Arabie. On s'y sert, pour les transports, de chameaux, de mulets et d'ânes. Le bétail est petit; il y a des chèvres et des brebis en grande quantité. Les chats, les chiens, les chacals, les hiènes, y sont très-multipliés. On y voit la pintade, et l'oiseau royal, appelé aussi la grue de Numidie. L'autruche y vit dans l'état de domesticité. On y élève beaucoup d'abeilles.

La panthère est un animal de mes contrées; on y trouve aussi le lion et diverses espèces de singes, entr'autres le magot et la mone. Je possède aussi deux jolis petits écureuils, dont l'un se nomme *le palmiste*, et l'autre *l'écureuil barbaresque*.

TONINE.

Où est l'Abyssinie?

L'ABYSSINIE.

Me voici. Je n'ai rien dit encore; et cependant je crois être, en antiquité et en sta-

bilité, la première des nations africaines. Mes peuples, ainsi que les Arabes, dont ils sont les descendants, rapportent à Salomon tout ce qui leur paraît merveilleux, et ces opinions, qu'ils ont reçues de leurs ancêtres, se sont fortifiées chez eux par la tradition et l'habitude. De là vient que les rois abyssins se prétendent descendus de ce monarque, à peu près comme les Arabes veulent que leurs chevaux proviennent des écuries de ce souverain des Hébreux. Ce qu'il y a de sûr, c'est que mes peuples étaient parvenus à un assez haut degré de civilisation au sixième siècle, et qu'ils faisaient quelque commerce avec l'île de Ceylan. Dans le même siècle je conquies dans l'Yemen le royaume des Homorites, et un ambassadeur romain parut dans ma capitale.

TONINE.

Êtes-vous mahométane ?

L'ABYSSINIE.

A Dieu ne plaise ! Mes peuples ont l'avantage de professer le christianisme, en y mêlant quelques formes ou pratiques particu-

lières. Ce fut vers l'an 333 qu'ils se convertirent à cette religion. Leur croyance est à peu près celle de l'église grecque, et ils la tiennent du patriarche d'Alexandrie.

TONINE.

Dites-nous quelque chose des mœurs et usages de vos peuples.

L'ABYSSINIE.

Leur teint est olive-foncé. Leur vêtement consiste en une robe légère, nouée avec une ceinture. Une sorte de turban leur couvre la tête. On les accuse de manger quelquefois de la viande crue, et cette accusation n'est pas tout-à-fait dénuée de fondement. Mais les Abyssins ne sont pas les seuls peuples qui se le permettent. Le seul repas qu'ils fassent a lieu le soir, et le jeûne du carême y est rigoureusement observé. Ils ont pour boisson l'hydromel et une espèce de bière. Le roi est regardé comme l'unique propriétaire du sol. On regarde le langage abyssin comme dérivé de l'arabe.

TONINE.

Avez-vous des villes remarquables ?

L'ABYSSINIE.

Axum, située dans une campagne fertile à 50 lieues de la mer Rouge, était autrefois ma capitale. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un village et des ruines. Dans une place qui paraît avoir occupé le centre de la ville, on voit encore 40 obélisques de granit, qui attestent son ancienne splendeur. Ma capitale actuelle est *Gondar*, située sur une montagne. On y compte environ 50 mille âmes.

MÉLANIE.

N'y a-t-il pas une nation africaine que l'on nomme la Nubie?

LA NUBIE.

Oui, sans doute. Vous la voyez et vous l'entendez elle-même. J'occupe un vaste pays entre l'Égypte et l'Abyssinie. *Sennaar*, située près du Nil, est ma capitale. C'est une ville environnée de hautes murailles, où il se fait un grand commerce. Il y a chaque jour un marché fourni de toutes sortes de provisions. Il s'en tient un autre où l'on vend des esclaves des deux sexes, qui sont

surtout achetés par des marchands égyptiens. Les autres articles sont du fer, du papier, des épices, de la poterie, des colliers de verre, et de la gomme noire, dont mes sujets se servent pour se noircir les sourcils.

MÉLANIE.

Comment se fait-il qu'étant placée entre l'Egypte et l'Abyssinie, dont les habitans ne sont pas de la race nègre, vous apparteniez cependant à cette dernière race ?

LA NUBIE.

C'est que mes États sont occupés par des nègres, qui s'en emparèrent au commencement du seizième siècle, et qui se firent ensuite Mahométans.

MÉLANIE.

Vos pays sont-ils fertiles ?

LA NUBIE.

Une partie de mes domaines est fort aride; mais l'autre a beaucoup de fertilité. Avant d'arriver à Sennaar on trouve des forêts d'acacias, dont les arbres hauts et épineux sont chargés de fleurs jaunes et bleues. Ces

dernières répandent une odeur fort agréable. Ces bois sont pleins de petits perroquets verts, d'une espèce de gelinotte, et d'un grand nombre d'autres oiseaux qu'on ne connaît point en Europe.

Le roi de Sennaar a une fort belle maison de campagne à une lieue de la ville. Quand il y va dîner, voici l'ordre qu'il tient dans sa marche : trois cents cavaliers montés sur de très-beaux chevaux, paraissent d'abord. Le roi vient ensuite environné d'un grand nombre de valets de pied et de soldats armés, qui chantent à haute voix ses louanges, et qui jouent du tambour de basque; ce qui fait une assez agréable harmonie. Sept à huit cents filles ou femmes marchent pêle-mêle avec les soldats, et portent sur leurs têtes de grands paniers de paille de diverses couleurs, et fort bien travaillés. Ces paniers, qui représentent toutes sortes de fleurs, et dont le couvercle est en pyramide, couvrent des plats de cuivre, étamés, et remplis de fruits et de viandes toutes préparées. Ces plats sont servis devant le roi, et on les distribue ensuite à ceux qui ont

l'honneur de l'accompagner. Deux ou trois cents cavaliers suivent dans le même ordre que les premiers, et ferment la marche.

MÉLANIE.

Il paraît que vos états sont assez intéressans. Mais que je vous plains d'appartenir à la race noire!

LA NUBIE.

Heureusement pour moi, je ne suis pas la seule nation de cette race... Et voici la Nigritie, la Guinée, la Basse-Guinée, la Cafrerie, qui sont encore plus noires que je ne le suis.

MÉLANIE.

Ah! mon Dieu, quelles figures! Je voudrais bien savoir qui a pu vous noircir ainsi.

LA NIGRITIE.

Le Soleil.

LA GUINÉE.

Le Soleil.

LA CAFRERIE.

Le Soleil.

MÉLANIE.

Mais pourquoi ne noircit-il pas également les peuples qui habitent sous l'équateur,

en Asie et dans l'Amérique? Cela me surprend.

TONINE.

Cela m'étonne.

LA NIGRITIE.

Cela vous étonne! Cela vous surprend! Eh bien, je vais vous l'expliquer: L'homme, comme vous savez, doué d'une force qu'on ne soupçonnerait pas en lui d'après la faiblesse apparente de son corps, et les dangers qui environnent son berceau, s'avance en tous lieux sur la surface du globe, et il en occupe à son gré telle ou telle partie. Le froid, le chaud, l'humidité, il brave, il supporte tout; mais l'influence du climat lui fait éprouver différentes altérations.

J'ai ouï dire que dans les pays excessivement froids la taille humaine se rapetisse. Assurément si l'excès du froid influe à tel point sur les habitans de la Laponie, du Groënland et du Kamtschatka, l'excès du chaud doit influencer d'une autre manière sur nous qui sommes exposés à toute l'ardeur du soleil. Un voyageur européen, dans son voyage au Sénégal, a observé que même

à l'ombre, le thermomètre, espèce d'instrument inventé pour mesurer la chaleur, monte, dans cette partie de l'Afrique, plus haut que la chaleur naturelle du sang. Or, on peut assurer que mes états, ainsi que ceux de l'intérieur de la Guinée, sont bien plus échauffés encore, puisqu'ils reçoivent les vents brûlans qui traversent toute l'Afrique, et ne sauraient être rafraîchis par les vents d'ouest comme la côte de Sénégal.

C'est dans les pays les plus chauds de l'Afrique, c'est-à-dire, dans mes états, et dans ceux qu'occupent les deux Guinées, qu'on trouve les hommes les plus noirs, le nègre à la tête toisonnée et couleur d'ébène. Plus bas vers le sud, et plus haut vers le nord, la chaleur diminue; mais elle est toujours assez grande pour rendre le Hottentot noirâtre, et le Marocain fort basané; parce que la patrie de celui-ci devient plus fraîche encore par les neiges du mont Atlas, et par la barrière que cette haute chaîne de montagnes oppose à la brûlante ardeur du vent du sud.

L'Asie n'arrive pas jusqu'à l'équateur ;

elle est d'ailleurs rafraîchie par les vents d'est que la vaste mer du sud lui envoie. Aussi est-elle moins chaude que l'Afrique; aussi l'homme n'y est-il que jaune et olivâtre dans les régions les plus ardentes, qui sont l'Inde et la presqu'île de Malaca. L'Europe produit dans ses pays les plus chauds, comme l'Espagne et le Portugal, et quelques contrées de l'Italie, des hommes très-basanés; mais plus on remonte, ou pour mieux dire, plus on avance dans des pays froids, plus on voit la couleur s'éclaircir; et même dans les contrées septentrionales de l'Espagne, les habitans ont le teint moins brûlé que vers le sud.

Quant à la question de savoir pourquoi il n'y a pas de nègres en Amérique, il suffit, pour y répondre d'une manière satisfaisante, de remarquer que l'Amérique n'est pas aussi chaude que l'Afrique. Plusieurs causes y contribuent. L'Amérique est profondément échancrée par de vastes mers, et en outre elle a une prodigieuse quantité d'eaux méditerranées. Nos plus grandes rivières, telles que le Niger, le Sénégal, ne

sont que des ruisseaux en comparaison de ses grands fleuves, qui ont, la plupart, à cinquante lieues de leur embouchure, une largeur de 20 à 25 lieues. De plus, les forêts qui dans cette contrée interceptent la chaleur, sont également immenses. On voit par-là que le Nouveau-Monde ayant un climat beaucoup moins chaud, doit avoir des habitans moins noirs que l'Afrique. La Guyane est la contrée la plus brûlante, et la race qui l'habite est aussi la plus foncée.

TONINE.

Mais enfin, pourquoi les habitans de l'Abbyssinie, qui sont dans la même direction que ceux de la Guinée et de la Nigritie, n'ont-ils pas le teint noir ? Ils sont en Afrique, et les mêmes causes doivent, ce me semble, produire les mêmes effets.

LA NIGRITIE.

La Guinée va vous expliquer cela.

TONINE.

J'en serai bien aise.

LA GUINÉE.

Il s'en faut de beaucoup que le climat de

l'Abyssinie soit aussi ardent que celui de mes états. D'abord le vent le plus chaud, savoir, celui du nord-est, venant de la Perse et de l'Arabie, se rafraîchit en traversant l'atmosphère de la mer Rouge; ensuite le vent du nord, venant d'Egypte, passe par une grande chaîne de montagnes, où il perd beaucoup de sa chaleur. Pour le vent du sud et de l'est, ce ne sont que des vents de mer. Il n'y a donc que les vents d'ouest et sud-ouest qui, parcourant une vaste région de terres échauffées, peuvent augmenter la chaleur en Abyssinie; mais ceux-là perdent leur ardeur en passant la longue chaîne de montagnes qui s'étend depuis la pointe méridionale de l'Afrique jusques vers le mont Atlas.

Sur mes côtes, au contraire, l'action du soleil est perpendiculaire aussi bien que sur l'Abyssinie; mais de plus, les vents qui y arrivent, le seul vent d'ouest excepté, balaient tous auparavant des plaines immenses de pays également brûlans. Le vent du nord-est traverse au moins sept cents lieues de pays, tous perpendiculairement éclairés ;

celui d'est et celui du sud, passent tout le continent d'Afrique avant d'arriver dans mes contrées, et ils ne peuvent qu'acquérir, en route, un accroissement de chaleur. Il y a bien, à la vérité, dans tous ces pays quelques chaînes de montagnes; mais elles sont placées entre des déserts sablonneux et des plaines, et ne sauraient, par conséquent, contribuer beaucoup à rafraîchir les vents embrasés qui les traversent.

LA CAFRERIE.

La Nigritie et la Guinée vous disent là de fort belles choses; mais, dussent-elles m'accuser de médisance, il faut que je vous déclare qu'elles n'ont rien imaginé de tout cela : elles sont, ainsi que moi, fort peu instruites, fort peu connues; c'est la malheureuse destinée des nations nègres; ainsi, en vous parlant, la Guinée et la Nigritie ne font que répéter ce qu'elles ont entendu dire à des missionnaires européens qui les ont visitées.

MÉLANIE.

Eh! qu'importe? c'est en retenant ce que l'on dit, que l'on acquiert des connaissances;

et il faut encore avoir du mérite pour le répéter à propos.

LA CAFRERIE.

Pour moi, je ne m'en cache pas, j'ai vécu jusqu'ici dans une espèce d'insouciance, et dans un véritable état de barbarie, au milieu des lions, des éléphants, des léopards, des rhinocéros, des antilopes et des girafes. Mes peuples, qui sont les Cafres et les Hottentots, ne sont aucunement civilisés. Une profonde indifférence pour les affaires qui occupent la plupart des hommes, les porte à l'indolence et à l'inaction. La garde de leurs troupeaux et le soin de se procurer la subsistance, sont les seuls objets qui occupent leurs pensées. S'ils se mettent à la poursuite des animaux sauvages, ils ne le font pas pour goûter le plaisir de la chasse, mais pour écarter des ennemis féroces qui pourraient se jeter sur eux et sur leurs troupeaux. Ils sont néanmoins des chasseurs très-adroits. Outre les pièges qu'ils tendent pour prendre les grands animaux, ils se mettent en embuscade, les attaquent dès qu'ils paraissent, et les tuent avec des

flèches empoisonnées, ou avec une espèce de lance. Ils n'ont pas la moindre notion d'agriculture. Ils ne savent ni semer, ni planter, et ils ne font aucune récolte. Leur principale nourriture consiste dans le lait de leurs vaches et de leurs brebis. En un mot, ils oublient le passé, et ne s'inquiètent pas de l'avenir. Le présent seul les frappe, et captive toute leur attention. Les huttes qu'ils habitent sont construites avec des pieux; et l'entrée en est si basse, que pour pénétrer dans l'intérieur, il faut se traîner sur les mains et sur les genoux. Le foyer est placé dans le milieu. Les Hottentots ont, dans leurs traits, quelque chose de particulier qui les distingue. Les os de leurs joues sont très-saillans, et ceux de leur mâchoire fort étroits, de sorte que leur visage, très-large dans la partie du milieu, diminue considérablement jusqu'à l'extrémité inférieure. Leur teint n'est pas noir, il est seulement très-basané; mais leur chevelure ressemble à de la laine; elle est fort courte, naturellement frisée, et aussi noire que de l'ébène.

On dit que les femmes hottentotes sont affreusement laides.

LA CAFRERIE.

Les Hottentots les trouvent fort belles ; et cela leur suffit. Elles aiment beaucoup la danse. C'est un spectacle assez plaisant de les voir danser des heures entières avec leurs enfans sur le dos, en répétant continuellement, sur le même ton , ces mots aussi insignifiants que la plupart des refrains européens : *Mayema, mayema, hu, hu, hu ! mayema, mayema, hu, ha, hu !*

TONINE.

Vous êtes voisine du cap de Bonne-Espérance. Vos peuples devraient profiter du voisinage des Européens pour se civiliser.

LA CAFRERIE.

Les Européens établis au Cap ne se font guère servir que par des nègres de Madagascar et par des Malais. Les Hottentots, et surtout les Cafres, aiment l'indépendance, et vivent dans l'intérieur du pays. Tout ce

que je sais du Cap, c'est que ce fut en 1650 que les Hollandais, pour s'établir en cet endroit, achetèrent une lieue carrée de terrain, qui leur fut vendue par un Hottentot. Ils y construisirent un fort en bois, dans lequel ils mirent 12 pièces de canon. En 1680 ils bâtirent un autre fort en pierres de taille, et le garnirent de plus de 16 pièces d'artillerie. Peu à peu ils ont formé une ville considérable, et leur colonie s'étant beaucoup augmentée, ils se sont avancés dans le pays jusqu'à 70 lieues. Dans les derniers temps les Anglais se sont emparés de ce vaste établissement, qui est un lieu de repos pour tous les vaisseaux qui sont en Asie. Mais je ne communique pas avec eux.

TONINE.

Vous ignorez sans doute à quelle époque les Européens découvrirent et reconnurent le Sénégal, la Guinée, la Basse-Guinée, et doublèrent le cap de Bonne-Espérance ?

LA CAFRERIE.

Je l'ignore tout-à-fait.

TONINE.

En 1412, Jean I^{er}, roi de Portugal, méditant des représailles contre les Maures, équipa une flotte pour aller attaquer les côtes de Barbarie, et dépêcha quelques vaisseaux pour reconnaître la côte méridionale de cette région. Les Portugais s'avancèrent jusqu'au cap Boïador. En 1419 Madère fut reconnue; mais en 1433 les découvertes devinrent rapides, et en peu de d'années toute la côte, depuis le Cap-Blanc jusqu'au Cap-Vert, avec la rivière du Sénégal, fut visité par les Portugais, aidés de navigateurs italiens.

La protection de Jean II, roi de Portugal, donna lieu à des découvertes plus lointaines. On prit connaissance du Congo en 1484, et l'on conçut l'espérance d'un passage maritime pour aller aux Indes. Le roi de Portugal envoya un ambassadeur au roi des Abyssins, pour se ménager son amitié dans le cas où l'on parviendrait à tourner les côtes. Enfin, en 1486 un voyage fut entrepris à cet effet. Cette expédition, la plus

délicate et la plus pénible dont l'histoire moderne fasse mention, fut confiée à Barthélemy Diaz, qui découvrit près de mille lieues d'un pays nouveau, et aperçut enfin le grand promontoire qui forme la dernière limite méridionale de l'Afrique. Mais il y régnait alors des tempêtes si violentes, que Diaz ne jugea pas qu'il fût prudent d'exposer ses vaisseaux, dans l'état où ils étaient, sur ces mers inconnues, où il n'était pas sûr de pouvoir se ravitailler, ou se radoubier; de sorte qu'après un voyage de seize mois ce grand navigateur se vit forcé de revenir sur ses pas, après avoir donné au promontoire le nom de *Cap des tourmentes*. Mais le roi Jean, qui en conçut un plus heureux augure, voulut qu'on l'appelât, comme il est encore appelé aujourd'hui, le *Cap de Bonne-Esperance*.

Les informations que l'on reçut de l'Abysinie ayant confirmé la possibilité du passage, et l'espoir du commerce par mer avec l'Inde, le roi de Portugal, aiguillonné d'ailleurs par les succès que Christophe Colomb avait eus à l'Ouest, fit préparer une

autre expédition. Vasco de Gama fut chargé de la commander. Le 20 novembre 1497, il passa le cap de Bonne-Espérance, et reconnut la côte orientale de l'Afrique jusqu'à Mélinde, sur celle de Zanguebar, d'où il passa aux Indes, et arriva à Calicut le 22 mai 1498, époque, à tous égards, la plus remarquable dans l'histoire de la Géographie.

MÉLANIE.

Les Européens connaissent assez bien toutes les côtes de l'Afrique; mais l'intérieur de ce continent semble destiné à demeurer encore long-temps inconnu. D'où cela vient-il? Et pourquoi cette partie du monde est-elle celle qui s'est le moins civilisée?

L'ÉGYPTE.

Je vais vous le dire. L'intérieur de l'Afrique est rempli de vastes déserts sablonneux, et les animaux féroces, tels que le lion, la panthère, le léopard, y sont communs. Il y a de plus des serpents énormes, tels que le devin ou le boa, qui sont extrêmement redoutables; et dans le peu de rivières qu'on

y trouve, sont les hippopotames, les crocodiles, qui ont des dents très-acérées. Peut-être aussi le manque de mers intérieures a mis obstacle au progrès de la civilisation. En effet, des mers intérieures ou des rivières navigables auraient appelé des spéculations commerciales et donné lieu à des établissemens étrangers, plus avantageux que ne peuvent l'être de petites factoreries près des côtes. Par ce moyen, les parties méridionales auraient rivalisé de réputation avec les anciens comptoirs des bords de la Méditerranée et de la mer Rouge. Mais ces deux grandes mers intérieures étant rejetées aux deux extrémités de l'Afrique, comme pour lui servir de bornes, et n'ayant point de communication avec le centre par des eaux navigables, les avantages du commerce et de l'industrie qu'elles favorisent n'ont pu y pénétrer.

TONINE.

Vous avez sans doute entendu parler des dernières découvertes de Mungo Park, et de Hornnemann dans l'intérieur de l'Afrique.

Ces découvertes se réduisent encore à peu de chose. On ne sait pas encore si le Niger se perd dans un lac ou dans les sables, et s'il a une communication avec le Nil. Des voyageurs isolés, de petits établissemens sur les côtes, n'effectueront jamais rien de grand. L'Afrique ne peut sortir de l'état d'anéantissement où elle est, que par une puissante colonie européenne. Assurément cette entreprise serait digne de quelque grande nation. Elle offre à l'ambition un vaste et nouveau théâtre. Il serait beau, ce semble, de rendre à l'humanité un aussi grand service que celui de faire sortir cet immense continent de l'état de dégradation où il est ; de lui procurer les avantages qui résultent de la civilisation, et de lui faire prendre, sur le globe, le rang qui convient à son importance.

MÉLANIE.

Tout en causant nous oublions d'interroger celles des nations africaines qui ne nous ont rien dit encore. La Basse-Guinée n'aurait-elle rien de curieux à nous apprendre?

LA BASSE-GUINÉE.

Je possède les royaumes de Congo, et ceux de Loango, Cacongo, Angola et Benguela. Le sol de mon pays est sablonneux et aride; mais les bords de ma belle rivière de Zaïre produisent du maïs, du millet, des dattes et d'autres fruits. Mes peuples qui sont noirs, sont les plus beaux nègres de l'Afrique, et professent la plupart un paganisme fort grossier. Ils vendent aux Européens beaucoup d'esclaves qu'ils vont enlever chez leurs voisins, et auxquels ils joignent quelquefois leurs femmes et leurs enfans.

MÉLANIE.

Oh ! les barbares !

LA BASSE-GUINÉE.

Ceux qui les achètent ne sont-ils pas aussi barbares que ceux qui les vendent ?

TONINE.

L'Afrique Orientale est-elle ici ?

L'AFRIQUE ORIENTALE.

Sans doute, et si je parlais de tous les

pays que je possède, la soirée ne nous suffirait pas. En quittant les possessions coloniales, et en se dirigeant à l'est, on arrive à la côte de Natal, et ensuite à la baie de Delagoa. Plus au nord, et vis-à-vis ma grande île de Madagascar sont, Sabia, Sof-fala et Mocaranga, vulgairement appelé Monomotapa, régions connues principalement par les relations portugaises. Les côtes de Mozambique et de Zanguebar, sur la dernière desquelles est la ville de Mélinde, ont été visitées par Vasco de Gama. Viennent ensuite les côtes d'Ajan et d'Adel, qui sont presque désertes.

Le royaume d'Adel fournit des grains, et il a de bons pâturages où l'on élève beaucoup de bestiaux. On y fait un grand commerce en poudre d'or, en ivoire, en encens, et en marchandises de l'Arabie et de l'Inde.

Le Zanguebar fournit aussi beaucoup d'or et d'ivoire. Les éléphants y sont si communs que les habitans se servent des dents de ces animaux pour palissarder leurs jardins.

Mon île de Madagascar est regardée

comme une des plus grandes du monde. Elle paraît avoir échappé à la connaissance de Vasco de Gama, qui côtoya le rivage d'Afrique; et ce sont surtout les Français qui l'ont visitée et parcourue. L'aspect de l'île est frappant, et présente des scènes grandes et pittoresques, diversifiées par des cataractes et d'immenses forêts. Ses productions sont le lin, la canne à sucre, le coco, les bananes, le tabac, l'indigo, le poivre, la gomme laque, le benjoin, l'ambre, etc. La diversité des plantes y est prodigieuse.

L'écriture n'est pas inconnue à Madagascar. Il y a même quelques livres d'histoire écrits dans la langue du pays; mais en général on ne se sert que de caractères arabes. Les naturels appartiennent à la race éthiopienne; mais les voyageurs parlent d'une race d'hommes appelés *Quimos*, qui habitent aussi Madagascar, et qui sont d'une couleur beaucoup plus claire que les autres insulaires, quoiqu'ils aient, comme eux, de la laine sur la tête. C'est qu'ils vivent sur les montagnes, dans une

atmosphère plus froide. Ainsi, les Bédas qui habitent au centre de l'île de Ceylan, sont plus clairs que les autres habitans de cette île; car ils habitent les forêts les plus épaisses où le soleil ne saurait pénétrer.

TONINE.

Tous ces détails nous ont beaucoup intéressées. Nous sommes bien sûres à présent que l'homme peut également exister dans les confins des zones glaciales, et au milieu de cette zone torride que les anciens croyaient inhabitée et inhabitable. L'influence réunie du climat, des alimens, des habitudes, altère plus ou moins sa couleur ou sa forme primitive; mais son organisation essentielle est partout la même. Son espèce est une; et les grands caractères qui le distinguent éminemment de toutes celles du règne animal, se retrouvent dans l'habitant de la zone chaude, comme dans celui des zones froides. Partout l'homme fait usage de la parole, et soumet le langage à des règles qui attestent la profondeur de ses conceptions. Partout l'homme invente et perfectionne. Partout

il dompte les animaux, mesure le temps, voyage sur les flots et maîtrise le feu. Partout enfin il s'élève par la contemplation des merveilles de la nature à l'idée d'un Dieu créateur et conservateur, et à celle d'une vie à venir.

DIALOGUE V.

Les Nations de l'Amérique.

ROSALIE , TONINE , VIRGINIE , EMILIE ,
MÉLANIE , JOSÉPHINE , FÉLICITÉ , CÉ-
CILE , NADINE.

ROSALIE.

Au costume de quelques-unes d'entre vous , je m'aperçois bien que vous êtes les différentes nations américaines. Reposez-vous sur les sièges qui vous sont préparés. Vous voyez ici une brillante assemblée , qui s'est réunie exprès pour vous recevoir , pour vous écouter , pour faire connaissance avec vous. Mais , dites-moi , laquelle de vous nous communiquera quelque chose de curieux sur l'Amérique ?

L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Ce serait à moi à parler d'abord , car ceux de mes sujets appelés les Caraïbes , furent

AMERIQUE.



Patagon.



Etats Unis.



Natchez.



Péruviens.

les premiers indices qu'aperçurent les Européens, quand, guidés par un marin insoumis, ils firent la découverte du Nouveau-Monde.

L'AMÉRIQUE SÉPTENTRIONALE.

J'ai été découvert avant vous, et je m'en fais gloire. Il est aujourd'hui généralement reconnu que le Groënland forme une partie de l'Amérique; on doit donc reculer d'environ cinq cents ans la découverte du Nouveau-Monde, puisqu'on attribue cette époque des Norwégiens aborigènes au Groënland, et que, peu d'années après, cette découverte fut suivie de celle du Labrador, qui paraît avoir été une partie du Labrador, ou peut-être de l'île d'Amur.

NOUVEAU-MONDE.

Je vous faire plaisir à l'assemblée, en regardant l'Amérique Méridionale de nous rappeler la fameuse expédition de Christophe Colomb.

L'AMÉRIQUE SÉPTENTRIONALE.

En 1492, le vendredi 3 août, Colomb met à la voile pour aller à la recherche

les premiers Indiens qu'aperçurent les Européens, quand, guidés par un marin intrépide, ils firent la découverte du Nouveau-Monde.

L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

J'ai été découverte avant vous, et je m'en fais gloire. Il est aujourd'hui généralement reconnu que le Groënland forme une partie de l'Amérique; on doit donc reculer d'environ cinq cents ans la découverte du Nouveau-Monde, puisqu'on sait qu'à cette époque des Norvégiens abordèrent au Groënland, et que, peu d'années après, cette découverte fut suivie de celle du Vinland, qui paraît avoir été une partie du Labrador, ou peut-être de Terre-Neuve.

ROSALIE.

Je crois faire plaisir à l'assemblée, en priant l'Amérique Méridionale de nous rappeler la fameuse expédition de Christophe Colomb.

L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

En 1491, le vendredi 3 août, Colomb met à la voile pour aller à la recherche

d'un nouveau monde. Le 1^{er} octobre, il était, d'après sa supputation, à sept cent soixante et dix lieues à l'ouest des îles Canaries. Ses gens commençaient à se soulever : il leur promet de faire voile en arrière sous trois jours, s'il se ne présente point d'indices de la terre. Bientôt d'heureux présages s'annoncent ; on aperçoit des oiseaux de terre, un jonc nouvellement coupé, une pièce de bois taillée, une branche d'arbre, avec de fraîches baies de couleur rouge. Ces circonstances déterminent Colomb à ordonner à son escadre de s'arrêter le soir du 11 octobre, persuadé qu'il apercevra la terre au point du jour. La nuit se passe dans cette agréable attente, et une lumière ayant été aperçue en mouvement, les cris de *terre ! terre !* retentirent du haut du grand mât. Au point du jour du vendredi 12 octobre, une belle île se présenta à deux lieues au nord. Aussitôt le *Te Deum* fut chanté et accompagné d'acclamations, de cris de joie, d'admiration, et de tous les témoignages de reconnaissance et de vénération pour l'amiral. Colomb

mit pied à terre le premier, au grand étonnement des naturels, qui prirent ces nouveaux hôtes pour *les enfans du soleil*. Il est impossible de décrire la surprise qu'on éprouva des deux côtés.

Colomb donna à l'île qu'il venait de découvrir le nom de San-Salvador; elle fait partie du groupe des îles Bahama. Bientôt après, il découvrit Cuba et Saint-Domingue. A son retour, il visita les Açores, et arriva à Lisbonne le 14 mars 1493.

Le 25 septembre de la même année, Colomb part pour son second voyage; il fait voile plus au sud, découvre plusieurs des îles Caraïbes, et fonde une ville à Saint-Domingue; il ne revient en Espagne que trois ans après.

Deux ans s'écoulaient à peine, et il part de nouveau; il se dirige vers le sud-ouest, où il croyait trouver les îles aux épices de l'Inde. Le 1^{er} août, non loin de l'embouchure de l'Orénoque, il découvre une île qu'il nomme la Trinité. D'après la vaste étendue de cette embouchure, il juge que le fleuve doit parcourir un immense pays.

Revenu à Saint-Domingue, ses ennemis dévorés de jalousie, le calomnient auprès de son gouvernement, et il est renvoyé en Espagne chargé de chaînes.

ROSALIE.

Est-il possible qu'il ait eu une pareille destinée !

L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Les génies extraordinaires sont presque toujours exposés aux coups de l'envie, et ne jouissent pas, de leur vivant, de toute la gloire qu'ils ont méritée. Qui avait plus de droit d'imposer un nom au Nouveau-Monde, que celui qui venait de le découvrir ? et cependant ce droit fut usurpé par un aventurier, *Amerigo Vespucci*, Florentin que l'on nomme en France *Améric Vespuce*. A son retour du nouveau continent, où il fit un voyage sept ans après sa découverte, il publia la première relation qui eût paru sur ces nouvelles contrées, et le caprice de la renommée lui assura un honneur au-dessus de tout ce qu'avaient jamais obtenu les plus grands conquérans,



en haut d'une manière ineffaçable son
nom à la découverte de cette vaste partie
de la terre.

NOTES.

La conquête du Mexique et du Pérou
suivie elle de près la découverte de l'Amé-
rique.

L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

En 1515, de la cime des montagnes de
l'Asie de l'Est, Vasco Nunez de
Balboa aperçut le grand océan Pacifique;
il en prit possession au nom du roi d'Es-
pagne. C'est cette découverte qui donna
entièrement de la fausse opinion où l'on
était que l'Amérique appartenait à l'Asie.

En 1515, le continent fut observé jus-
qu'à Rio-de-la-Plata; mais les parties de
l'ouest étaient peu connues; même en
1516. Vingt-six ans s'étaient écoulés de-
puis le voyage de Colomb, avant que l'on
eût pu parler des côtes du Mexique
et du Pérou, Saint-Domingue et Cuba
continuant d'être les seuls lieux de la
puissance espagnole.

Mais en 1519, Cortez, avec onze cents

en liant d'une manière ineffaçable son nom à la découverte de cette vaste partie de la terre.

ROSALIE.

La conquête du Mexique et du Pérou suivit-elle de près la découverte de l'Amérique ?

L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

En 1515, de la cime des montagnes de l'isthme de Panama, Vasco Nugnez de Balboa aperçut le grand océan Pacifique ; il en prit possession au nom du roi d'Espagne. C'est cette découverte qui détrompa entièrement de la fausse opinion où l'on était que l'Amérique appartenait à l'Asie.

En 1515, le continent fut observé jusqu'à Rio-de-la-Plata ; mais les parties de l'ouest étaient peu connues, même en 1418. Vingt-six ans s'étaient écoulés depuis le voyage de Colomb, avant que l'on entendît parler des empires du Mexique et du Pérou. Saint-Domingue et Cuba continuaient d'être les chefs-lieux de la puissance espagnole.

Mais en 1519, Cortez, avec onze petits

vaisseaux qui portaient six cent dix-sept hommes, part pour aller faire la conquête du Mexique; elle est achevée deux ans après. Vers le même temps, Magellan reconnaît l'océan Pacifique. La découverte de la côte occidentale de l'Amérique était une conséquence nécessaire de cette expédition. On parlait des richesses immenses du Pérou. Ces récits enflamment le courage de Pizarre; il part de Panama avec un seul vaisseau, et aborde dans cette contrée. En 1530, il en entreprend la conquête, à la tête de trente-six hommes de cavalerie et de cent quarante-quatre hommes d'infanterie. En dix ans il s'empare de cet empire, et le partage entre ses compagnons. En 1543, l'Espagne, pour la première fois, envoie un vice-roi au Pérou.

Ceserait ici l'occasion de parler des cruautés inouïes qu'exercèrent sur les Mexicains et les Péruviens les Espagnols qui soumi-
rent ces peuples à leur domination, ou plutôt qui les anéantirent pour s'emparer de leurs états. L'humanité en a gémi, et l'histoire en perpétuera le déchirant souvenir

Je demanderai à votre compagne l'Amérique septentrionale si vos états et les siens étaient peuplés depuis long-temps lorsque les Européens découvrirent le Nouveau-Monde.

L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Mes régions étaient peuplées à l'époque où les Européens abordèrent dans le Nouveau-Monde, il y a plus de deux siècles. Comment s'étaient-elles peuplées? Comment la monarchie mexicaine avait-elle pu se former? D'où venaient les Mexicains? Ces questions présentent beaucoup de difficultés.

Il paraît que long-temps avant la découverte de Colomb, mes vastes régions du nord ont été peuplées par des individus mongols, qui auront facilement traversé la presqu'île de Kamtschatka, le bassin de Behring, les îles Aleutiennes, et la presqu'île d'Alaska. Ils auront suivi la côte nord-ouest, et se répandant de proche en proche, ils seront arrivés jusqu'au Mexique, où arrêtés par les obstacles que l'isthme de Panama a dû leur opposer, ou

plutôt retenus par la facilité de s'établir entre le golfe de Californie et le fond de la mer des Antilles, ils se seront réunis en véritable corps de nation, et perfectionnant leur société, auront atteint ce degré remarquable de civilisation que chacun se rappelle facilement.

Après la conquête du Mexique par les Espagnols, une grande partie de ces Mongols, devenus Américains, qui commençaient à trouver le bonheur sur cette terre que leurs pères avaient adoptée, chassés de leur nouvelle patrie par le fer et la flamme dont un vainqueur impolitique armait ses mains avarés et sanguinaires, ont fui vers mes côtes occidentales, que leurs ancêtres avaient parcourues en arrivant des rivages de l'Asie. Ils allaient, pour ainsi dire, demandant un asile à tout ce qui leur retraçait les habitations successives que leur nation avait occupées; et lorsqu'à force de s'éloigner du théâtre du carnage, sur lequel des Européens avides faisaient couler le sang de leurs frères, ils n'ont plus entendu, si je puis parler ainsi, les pas de ces féroces ravisseurs, ni le fracas de la

destruction, ni le bruit des chaînes; ils se sont arrêtés au milieu de ces forêts tutélaires, ou de ces rivages hospitaliers, dont la terre leur présentait les traces de ceux auxquels ils avaient dû le jour. Ils se sont remis en possession de cette sorte de patrimoine, et y recueillant le reste de leurs arts, de leurs connaissances, de leur police, de leur culte, de leurs opinions, ils y ont fondé ces peuplades que leur position a éloignées chaque jour de la civilisation, au lieu de les en rapprocher, et qu'ont retrouvées très-récemment dans ces mêmes contrées de célèbres navigateurs.

On les a retrouvées ces peuplades, construisant leurs habitations avec des bois très-forts, les séparant en deux étages, les surmontant d'une charpente bien faite, et par conséquent encore plus avancées dans l'architecture que plusieurs tribus mongoles, ornant leurs temples et leurs tombeaux de statues de bois, de figures hiéroglyphiques, d'oiseaux, de poissons et d'autres animaux; possédant des instrumens de musique très-étendus, jouissant de meubles ciselés;

ayant de grands tableaux peints en plusieurs couleurs, et exécutés sur bois; et par conséquent peu éloignés encore du temps où leurs pères cultivaient les arts agréables avec autant de succès que plusieurs tribus asiatiques.

L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Parmi les indigènes de mes régions, les Péruviens sont ceux qui doivent inspirer le plus d'intérêt par les progrès qu'ils avaient faits dans la civilisation. Le gouvernement des *Incas* ou monarques du Pérou était une sorte de théocratie. Le peuple révérait dans ses rois une origine céleste, à laquelle ne prétendaient pas les souverains du Mexique. La religion des Péruviens était marquée par l'amour et la bienfaisance. Loin d'immoler les prisonniers faits à la guerre, on les instruisait dans les arts, et même dans ceux qui supposent du goût et de l'élégance. On y connaissait la vertu des engrais et de l'irrigation. Les édifices étaient de briques cuites au soleil; d'autres étaient construits de grosses pierres. Les murs ne surpassaient jamais douze

pieds de hauteur. Les armes des Péruviens et leurs ornemens offraient un degré d'adresse au-dessus de la médiocrité. Ils taillaient surtout et perçaient avec beaucoup d'habileté les émeraudes et les autres pierres précieuses, quelque dures qu'elles fussent. Au milieu de tant de choses louables, on regrette qu'ils sacrifiasent de nombreuses victimes à la mort d'un chef. Il est quelquefois arrivé qu'un monarque chéri a été suivi au tombeau par un million de serviteurs égorgés.

ROSALIE.

Oh ciel !

L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Soit que la population indigène ait péri entièrement, soit que son caractère se soit dégradé sous le joug de l'esclavage, on ne retrouve aujourd'hui aucune trace de ses anciens progrès dans la civilisation.

ROSALIE.

J'ai entendu parler avec admiration de l'ancienne écriture péruvienne.

L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

On sait que les Péruviens, lors de la dé-

couverte de l'Amérique, n'avaient aucune idée de l'écriture européenne, ni rien de semblable à l'arithmétique; mais au défaut de lettres et de chiffres, ils se servaient, pour transmettre à la postérité les principaux événemens de la monarchie, de certaines figures informes et de certains nœuds qu'ils appelaient *quippos*. Peut-être, si les Européens n'avaient pas détruit cette intéressante nation, l'aurait-on vu perfectionner de jour en jour cette invention admirable, et parvenir à lui donner tout le mérite de l'écriture alphabétique.

ROSALIE.

Vos régions ont-elles primitivement été peuplées par les Mongols-Asiatiques, ainsi que le Mexique?

L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

On n'a pas encore recueilli assez de lumières sur l'histoire des Péruviens et des autres peuples indigènes que l'on a trouvés dans mes domaines, pour choisir entre les deux opinions suivantes.

Premièrement, il serait possible que les Mongols parvenus au Mexique eussent

franchi l'isthme de Panama, ou en eussent suivi les bords dans leurs embarcations ; qu'ils eussent découvert la contrée nommée *Terre-Ferme*, et que de là ils se fussent répandus, d'un côté, dans le Pérou et le Chili; de l'autre, dans la Guyane, le Brésil et le Paraguay.

Secondement on pourrait croire que les Malais, ces fameux navigateurs de l'Asie, ont donné au Pérou les habitans que Pizarre y a trouvés. Ils ont pu, en naviguant dans les vastes mers de l'Australasie, et en parcourant les archipels du grand océan Equinoxial, s'approcher sans beaucoup de dangers jusqu'aux rivages occidentaux du Pérou, sur lesquels d'ailleurs ils peuvent avoir été entraînés, ou plutôt jetés par des tempêtes; et pour arriver à ces côtes péruviennes, ils auront eu, pour ainsi dire, une route non interrompue qui aura compris Bornéo, les Célèbes, les Moluques, la Nouvelle-Guinée, les îles de Salomon, les îles des Amis, celles de la Société, l'archipel de Mandana, l'île Gallégo et les îles Gallapagos, qui sont à une très-petite distance du Pérou Occidental.

C'est aux géographes qu'il appartient de décider ces grandes questions. Bornons-nous à écouter la description du Pérou et des autres états modernes.

L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Les possessions de l'Espagne dans l'Amérique Méridionale ont dû être d'une étendue prodigieuse, et le Pérou seul qui renferme le Chili est un état des plus considérables. Tous ces peuples aspirent aujourd'hui à l'indépendance, et l'Espagne ou a déjà perdu ou est sur le point de perdre ses immenses possessions d'Amérique. Mais elle sera la dernière à reconnaître tous les nouveaux états.

Lima est la capitale du Pérou et de tout l'empire espagnol dans cette partie de l'Amérique; elle fut fondée par Pizarre : on y compte environ cent cinquante mille habitants.

Buénos-Ayres est sur la rivière de la Plata; elle doit son nom à la salubrité de l'air qu'on y respire.

Parmi les autres villes on doit remarquer *Panama* sur la mer du Sud, à l'extrémité du golfe et de l'isthme du même nom : il s'y fait un gros commerce, et le port n'est jamais sans vaisseaux qui apportent des marchandises.

Porto-Bello, sur la côte opposée de l'isthme, a un port excellent, et fait aussi un riche commerce : on y transporte de *Panama*, à dos de mulets, toutes les richesses du Chili et du Pérou, qui passent en Espagne.

Cusco, autrefois capitale de l'empire péruvien, a des raffineries de sucre et plusieurs sortes de manufactures.

Potosi, ville riche et bien peuplée, donne son nom à la plus riche mine du monde, quoiqu'elle ne soit que d'argent. Cette mine est dans une montagne près de la ville.

Caracas. C'est de là que vient le meilleur cacao appelé *caraque*, des fameuses côtes du même nom, situées près de cette ville, et couvertes d'arbres à cacao.

Les manufactures dans toutes ces villes ne

sont pas considérables. Les principaux objets de leur fabrication sont de grossières étoffes de laine, pour les Indiens et les nègres; quelques toiles de coton, des chapeaux, des miroirs. Les exportations consistent en sucre, coton, cacao, écorce du Pérou ou quinquina, laine de vigogne, etc. Mais l'article le plus important d'exportation est le produit des mines. Le nombre de celles qui sont en exploitation dans la seule vice-royauté de *Buenos-Ayres* se monte à trente d'or, vingt-sept d'argent, sept de cuivre, deux d'étain, et sept de plomb.

L'AMÉRIQUE DU NORD.

Ah! ma voisine, que venez-vous de dire? Quelle indiscretion venez-vous de commettre? Avez-vous remarqué comme l'Amérique Anglaise a souri en vous entendant parler de vos mines d'or? Vous venez d'éveiller son ambition, et j'en crains pour vous les funestes suites.

ROSALIE.

Pourriez-vous nous faire part de l'étendue de vos possessions? L'Amérique du nord

sera sûrement écoutée avec autant d'intérêt que l'a été celle du sud.

L'AMÉRIQUE DU NORD.

Mes possessions, chacun le sait, sont fort étendues, et les limites au nord n'en sont pas fixées. La principale partie de mon vaste empire est connue sous le nom de *Mexique*, ou de *Nouvelle-Espagne*. Les provinces, en montant du sud au nord, sont Veragua, Costa-Riva, Nicaragua, Honduras, la côte de Mosquito, réclamée par les Anglais; Guatimala, Vera-Paz, Chiapa, Tabesco, la presqu'île d'Yucatan; Guaxa, le Mexique propre avec ses subdivisions, la Nouvelle-Galice, la Nouvelle-Biscaye et le royaume de Léon. Les provinces qui sont plus au nord sont Cinaloa, quelques autres sur le golfe de Californie, et la Californie elle-même. Le Nouveau-Mexique renferme les établissemens les plus septentrionaux du centre. Vers l'est, je possède les deux Florides. La Louisiane, par un nouveau traité, appartient aux Etats-Unis, c'est-à-dire à l'Amérique indépendante.

Les époques historiques du Mexique offrent peu d'intérêt depuis sa conquête par les Espagnols, en 1521. Guatimola, dernier roi, périt la même année. Montezuma était mort un an auparavant. Les anciens monumens du Mexique consistent dans un petit nombre de peintures, dont les couleurs sont très-vives, mais d'un dessin grossier et sans goût.

L'autorité est aujourd'hui exercée par le vice-roi du Mexique, supérieur en rang à ceux du Pérou et du nouveau royaume de Grenade : sa cour est brillante ; il a des gardes à pied et à cheval, et sa maison est montée comme celle d'un prince.

Mexico est la principale des villes de la Nouvelle-Espagne. Ses habitans sont communément vêtus de soie ; ils ont des gances d'or à leurs chapeaux, avec des rosettes de diamans. Les femmes y sont très-parées ; celles même qui sont esclaves ont des colliers et des bracelets d'or, d'argent, de perles et de pierreries.

Ce sont les Mexicains qui ont fait connaître et adopter l'usage du chocolat aux

Européens. J'ai fourni aussi à l'Europe le coq d'Inde; il est d'origine américaine, et fut porté du Mexique en Espagne en 1524.

Tout le pays offre plutôt un aspect montagneux que des plaines; mais il est coupé par des vallées délicieuses; et en général il est fertile.

ROSALIE.

Pour ne pas vous exposer à quelque indiscretion, je ne vous interrogerai point sur la richesse de vos mines d'or et d'argent; mais je vous demanderai quelques détails sur le lac de *Nicaragua*. Nous possédons en France un géographe appelé *Martin de la Bastide*, qui le premier a conçu le projet de joindre la mer du nord et la mer du sud, en ouvrant le passage qui communique de ce lac à l'océan Pacifique.

L'AMÉRIQUE DU NORD.

Il nous est parvenu à Mexico des éventails de M. Martin de la Bastide, contenant l'exposition de son projet, et un mémoire imprimé qui en démontre la possibilité et les avantages. Nul doute que l'exécution de ce

beau projet ne fût possible : la nature a fait la plus grande partie des frais; et l'on peut présumer qu'avec la moitié des dépenses prodiguées pour découvrir un passage au nord-est ou au nord-ouest, on fût venu à bout de ce grand ouvrage.

ROSALIE.

Il faut convenir que si ce fameux passage était un jour ouvert, il se ferait une révolution extraordinaire dans le commerce.... Mais il est temps que nous demandions à l'Amérique Portugaise, de nous exposer quelles sont ses possessions.

L'AMÉRIQUE PORTUGAISE.

Les domaines possédés par les Portugais dans l'Amérique méridionale s'étendent depuis les frontières de la Guyane Hollandaise jusqu'au port Saint-Pierre. Ils forment aujourd'hui un état indépendant et occupent trente-cinq degrés. Leur largeur, depuis le cap Saint-Roch, jusqu'à Saint-Paul-de-Omaguas, égale cette longueur, si elle ne la surpasse pas. Ce vaste territoire,

qui le disputerait aux plus grands empires de l'antiquité, est encore plus inconnu que les possessions espagnoles, soit faute de recherches et de zèle pour le progrès des connaissances, soit à cause des forêts épaisses qui couvrent les rives du Maragnon ou fleuve des Amazones, et de celles des rivières qui lui portent leurs eaux en tribut.

Mon empire, appelé le Brésil, tire son nom d'un bois que l'on connaissait longtemps avant la découverte de l'Amérique. Il est maintenant divisé en huit départemens indépendans, outre celui de Rio-Janeiro, dont le gouverneur retient le titre de vice-roi du Brésil. En effet, la découverte des mines d'or et de diamans, environ à cent lieues au nord-ouest, a assuré à Rio-Janeiro une prépondérance qu'on ne peut pas lui disputer. Mais toutes ces provinces croissent chaque jour en opulence et en importance. Leur population est incertaine ; mais il paraît que le nombre des Portugais n'y monte pas à un million ; au lieu qu'il y a trois ou quatre millions de naturels. Il était depuis long-temps à

présumer que mon empire formerait quelque jour un état indépendant.

Mes mines de diamans sont, avec celles de l'Indostan en Asie, les seules que l'on connaisse. Parmi mes végétaux on compte le bananier, le cocotier, l'arbre à cacao, l'igname, la patate, la cassave et de nombreuses espèces de melons et de courges. Je pourrais fournir toutes sortes de bois pour la marqueterie ou pour la teinture; car mes domaines produisent le bois de campêche, celui des Barbades, l'acajou, l'ébène, le bois de Brésil, le bois de rose, le bois de satin et beaucoup d'autres.

L'AMÉRIQUE FRANÇAISE.

Les domaines de l'Amérique Française offrirait aussi bien des avantages, mais la mère-patrie les a toujours négligés; elle m'abandonne en quelque sorte, et il faut que je lui sois aussi franchement attachée que je le suis, pour ne pas m'en formaliser.

Les Français commencèrent à s'établir dans la Guyane vers l'an 1635. Les limites de leurs possessions, du côté de celles des

Hollandais, furent fixées à la rivière Maroni, et elles en suivent le cours. A l'est, la rivière *Araouari*, et une ligne droite tirée de sa source jusqu'à *Rio-Bianco*, forment la limite avec les Portugais. La navigation de l'*Araouari* est commune aux deux nations, mais celle du fleuve des Amazones est réservée aux Portugais. Les traités donnent aux Français cent quarante lieues de côtes, mais la plus grande partie est déserte, ou habitée par des sauvages.

D'épaisses forêts couvrent encore l'intérieur de mon pays, dont une grande partie demeure inondée pendant la saison des pluies : cette saison a lieu pendant nos mois d'hiver. Le poivre de Cayenne est une production remarquable de cette contrée ; les habitans en font usage jusqu'à l'excès ; et le Pérou y en importe chaque année une quantité considérable. Les autres produits sont du sucre, du cacao, de la vanille et de l'indigo.

Ma capitale est *Cayenne*, située dans une petite île appelée *Cayano*, d'où la ville a tiré son nom ; elle est à l'embouchure

d'une rivière qui s'appelle aussi Cayenne , et qui se jette dans l'océan Atlantique.

C'est aussi dans mes possessions que se trouve *Sinamary* , lieu fameux , sous le gouvernement du Directoire , par la déportation d'un grand nombre de malheureux , dont la plupart sont devenus victimes du dénuement auquel ils se trouvaient exposés.

Mes domaines confinent à ceux de l'Amérique Hollandaise , qui va prendre la parole.

L'AMÉRIQUE HOLLANDAISE.

La partie de la Guyane qui m'appartient est au nord-ouest des domaines français ; je la regarde comme ma propriété , quoique l'Angleterre s'en soit depuis longtemps emparée : elle porte quelquefois le nom de Surinam , à cause de la rivière de ce nom qui l'arrose , et sur laquelle la capitale est située. L'humidité du sol et la chaleur du climat y donnent à la végétation une vigueur qu'on ne rencontre peut-être en aucun pays du monde. Toutes les

productions du tropique , à l'exception de celles qui ne se plaisent que dans un terrain sablonneux et sec , s'y rencontrent dans l'état de perfection.

ROSALIE.

Il me semble que l'Amérique française et l'Amérique hollandaise ne nous ont pas donné une idée complète de leurs possessions dans le Nouveau-Monde.

L'AMÉRIQUE FRANÇAISE.

Ma description eût été sans doute plus étendue si je ne m'étais bornée à ce que je possède sur le continent américain. Mes possessions coloniales s'étendent à plusieurs îles voisines , qui sont en effet pour la France des possessions plus importantes que celles de la Guyane. La Guadeloupe et la Martinique produisent en abondance du sucre , du café , du cacao , du gingembre , du coton et de l'indigo ; mais j'ai perdu sans retour Saint-Domingue , mon île la plus importante , dont le roi a dernièrement reconnu l'indépendance. Elle est maintenant en la possession de nègres

barbares, qui, après l'avoir couverte de sang et de ruines, ont changé son nom de Saint-Domingue en celui d'Haïti qu'elle portait avant la découverte. La population blanche ne s'y élevait qu'à trente mille huit cents hommes. Les nègres esclaves étaient au nombre de quatre cent quatre-vingt mille, et l'on comptait en mulâtres ou gens de couleur libres, environ vingt-quatre mille individus.

L'assemblée nationale de France, composée malheureusement de philosophes qui se croyaient, et qui n'étaient rien moins que des hommes d'état, rendit quelques décrets absurdes et impolitiques sur les droits qu'avaient les mulâtres ou hommes de couleur, de voter dans les assemblées de la nation comme représentans. De là résultèrent plusieurs combats entre les blancs et les hommes de couleur, à la suite desquels trois mille esclaves nègres, appuyés des mulâtres, entrèrent au Cap-Français le 21 juin 1793, et y firent un horrible massacre des blancs, sans distinction des enfans ni des femmes. Des commissaires fanatiques abolirent l'esclavage,

sous prétexte de défendre l'île contre les Anglais. Cette mesure eut l'effet qu'elle devait naturellement avoir, et la colonie, au moins pour un temps, fut arrachée à l'agriculture et aux bienfaits de la civilisation. Puisse la reconnaissance que le roi a faite de son indépendance, avoir d'heureuses suites pour les deux états! c'est le souhait de tous les hommes de bien.

L'AMÉRIQUE ESPAGNOLE MÉRIDIONALE.

Je possède Cuba, île magnifique qui a deux cent trente lieues de long sur quarante de large. *La Havane*, sa capitale, est une grande ville qui a un excellent port, et qui fait un commerce considérable. Elle est le rendez-vous de tous les habitans espagnols qui y viennent de leurs établissemens, et qui en partent pour retourner en Europe. Je possède également Porto-Rico, la Marguerite, et les îles Malouines.

L'AMÉRIQUE DANOISE.

L'Amérique Danoise ne possède rien sur le continent; mais du moins jouit-elle de quelques îles qui lui donnent une exis-

tence. Saint-Thomas, île voisine de Porto-Rico, est sous ma domination. Elle a neuf lieues de tour. Elle fournit du maïs, du sucre et du café. Saint-Jean et Saint-Thomas, îles un peu plus considérables, puisque la dernière a trente lieues de tour, sont aussi mes sujettes. J'y récolte toutes les denrées coloniales, et j'en fais part au Danemarck qui est ma métropole... Mais je me tais pour laisser parler l'Amérique anglaise et l'Amérique indépendante, qui ne vous ont rien dit encore.

ROSALIE.

Nous allons les écouter l'une et l'autre avec le plus grand intérêt.

L'AMÉRIQUE ANGLAISE.

Quoique les contrées de l'Amérique septentrionale, qui m'appartiennent encore, paraissent de peu de conséquence si on les compare aux grandes et florissantes colonies qui appartiennent à l'Espagne ou au territoire des Etats-Unis ; quoiqu'elles soient médiocrement peuplées, et situées sous un climat peu avantageux, elles sont néanmoins fort étendues, et d'une importance considérable.

La principale de mes possessions est le Canada, qui jadis appartenait aux Français, lesquels lui donnaient aussi le nom de Nouvelle-France. Quebec est la capitale de tout le pays.

A l'est du Canada est la Nouvelle-Ecosse. En 1784 elle fut divisée en deux provinces, la Nouvelle-Ecosse du sud, et la Nouvelle-Brunswick du nord.

Ce qu'on appelle la Nouvelle-Bretagne comprend les parties les plus septentrionales vers la baie d'Hudson et les côtes de Labrador. La grande île de Terre-Neuve, celle du cap Breton, l'île de Saint-Jean, qui en est voisine, complètent les dénominations de mes possessions du nord.

Par le droit de priorité, ou du moins par celui d'une découverte plus exacte et plus précise, toute la côte de l'ouest pourrait être regardée comme ma propriété; mais l'Angleterre, à l'exception de quelques factoreries détachées, n'y ayant formé aucun établissement, n'y exerçant aucune autorité à laquelle les naturels soient assujettis, on peut ranger ce pays, et tout ce

qui avoisine la baie d'Hudson, ainsi que le Labrador et le Groënland, dans la classe des contrées non conquises. La nature d'ailleurs, par l'âpreté du climat, semble les avoir déclarées libres?

ROSALIE.

Mais dans le Canada même il doit faire des froids bien rigoureux?

L'AMÉRIQUE ANGLAISE.

On y éprouve les extrêmes du froid et du chaud à un point étonnant. La neige commence en novembre; et en janvier le froid est si âpre qu'il est impossible de se tenir quelque temps à l'air sans courir le risque d'avoir les membres gelés. Néanmoins l'hiver est comme à Pétersbourg, la saison des amusemens. On se transporte en traîneau d'un lieu dans un autre. Lorsque l'on sort, toutes les parties du corps sont enveloppées de fourrure, à l'exception des yeux et du nez.

ROSALIE.

Puisque vous possédez l'île de Terre-Neuve, c'est donc vous qui fournissez de morue toute l'Europe?

L'AMÉRIQUE ANGLAISE.

La grande pêche du banc de Terre-Neuve commence vers le 10 mai, et finit avec le mois de septembre. La morue que l'on pêche est ou séchée pour la mer Méditerranée, ou encaquée dans de la saumure, pour être portée sur les marchés d'Angleterre. Ces bancs et l'île sont environnés d'un brouillard continuel. On évalue le produit de la morue vendue dans les pays catholiques à sept millions de francs. Après bien des disputes avec les Français, l'île de Terre-Neuve fut cédée à l'Angleterre en 1713. Les Français se sont réservé la liberté de faire sécher leurs filets sur les rivages du nord; et en 1763 il fut convenu qu'ils pourraient pêcher dans le golfe de Saint-Laurent. On leur céda aussi les petites îles de Saint-Pierre et Miquelon. Le traité de 1783 donne aux Français le droit de pêche sur les côtes septentrionales et occidentales de Terre-Neuve. Quant aux Etats-Unis, ils jouissent des mêmes prérogatives qu'avant leur indépendance.

ROSALIE.

Outre vos possessions sur le continent , vous avez sans doute plusieurs possessions dans les Antilles ?

L'AMÉRIQUE ANGLAISE.

Oui , j'y possède la Jamaïque, l'île de la Trinité, celle de Saint-Vincent, et quelques autres encore. Elles me fournissent abondamment toutes les denrées coloniales.

ROSABIE.

La perte que vous avez faite des États-Unis dans le Nouveau-Monde, a dû vous être fort sensible. Je vous demanderais de nous rappeler cet événement, s'il n'était douloureux pour vous. D'ailleurs, c'est à l'Amérique indépendante qu'il convient de nous le retracer.

L'AMÉRIQUE INDÉPENDANTE.

Les États-Unis sont originairement des colonies anglaises qui s'établirent en Amérique dans le dix-septième siècle, et qui, pendant long-temps, ont dépendu de leur mère-patrie. Fatigués des nombreuses vexa-

tions du gouvernement anglais, elles ont secoué le joug, et ont pris les armes pour défendre leur liberté. Après une guerre de plusieurs années, qui a fini en 1783, l'Angleterre a reconnu leur indépendance, et a consenti à ce qu'elle s formassent une république fédérative sous le nom d'États-Unis. Les Anglais ont ensuite cédé à cette république une portion du Canada et la Louisiane-Orientale, c'est-à-dire, la partie de la Louisiane qui se trouve à l'est du grand fleuve appelé Mississipi; et la France, moyennant la somme de soixante millions, lui a cédé, en 1803, la Louisiane-Occidentale, c'est-à-dire, la partie de la Louisiane qui est à l'ouest du Mississipi, et qui avait auparavant appartenu à l'Espagne.

Mes possessions sont divisées en différentes provinces. Au nord, se trouve la Nouvelle-Angleterre; au centre, la Nouvelle-Yorck, la Nouvelle-Gersey, la Pensylvanie, partie du Canada, et la Louisiane-Orientale; au sud, le Maryland, la Virginie, la Caroline-Septentrionale et la

Caroline-Méridionale, la Géorgie, diverses parties de la Louisiane-Orientale, et la Louisiane-Occidentale.

Le gouvernement des États-Unis consiste en un président et deux conseils. Le président est élu pour quatre ans. Le sénat, ou conseil-supérieur, est composé de deux sénateurs de chaque état, dont les fonctions durent six ans.

ROSALIE.

Les habitans des États-Unis, devenus indépendans, ont-ils continué de parler anglais?

L'AMÉRIQUE INDÉPENDANTE.

A la fin de la guerre avec la mère-patrie, les esprits étant encore échauffés et pleins de ressentimens, on proposa d'adopter un autre langage que celui qu'on parlait en Angleterre; un plaisant vota pour l'hébreu, et la délibération en resta là. On continua de parler anglais; mais depuis dix ans on s'aperçoit que cette langue s'altère; et il est à présumer que dans un siècle ou deux, mes peuples se seront formé un dialecte particulier, qui aura peut-être

aussi peu de rapport avec celui qui sera parlé alors en Angleterre, que le portugais en a aujourd'hui avec l'espagnol.

Mes villes ont beaucoup de réputation et la méritent.

Philadelphie est la capitale de la Pensylvanie. Elle fut fondée en 1683 par le fameux Guillaume Penn.

New-Yorck, capitale de la province du même nom, souffrit beaucoup durant la guerre de la liberté; mais depuis ce temps elle s'est embellie et singulièrement accrue. Son principal édifice est l'hôtel de la fédération, beau bâtiment d'architecture grecque, dans lequel Washington fut installé président des États.

Charlestown, dans la Caroline du sud, est située au confluent de deux rivières navigables.

Baltimore, dans le Maryland, est peuplée de catholiques.

Boston, autrefois capitale de toutes les provinces comprises sous le nom de Nouvelle-Angleterre, est la patrie du célèbre Francklin, l'un des fondateurs de la li-

berté des Etats-Unis , et en même temps l'un des plus grands physiciens qui aient existé. Il est l'inventeur des paratonnerres.

ROSALIE.

Dites-nous quelque chose de votre climat. Beaucoup de personnes se feraient un plaisir d'aller vous visiter ; mais elles craignent la fièvre jaune.

L'AMÉRIQUE INDÉPENDANTE.

Elles n'ont pas tout-à-fait tort. Cette cruelle maladie a fait dernièrement des ravages considérables à Philadelphie et à New-Yorck. Mais après tout, quel pays n'est sujet aux épidémies ? Les saisons, dans mes états, correspondent à peu près à celles de l'Europe. Mon territoire est arrosé par de belles rivières. Je possède plusieurs grands lacs, qu'on pourrait appeler des mers d'eau douce; et mes régions sont traversées par une chaîne de montagnes qui portent le nom d'Apalaches, et qui offrent des aspects pittoresques, quoiqu'elles ne soient pas, à beaucoup près, aussi imposantes que celles de l'Amérique-Méridionale, nommées les Andes ou Cordillières.

ROSALIE.

Des détails que vous venez de nous donner, il résulte que vous habitez un assez beau pays ; mais que la révolution qui a eu lieu parmi vos peuples, a été le germe de celle qui, durant plusieurs années d'anarchie, a couvert la France de sang et de deuil. Le malheureux Louis XVI paya de sa tête l'imprudence qu'il avait eue de favoriser l'insurrection américaine. Cette insurrection avait appris à raisonner sur les droits des rois et sur ceux des peuples. Les mots de liberté, d'égalité, d'insurrection, de résistance à l'oppression, de droits de l'homme, d'acte constitutionnel, et tant d'autres, passèrent des Etats-Unis en France; et l'Angleterre, qui ne pouvait pardonner à sa rivale d'avoir contribué à favoriser l'indépendance des Américains, s'en vengea cruellement en soufflant en France l'esprit révolutionnaire. Un vaste état a besoin d'un chef unique; et la manie des constitutions et des républiques est le plus grand fléau dont la Providence puisse affliger une nation.

DIALOGUE VI.

Ces îles Asiatiques proprement dites.

MÉLANIE, ÉMILIE, ADELINÉ, NOÉMI, ROSALIE, TONINE, ALEXANDRINE, FANNY, SOPHIE, ANNECY, JULIE, ADELE, CLARICE.

MÉLANIE.

Je vous annonce les îles de l'Asie ; elles n'ont pu se rendre ici toutes ensemble, attendu qu'elles sont excessivement nombreuses ; mais du moins aurons-nous la satisfaction de voir et d'entendre celles d'entre elles qui jouissent d'une certaine considération.

(Les îles de l'Asie entrent dans la salle, et prennent place.)

Les voici devant vous ; elles vont elles-mêmes se faire connaître, et nous donner quelques détails sur leur étendue et sur leurs différentes productions.

L'ILE DE SUMATRA.

Je suis l'île de Sumatra : les Arabes m'ont reconnue dès le neuvième siècle : mais ce n'est qu'au seizième que les Européens ont eu connaissance de mon existence. Quoique mon pays soit situé sous la zone torride, il y fait moins chaud qu'au Bengale. Une chaîne de montagnes traverse mes possessions ; mais elles ne sont pas assez hautes pour être couvertes de neige. Outre ces montagnes je possède des plaines élevées avec des lacs et des cascades, dont l'une descend du sommet d'un mont terminé en pyramide.

MÉLANIE.

La végétation doit être portée dans votre île au plus haut point de perfection.

L'ILE DE SUMATRA.

Assurément. Mes terres, ainsi que celles de Java, offrent l'aspect d'une verdure enchanteresse. Parmi mes productions connues, il faut ranger toutes les sortes de palmiers des Indes Orientales, tels que le

cocotier, l'arèque, le sagou, le grand palmier à éventail, etc. Ils croissent tous en abondance, et fournissent aux naturels nourriture et boisson sans peine ni frais. On y trouve également les arbres fruitiers et les plantes qui enrichissent le continent voisin, comme le mango sucré, le tamarin qui apaise les ardeurs de la fièvre, le grenadier, l'oranger, le bananier, le gingembre, la canne à sucre, la pomme de pin, la patate douce, le riz, plusieurs espèces de haricots et de melons. Le bambou et les autres roseaux indigènes de l'Inde parviennent à une plus grande élévation dans mes marais, que sur les bords du Gange. Enfin, le bois d'aloès, l'ébénier, plusieurs arbres à gommés, dont les usages et les noms même sont inconnus en Europe, se trouvent dans mes terres et dans celles des îles voisines, et dans un degré de perfection auquel ils ne parviennent point ailleurs.

MÉLANIE.

Votre île et les îles voisines produisent aussi des aromates précieux, le poivre, le girofle, la cannelle.

L'ILE DE SUMATRA.

Oui. La chaleur et l'humidité propres aux îles de l'Inde en font un climat particulièrement propre à la croissance de ces plantes, que leurs propriétés précieuses et leurs parfums mettent au premier rang du règne végétal. Mon terrain produit les deux sortes de poivre; dans l'état naturel et dans celui de culture, la cannelle et le girofle. On trouve dans mon île des brebis d'une petite taille; on y trouve aussi l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, le tigre, la civette et plusieurs variétés de singes. Le buffle y est employé au labour.

Le poivre étant ma denrée la plus abondante, il fait la base de mon commerce, qui a lieu surtout avec la Chine et l'Indostan. Le poivre est produit par une plante rampante, qui ressemble à la vigne. Je débite aussi beaucoup de coton soyeux, supérieur en apparence à la soie, mais qui se file difficilement; il croît dans des cosses de quatre à cinq pouces de longueur, qui crèvent quand elles sont mûres.

MÉLANIE.

Quelle langue parle-t-on dans votre île ?

L'ÎLE DE SUMATRA.

Outre le malais, on y parle plusieurs langues qui paraissent toutes avoir de l'affinité entre elles. Dans mon île et dans presque toutes les autres de l'Asie, les tribus les plus grossières montrent une sorte de civilisation. On y fait un usage général de l'opium ; mais il ne paraît pas suivi d'excès répréhensibles.

Mon royaume d'*Achem*, situé à l'extrémité nord-ouest de mon île, fait un commerce considérable avec la côte de Coromandel. Les naturels de ce royaume sont plus vigoureux, plus grands et plus basanés que les autres habitans de Sumatra.

Je suis entourée de petites îles : je n'ai pu vous les nommer toutes, mais en voici deux qui ont voulu me suivre, et qui vous diront quelque chose.

L'ÎLE DE BANCA.

Je suis une île peu considérable ; mais il

y a dans mes domaines de jolies plantes, de beaux perroquets, et des singes qui sont les plus jolis du monde. J'ai aussi des mines d'étain qu'on estime beaucoup.

L'ILE BILLETON.

Je suis aussi une île de peu d'étendue; on ne me connaît pas bien encore; mais je suis sous la protection d'une île puissante, et grâce à elle je suis bien heureuse. Des perroquets et des perruches habitent mes forêts; et des singes de différentes espèces m'amuse par leurs jolis tours. Mes habitants sont doux et jolis de figure.

MÉLANIE.

Oh! les charmantes petites îles! Chacun voudrait en posséder une semblable! Mais l'île de Java réclame la parole.

L'ILE DE JAVA.

Mon territoire abonde en forêts, et est traversé, comme celui de Sumatra, par une chaîne de montagnes. Il se divise en plusieurs souverainetés, dont la principale reconnaît pour chef l'empereur de Surikarta.

Batavia est ma principale ville; munie de bonnes fortifications, elle a une citadelle du côté de la mer : grande, bâtie en pierre, et traversée par des canaux, elle offre un assemblage de plusieurs nations qui parlent diverses langues. Les Chinois, attirés par l'espoir du gain, y sont en grand nombre, malgré les lois qui leur défendent l'émigration. Tout le monde y entend le malais, qui est le français de l'Orient. Les rues y sont plantées de grands arbres; ce qui, avec les canaux, contribue à l'insalubrité de l'air. La chaleur y est si insupportable, que depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures après midi il est impossible de sortir.

MÉLANIE.

On sait en Europe que le séjour de cette ville est très-funeste à ses habitans. L'eau de mauvaise qualité et l'air malsain y causent des fièvres dangereuses.

L'ILE DE JAVA.

Si le séjour de ma capitale est funeste à la santé, c'est surtout parce que l'intempé-

rance ajoute son poison à l'insalubrité du climat.

MÉLANIE.

Quelle est la petite île qui est à côté de vous?

L'ILE DE JAVA.

Elle veut vous le dire elle-même.

L'ILE DE MADURÉ.

Je suis une petite île qu'on appelle Maduré. Je me suffis, en quelque sorte, à moi-même, et j'ai un prince indépendant. Les Hollandais ont commis envers mes habitans des cruautés pires encore que celles dont les Portugais et les Espagnols se sont rendus coupables envers les Américains, à l'époque de la découverte du Nouveau-Monde.

MÉLANIE.

Et cette autre qui est plus grande?

L'ILE DE TIMOR.

Je suis l'île de Timor. Je fus découverte par les compagnons du fameux Magellan. Les Portugais et les Hollandais se sont disputés bien long-temps pour savoir qui me

posséderait. C'est aux derniers que je suis restée en définitif. C'est moi seule qui produis le bois de sandal blanc.

MÉLANIE.

Une île importante va nous entretenir ; c'est, à ce que je crois, celle de Bornéo.

L'ÎLE DE BORNÉO.

Vous l'avez deviné. Je passe pour la plus grande île du globe, et je ne le cède qu'à la Nouvelle-Hollande, qui, le disputant en étendue à l'Europe elle-même, peut à juste titre être regardée comme un Continent. Mes rivages sont habités par des Malais, des Maures, des Macassars des îles Célèbes, et même par des Japonais. Mes naturels sont noirs, d'une taille moyenne, et ont de longs cheveux. Quoiqu'ils soient en général peu actifs, ils ont des traits plus réguliers que ceux des nègres.

MÉLANIE.

On vous accuse de n'avoir jamais permis aux Européens de former le plus léger établissement sur vos rivages.

L'ILE DE BORNÉO.

Mes habitans en effet ne l'ont pas souffert, et ont massacré tous ceux qui ont tenté de s'y établir. Ce sont des hommes assez féroces que ces naturels; ils se tatouent de bleu, et leurs chefs s'arrachent une ou deux dents de devant pour leur en substituer d'or; ils portent un collier de dents de tigre, comme marque de chevalerie ou preuve de courage.

MÉLANIE.

C'est dommage qu'on n'ait pu former d'établissement sur vos côtes, car on les dit assez riches.

L'ILE DE BORNÉO.

Mon pays produit en abondance le poivre, la gomme appelée *sang de dragon*, le camphre et le bois de sandal. On a trouvé des mines d'or dans l'intérieur; on dit même qu'il y en a de diamans, mais qu'ils sont inférieurs à ceux de Golconde.

MÉLANIE.

On dit que votre île est la patrie des oranges-outangs.

L'ILE DE BORNÉO.

On dit encore vrai. Ce singe, qui a à l'extérieur quelque ressemblance avec l'homme, habite les montagnes de mon île, et ce n'est guère que là qu'il se trouve.

MÉLANIE.

Vous êtes sans doute, ainsi que Java et Sumatra, entourée de petites îles.

L'ILE DE BORNÉO.

Assurément. Tout près de moi est le groupe des îles Sulous; elles abondent en perles. Les habitans sont civilisés, et obéissent à un sultan; car les Mahométans ont pénétré jusques-là.

L'ILE DE LUZON.

Pour moi, j'appartiens à un groupe d'îles qui fut découvert en 1521 par le navigateur Magellan, et qui porta d'abord le nom d'archipel de Saint-Lazare; elles furent ensuite nommées Philippines, en l'honneur de Philippe II, roi d'Espagne.

Vous voyez en moi l'île de Luzon, la plus grande des Philippines. La jalousie des

Espagnols n'a pas permis qu'on prît de mon territoire une connaissance exacte ; mais je vous dirai en confidence que je produis de l'or, du cuivre, du fer, et que mon sol est d'une fertilité rare. Mes naturels sont d'un caractère doux, et paraissent Malais d'origine. Je cultive la canne à sucre et le cocotier. Les maisons de mes habitans sont construites en bambous, couvertes de feuilles de palmier, et élevées sur des pieux de huit à dix pieds de hauteur, pour les garantir des reptiles venimeux et des inondations.

MÉLANIE.

L'île de Mindanao n'est-elle pas votre voisine ?

L'ILE DE MINDANAO.

Sans doute ; et mon territoire est remarquable par sa beauté et sa fertilité. Mon île est montagneuse ; mais on trouve dans les vallées un riche limon noir, arrosé par des ruisseaux limpides. Les chevaux et les buffles s'y sont multipliés d'une manière surprenante. Au sud se trouve un volcan,

dont l'éruption ne cesse point, et qui sert de fanal.

MÉLANIE.

N'y a-t-il point ici quelque autre petite Philippine?

L'ILE DE MINDORE.

J'en suis une, et je possède tout à la fois des plantes rares et des animaux curieux; je produis une espèce d'arbre appelé l'*arbre à pain*, qu'on trouve aussi dans toutes les îles de la mer du sud. Son fruit est gros comme la tête d'un enfant. Récolté avant d'être mûr, et cuit sous la cendre, il offre une nourriture très-saine, qui ressemble à du pain frais. Ce n'est pas son seul avantage : de son écorce intérieure on fabrique une étoffe; son bois est excellent pour la construction des cabanes et des bateaux; ses feuilles tiennent lieu de nappes; et de sa sève on fait un bon ciment et de la glu.

L'ILE CÉLÈBES.

Il faut qu'à mon tour je vous dise en peu de mots qui je suis, et ce que je possède. Je me nomme l'île Célèbes; mon aspect

offre un coup-d'œil enchanteur et des tableaux sublimes. Je possède une grande quantité de rivières, qui, prenant leurs sources sur de hautes montagnes, se précipitent à travers d'énormes rochers, au milieu de la scène champêtre qu'étaient des groupes infiniment pittoresques. Mes habitants sont nommés Macassars, du nom de ma principale ville. Ce sont les Hollandais qui dominent dans mon île, et ils ne permettent qu'aux seuls Chinois d'y commercer.

MÉLANIE.

On vous accuse de produire un arbre appelé *upas*, qui est mortel à tout ce qui l'environne.

L'ÎLE CÉLÈBES.

Je l'avoue, l'arbre appelé *upas* est une espèce de sumac qui croît dans mon île. Son poison est si subtil, qu'aucune plante ne peut vivre à la distance d'un jet de pierre autour de ce végétal. Les oiseaux qui s'y abattent par hasard, sont aussitôt suffoqués. On ne peut en recueillir la sève

qu'après s'être enveloppé la tête d'une épaisse toile de coton. Si l'on en approche la tête nue, on perd tous ses cheveux; et une seule goutte tombée sur la peau, y cause un ulcère presque incurable, si même elle ne produit pas la mort.

Je ne vous parle pas des petites îles qui m'environnent; telles que Sangug, Peling, Shullaz, etc. Elles sont peu considérables; dans quelques-unes il y a garnison hollandaise: ce sont comme des postes avancés pour la sûreté des îles à Epices.

MÉLANIE.

Je désire beaucoup voir et entendre ces dernières îles.

L'ÎLE D'AMBOINE.

Dans l'origine, cinq îles seulement portaient le nom de *Moluques*; mais dans la suite cette dénomination synonyme avec celle d'*Ile aux Epices* s'est étendue à plusieurs autres. Moi, qui me nomme l'île d'Amboine, j'en fais aujourd'hui partie. Les Hollandais, pour surveiller davantage la culture du giroflier, ont voulu que ce

végétal précieux ne fût cultivé que dans mon territoire. Par un motif semblable, ils ont restreint à l'île Banda la culture du muscadier. Le gouverneur d'Amboine fait tous les ans une tournée dans les îles aux Epices, pour s'assurer qu'on ne contrevient point à ces prohibitions.

L'aspect de mon île offre un beau paysage mêlé de montagnes boisées, et de vallées verdoyantes, enrichies par la culture, et couvertes de nombreux hameaux. Le giroflier y croît à la hauteur de quarante à cinquante pieds, et déploie au loin ses branches et ses feuilles pointues. Dans les vallées abritées, cet arbre produit par an jusqu'à trente livres de clous de girofle. La récolte s'en fait depuis novembre jusqu'en février. Lorsque l'amiral Rainier, en 1796, s'empara d'Amboine pour les Anglais, on y comptait près de cinquante mille habitans, dont près de la moitié étaient protestans, et le reste mahométans, à l'exception de quelques Chinois et de quelques sauvages. Les naturels diffèrent peu des Malais : ils sont capables de commettre les plus grands crimes lorsqu'ils sont ivres d'opium.

L'ÎLE DE BANDA.

Je me nomme l'île de Banda, et je suis la plus considérable d'un groupe qui en comprend six ou sept autres. Le muscadier est l'objet principal de ma culture. On le voit fleurir, non-seulement dans mes fertiles plaines, mais encore sur mes montagnes, dont l'élévation est de mille neuf cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Quand les Anglais s'emparèrent des Moluques, elles produisaient annuellement environ cent soixante-trois milliers pesant de noix-muscades, et quarante-six milliers de macis. En 1778, un violent ouragan, accompagné d'un tremblement de terre, avait détruit la plus grande partie des muscadiers. Cet arbre est de la grosseur d'un poirier; il porte depuis dix jusqu'à cent ans. La noix-muscade est à peu près de la grosseur et de la couleur d'un abricot; sa forme approche de celle de la poire; dans sa parfaite maturité, l'écorce s'ouvre et laisse apercevoir le macis d'un rouge foncé, couvrant en partie la petite cosse de la noix qui est noire.

L'ILE DE TERNATE.

Je suis l'île de Ternate. Le sultan de mon petit état a sous sa domination plusieurs autres petites îles. Mon sol est élevé ; il est arrosé de nombreuses rivières qui descendent de mes montagnes dont le sommet se perd dans la nue. Je possède un volcan, des quadrupèdes curieux et des oiseaux de toute beauté.

L'ILE DE GILOLO.

Pour moi, je me nomme l'île de *Gilolo*. Quoique très-considérable, je suis aujourd'hui sous la dépendance absolue des sultans de Ternate et de Tidore. Mon île abonde en bœufs, buffles, chèvres, daims et sangliers ; mais il y a peu de moutons. L'arbre à pain et le sagou y sont communs.

L'ILE DE BOURO.

Je ne veux pas être la dernière à me faire connaître. Je me nomme *Bouro*. Mon île, qui produit l'animal appelé *Babiroussa*, s'élève presque perpendiculairement du sein d'une mer profonde. Au premier coup-d'œil

on la croirait entourée d'un mur. Mes montagnes sont si élevées, qu'on les découvre de vingt-huit lieues. Parmi les arbres qui y croissent on compte l'ébénier vert, une sorte de bois de fer. Le giroflie et le muscadier bravent, dans les réduits secrets de ces montagnes, tous les efforts de l'avarice humaine.

L'ÎLE DE MYSOL.

On varie sur le nom que je dois porter : les uns me nomment Mysol; les autres, Mixoal ou Michoal. Le bel oiseau du Paradis quitte la Nouvelle-Guinée pour venir habiter les forêts romantiques de mon île; on l'y prend en grand nombre : ces charmans oiseaux appartiennent à Papou ou à la Nouvelle-Guinée; mais leurs ailes légères les portent dans toutes les îles aux Epices; ils y nagent dans un air aromatique, et paraissent descendre du ciel.

MÉLANIE.

Les détails que vous venez de nous donner ont intéressé toute cette assemblée. L'île de Ceylan, les Maldives, l'île du Japon et quel-

ques autres encore plus rapprochées que vous ne l'êtes du continent de l'Asie, avaient déjà fait connaissance avec nous; mais il nous tardait de pouvoir apprécier votre mérite et l'excellence de vos productions. La Providence vous a placées au milieu des vastes mers, pour vous mettre à même d'exercer l'hospitalité envers les navigateurs qui les parcourent. Vous leur offrez d'espace en espace des hôtelleries commodes, où ils peuvent tout à la fois reprendre haleine et s'approvisionner; et vous êtes pour eux au milieu des solitudes immenses de l'océan, comme ces bouquets épars de verdure, qui reposent le voyageur fatigué au milieu des déserts sablonneux de l'Arabie.

DIALOGUE VII.

L'Australasie.

CLARICE, ADELE, VIRGINIE, SOPHIE,
ANNECY, FÉLICITÉ.

CLARICE.

Nous avons vu dernièrement les îles de l'Asie, parmi lesquelles il s'en trouve qui ont un aspect fort intéressant. Je ne sais; mais celles qui vont paraître ont une physionomie sauvage qui ne prévient pas en leur faveur. Je leur crois de la malice et même de la cruauté. Faut-il les recevoir ou les renvoyer? Mais quoi! elles forcent la porte...

LA NOUVELLE-HOLLANDE.

Sans doute. Apprenez que la Nouvelle-Hollande ignore les lois de la politesse européenne, et qu'elle met son bonheur dans l'indépendance. Apprenez aussi qu'on ne

l'insulte pas impunément, et que vouloir me renvoyer après que j'ai fait un si long chemin pour venir vous visiter, est une injure digne de toute ma colère. N'est-il pas vrai, mes voisines ?

LA NOUVELLE-ZÉLANDE.

Oui, certes. Si ce que je sens.... Si ce que je pense.... Je ne sais qui me tient....
(*touchant le bras de Clarice.*) Dzz, Dzz, Dzz.

CLARICE.

Ah ! mon Dieu ! je suis toute effrayée....
Que signifient ces Dzz ?

LA NOUVELLE-HOLLANDE, *d'un air sérieux.*

Avez-vous entendu parler des anthropophages ?

CLARICE.

Oui.

LA NOUVELLE-HOLLANDE.

Eh bien, la Nouvelle-Zélande l'est un peu ; et si vous lui disiez quelque injure elle ne se ferait aucun scrupule de vous assommer et de vous manger.

CLARICE.

De me manger ! Miséricorde !

LA NOUVELLE-HOLLANDE.

Oui.... Et comme vous avez de l'embonpoint, elle témoigne une expression de joie, avec un sifflement de satisfaction, qu'elle en est bien aise...

CLARICE.

Il faut que je me retire... et que je vous laisse parler. J'aurai du plaisir à vous entendre ; à vous voir.... mais de loin. (*Elle s'éloigne précipitamment.*)

LA NOUVELLE-HOLLANDE.

Il faut maintenant remplir la mission que l'Australasie nous a donnée. Il faut expliquer à cette assemblée d'où nous venons et qui nous sommes. Je commence, car je suis la plus riche en possessions. Mon nom est la *Notasie*, ou si l'on veut la Nouvelle-Hollande. Quelques personnes présumaient que ma vaste contrée pouvait être formée de plusieurs grandes îles séparées par d'étroits passages. Mais les découvertes modernes ont rectifié cette idée.

Je fus découverte par les Hollandais, en 1616; mais ce fut surtout le capitaine Cook, en 1770, qui me fit connaître à l'Europe. Il s'empara de mes terres au nom de son souverain; et lorsqu'après la guerre de l'Amérique l'Angleterre cherchait un endroit où elle pût déporter les criminels, elle se décida pour ce nouveau pays. Un vaisseau anglais, chargé de malfaiteurs, y arriva le 20 janvier 1788; mais Botany-Bay n'ayant pas répondu aux espérances qu'on en avait conçues, l'établissement fut transféré près du port Jackson, situé sur mon rivage méridional, et l'un des plus beaux du globe.

Ma région étant située de l'autre côté de l'équateur, les saisons y sont comme dans les parties méridionales de l'Afrique et de l'Amérique, c'est-à-dire, que j'ai l'été quand vous avez l'hiver, et le printemps quand vous avez l'automne.

Mes sauvages sont petits et assez malfaits, et se défigurent encore par la manière dont ils se parent. La barbe noire et épaisse des hommes, et l'os en forme de cheville qu'ils se passent au cartillage du nez, leur don-

nent un air extraordinaire. Quelques individus sont noirs comme les nègres, d'autres cuivrés comme des Malais; mais leurs cheveux sont longs, et ne sont pas laineux comme ceux des Africains.

Ils ont des huttes grossières faites en forme de four, et qui sont construites d'écorces d'arbres. Ils tuent le poisson avec une espèce de fourche, ou se servent, pour le prendre, de lignes d'écorce d'arbres, et de hameçons faits de l'écaille de l'huître à perle; ils le font quelquefois griller. A cet effet ils allument du feu sur du sable, au milieu de leurs canots. Des chenilles et des vers font aussi partie de leur nourriture.

Au reste, si les hommes de mes régions présentent des singularités remarquables, les animaux sont plus remarquables encore. La plupart sont du genre des sarigues, et sautent habituellement sur leurs pattes de derrière. Les plus grands sont les kanguros. Les chiens du pays tiennent de l'espèce du chacal, et n'aboient jamais. Les autres quadrupèdes sont des fourmilliers, et des *ornithorinques*, animal singulier, ainsi appelé

par vos naturalistes, parce que, dans la conformation, la nature semble s'être écartée de ses lois ordinaires en allongeant en bec d'oiseau la mâchoire d'un quadrupède. Parmi les oiseaux on compte des aigles, des faucons, de beaux perroquets, des outardes, des perdrix, des pigeons, et le cygne noir qui a le maintien gracieux et majestueux du cygne blanc; le pélican gigantesque, et une espèce de casoard qui a sept pieds de long. Mes rivages me fournissent aussi la tortue verte, et une espèce d'amphibie qui saute au moyen de fortes nageoires attachées à sa poitrine; de sorte qu'il semble que la nature se soit plu à rapprocher, dans mon pays, le quadrupède de l'oiseau, et à introduire le poisson sur la terre. Je cède la parole à la Nouvelle-Guinée.

LA NOUVELLE-GUINÉE.

Ma grande île, qui est aussi opulente que celles de l'Asie proprement dite, est l'une des plus intéressantes de l'Australasie. Il paraît qu'un capitaine espagnol envoyé du Mexique par Cortez, pour prendre connaissance des Philippines, me découvrit

en 1528. Mais on doit au capitaine Cook la connaissance du détroit qui me sépare de la Nouvelle-Hollande.

Dans mon immense territoire, si favorisé par la nature, il n'y a point d'établissement européen. Une contrée délicieuse qui semble appeler la culture et l'industrie, n'est habitée que par un petit nombre de sauvages.

Mes habitans se nomment Papous. Ils sont noirs, ont de grands yeux, le nez plat, la bouche fendue jusqu'aux oreilles, les lèvres épaisses, surtout les supérieures, les cheveux laineux, ou d'un vert luisant, ou presque rouges. Ils les rassemblent en touffe sur leur tête, et quelquefois les ornent avec des plumes d'oiseaux de paradis.

Ces charmans oiseaux habitent dans mon île, et on en compte dix ou douze espèces. Ils y passent du moins la saison pluvieuse, et quand la saison sèche arrive, ils volent en troupe dans les îles voisines, s'abattent sur les arbres les plus élevés, et se nourrissent, suivant les uns, de baies, et, suivant d'autres, de muscades et de papillons. On les tue avec des flèches émoussées, ou bien

on les prend au lacet et à la glu. On les vide, on les sèche à la fumée ou à la vapeur du soufre, et on les exporte aux Moluques, où il s'en fait un commerce assez considérable. Mon île possède aussi de très-beaux perroquets, des loris rouges, des aras, et le pigeon géant ou couronné, qui égale presque le poulet d'Inde en grosseur.

Je suis environnée de plusieurs petites îles, dont quelques-unes sont plus connues que moi-même, telles que Waijon, Salvati, Timorlaut et Arroo. Cette dernière est l'une des principales résidences de l'oiseau de paradis. Dans toutes, la nature est superbe, mais les hommes sont féroces.

LA NOUVELLE-BRETAGNE.

Je me nomme la *Nouvelle-Bretagne*, et je ne suis séparée de la Nouvelle-Guinée que par un détroit qui fut découvert par Dampierre. Le muscadier abonde dans mes terres, et mon île est peut-être l'endroit le plus reculé vers l'est, où croisse ce précieux végétal. Couvert de bois, mais entrecoupé de vallées fertiles, mon territoire est arrosé

par de belles rivières. Il abonde en cocotiers, et produit aussi des ignames et du gingembre. Mes naturels ressemblent à ceux de la Nouvelle-Guinée, et naviguent dans des canots avec beaucoup d'adresse.

Dans mon voisinage est une autre île appelée la Nouvelle-Irlande. En 1767, un capitaine anglais, appelé Carteret, aborda sur ses rivages, et trouva ses habitans dans des dispositions hostiles. Ils étaient armés de blanc, dont la hampe était un caillou aiguisé; leur visage était rayé de lances, et leurs cheveux couverts d'une poudre de la même couleur. Ils sont noirs, ont les cheveux laineux; mais ils n'ont pas les grosses lèvres et les traits épatés des nègres. Quelques-uns de leurs canots, faits d'un seul arbre, ont quatre-vingt-dix pieds de longueur.

Après vous avoir parlé pour mon compte et pour celui de la Nouvelle-Irlande, permettez-moi de vous dire quelque chose pour celui des îles de Salomon. Ces îles paraissent avoir été découvertes par Mendana, capitaine espagnol, en 1575, lors-

qu'il faisait voile de Lima à l'ouest. Elles forment un groupe considérable. Quelques-unes paraissent fort étendues, surtout en longueur. Si ce sont réellement les îles de Salomon des Espagnols, on assure qu'elles abondent en mines d'or. Quelques-uns des naturels ont le teint cuivré. D'autres sont d'un noir-foncé. Ils portent une écharpe et des colliers de grains d'or. Leurs canots sont petits. Ordinairement ils en attachent deux ensemble. Ils se nourrissent d'une sorte de pain de racines qu'ils portent dans des paniers de feuilles de palmier.

LA NOUVELLE-CALÉDONIE.

Je fus découverte en 1774, par le capitaine Cook, qui me nomma la *Nouvelle-Calédonie*. Mon île est vaste; et sa partie méridionale, qui n'a été qu'imparfaitement reconnue, est habitée par une race robuste, d'un teint brun-foncé, et qui ressemble à celle de la Nouvelle-Zélande.

Les cabanes où logent mes naturels, sont propres, et ont la forme d'une ruche. Elles sont chaudes, mais pleines de fumée. Quel-

ques-unes ont des portes sculptées ; et quand on songe de quelle manière s'y prennent mes insulaires pour venir à bout de sculpter le bois, on ne peut qu'admirer leur patience, et rendre hommage à leur industrie. Ce n'est qu'avec des pierres aiguës ou tranchantes qu'ils peuvent travailler. Leurs ouvrages se ressentent de la grossièreté de leurs outils ; mais enfin, ils produisent des sculptures informes, et c'en est assez pour leurs yeux qui ne sont pas accoutumés à voir des ouvrages plus soignés.

Tout leur habillement consiste dans une légère écharpe. Ils tressent, avec une sorte de luxe, les écorces de différens arbres, et se revêtent quelquefois de ces étoffes naturelles. On peut assurer qu'ils n'ont pas les cheveux laineux ; ils les frisent et les ornent d'un peigne de leur invention. Mon pays est en général rocailleux et stérile. L'arbre à pain et le cocotier y sont rares ; mais on y a observé plusieurs plantes nouvelles.

Dans mon voisinage sont situées différentes îles, et notamment celles qu'on appelle les Nouvelles-Hébrides. Celles de ces derniè-

res, dont le capitaine Cook a donné une description plus détaillée, sont *Malicolo* au nord, et *Tanna* au sud. Le peuple y est petit, et pour ainsi dire, disgracié de la nature. L'île de Tanna possède un volcan remarquable, et quelques sources d'eaux thermales. On y trouve la canne à sucre, l'igname et diverses sortes d'arbres à fruits. Les naturels ressemblent plus aux habitans de la Nouvelle-Hollande qu'à ceux des îles des Amis. Ils manient la pique avec beaucoup d'adresse.

LA NOUVELLE-ZÉLANDE.

Pour moi je me nomme la Nouvelle-Zélande, et ma vaste contrée fut découverte en 1642 par un navigateur appelé Tasman. Il ne prit point terre, et il fit bien; car je me suis promis de faire respecter mes rivages. Il n'y eut que sept hommes de son équipage qui débarquèrent sans précaution et qui furent aussitôt massacrés.

Le capitaine Cook me reconnut en 1770, et sut que je suis divisée en deux grandes îles séparées par un détroit. L'une est plus

fertile que l'autre ; mais toutes deux jouissent d'un climat tempéré qui ressemble à celui de la France. Mes naturels ont le teint d'un brun plus foncé que celui des Espagnols. Quelques-uns pourraient passer pour beaux. Leur taille égale celle des Européens, si même elle ne la surpasse pas ; et en général , ils ont les traits fort réguliers. On s'étonne de trouver tant de différence entre eux et les natifs de la Nouvelle-Hollande. Il paraîtrait que ceux-ci sont d'origine africaine, tandis que tous les autres insulaires de la mer Pacifique semblent originaires d'Asie.

Mes naturels portent un vêtement oblong, fait d'une espèce de lin qui est fort soyeux. Des morceaux de jade, ou une sorte de chapelet, ornent leurs oreilles. Ils se barbouillent le visage de rouge, avec un ocre martial mêlé de graisse. Ils construisent leurs canots avec des planches bien jointes et liées ensemble par de forts osiers. Quelques-uns de ces canots ont cinquante pieds de long. Souvent ils en attachent deux ensemble. Les grands portent une trentaine

d'hommes. Plusieurs sont ornés d'une tête assez habilement sculptée. Ils cuisent leur poisson dans des fours grossiers, et suppléent au pain par une sorte de fougère dont ils savent extraire une substance gélatineuse qui ressemble au sagou. Ils se servent très-adroitement de leurs outils grossiers, faits de jade vert. Pour armes ils ont des piques, des javelines et une sorte de massue ou de hache d'armes. Dans le combat, ils défigurent hideusement leurs traits, sans doute pour causer plus de frayeur. Ils grillent les membres encore palpitans de leurs ennemis, et les dévorent avec un plaisir singulier. Le souvenir des hauts faits de leurs ancêtres se conserve dans des chansons qu'ils répètent souvent, et qu'ils accompagnent de leur flûte grossière.

LA TERRE DE VAN-DIEMEN.

Il ne reste plus qu'à vous parler de mon île, connue sous le nom de terre de Van-Diemen. Mon nom me fut donné par le célèbre navigateur Abel Tasman, en l'honneur de Van-Diemen, gouverneur général

des Indes Orientales. Tout nouvellement on a découvert que je suis une île. Un détroit, ou plutôt un canal d'environ 30 lieues de large, me sépare de la Nouvelle-Hollande. En janvier 1777, la capitaine Cook aborda sur mes rivages pour y faire du bois, de l'eau et du fourrage pour les animaux qu'il avait à bord. Il vit quelques-uns de mes insulaires. Ceux-ci sont d'une stature moyenne. Ils sont noirs, avec de la laine pour cheveux, mais leur figure est plus agréable que celle des Africains.

LA NOUVELLE-HOLLANDE.

Retirons-nous. Nos usages n'ont aucun rapport avec ceux des Européens. Ne fatiguons pas davantage cette assemblée de la description d'un pays qui ne peut avoir d'attraits que pour les sauvages qui l'habitent.

(Les îles de l'Australasie se retirent.)

CLARICE.

Enfin les voilà parties ! Cette Nouvelle-Zélande avec ses Dzz, Dzz, Dzz, m'a fait une peur que je n'oublierai de ma vie.

DIALOGUE VIII.

Les îles de la mer du Sud.

EMILIE, ROSINE, FANNY, CÉCILE, JULIE,
ADELAIDE, FÉLICITÉ, JOSÉPHINE.

EMILIE.

Voici encore des îles sauvages, mais leur physionomie a de la douceur, et j'imagine qu'elle n'est pas trompeuse. L'une d'entre elles, en me voyant, m'a prévenue d'une manière aimable; et m'adressant la parole, m'a dit affectueusement : *Tahio, tahio*. Je n'entends pas le sauvage; mais il m'a semblé que cela voulait dire : *Mon amie, mon amie*.

Entrez, charmantes îles de la mer Pacifique. Nous vous connaissions déjà de réputation, et sous un rapport bien avantageux. Il est juste que vous receviez de nous l'accueil amical et hospitalier que vous faites

aux navigateurs nos compatriotes, quand ils abordent sur vos rivages.

(*Les îles de la mer du Sud entrent dans la salle.*)

Quoique je sache que vous n'êtes pas susceptibles de jalousie, je ne ferai rien qui puisse exciter en vous ce sentiment pénible. Vous vous êtes placées indifféremment et sans prétention. Je vous parlerai de même; et sans m'adresser d'abord à celles d'entre vous qui sont, ou plus riches ou plus renommées, j'engagerai cette île qui est placée plus près de moi, à nous dire qui elle est et ce qu'elle possède.

L'ILE COROORA, l'une des ILES PELEW.

Je suis l'une des îles Pelew, et mon nom est *Coroora*. Mes insulaires sont un peuple aimable, gai, et encore dans l'innocence des enfans de la nature. Leur douceur, leur affabilité, leur industrie ont frappé les navigateurs européens. Ils sont bien faits et d'une taille moyenne; leur teint est foncé; mais ils ne sont pas noirs, et leur chevelure

est longue et flottante : les hommes et les femmes sont tatoués.

ÉMILIE.

Je suis curieuse de savoir ce que vous entendez par le *tatouage*.

L'ILE COROORA.

Je vous l'apprendrai avec d'autant plus de plaisir, que le tatouage est pratiqué par tous les insulaires de la mer du Sud, et en général par toutes les nations sauvages ou à demi-civilisées.

Vous savez que le climat que nous habitons ne comporte pour tout vêtement qu'une draperie légère; mais si le corps de mes insulaires est peu vêtu, du moins ils ne négligent pas de l'orner de différens dessins qu'ils impriment sur la peau même.

L'opération de *tatouer*, c'est-à-dire, d'imprimer ces dessins, appartient à des *tatoueurs* en titre. Ils la font très-adroitement, en se servant d'un petit morceau d'écaille de tortue, semblable, pour la forme, à une portion de lame de scie, présentant cinq ou six dents droites et aiguës. Le tatoueur,

après avoir enduit les dents de l'outil d'une peinture noire, qui n'est pas autre chose que de la poussière de charbon, délayée dans de l'eau, applique l'outil à la peau, et frappe dessus à petits coups avec une baguette, jusqu'à ce que les pointes des dents aient pénétré jusqu'au vif. L'opération occasionne une légère inflammation, et une enflûre peu douloureuse, qui cependant ne cesse qu'au bout de quelques jours. Par le moyen de ces piquûres, les sauvages de la mer du Sud se dessinent, sur le visage et sur toutes les parties du corps, des figures indélébiles, dont les unes sont des cercles parfaitement tracés; d'autres, des portions de cercle, d'autres, des lignes spirales, des figures carrées ou ovales, des échiquiers; d'autres enfin, des lignes inclinées et croisées diversement. Tous ces dessins sont distribués avec la plus grande régularité: ceux d'une joue, d'un bras, d'une jambe, correspondent exactement à ceux de l'autre; et cette bigarrure, tout extraordinaire qu'elle est, présente un ensemble qui n'est pas désagréable à l'œil, parce que

la symétrie ne peut jamais manquer son effet.

ÉMILIE.

Sans aller jusqu'aux îles de la mer du Sud, on peut se faire une idée du tatouage, puisque de tout temps nos matelots de la Méditerranée ont connu le moyen de dessiner sur leur peau des figures indélébiles; mais leur procédé diffère de celui de vos insulaires : le dessin se fait en piquant la peau jusqu'au vif avec une aiguille. La partie dessinée est sur-le-champ couverte de poudre à canon réduite en poudre impalpable; on y met le feu, et l'explosion qui fait pénétrer dans la peau, et de la fumée et des particules de poudre, y laisse incrusté le dessin qui s'y montre sous une couleur bleue que rien ne peut jamais effacer.

L'ILE COROORA.

Il me reste à vous dire quelque chose de mon île. Elle a un aspect riant, et elle est bien boisée. L'ébénier, l'arbre à pain, le cocotier, la canne à sucre et le bambou s'y trouvent en abondance. Toutes les îles

Pelew sont sous le gouvernement d'un roi, qui a sous lui différens chefs appelés *rupacks*. Mais, hélas ! en vous parlant de ce roi, puis-je oublier le souvenir du prince *Lee-Boo*, dont son malheureux père a tant pleuré l'absence. Il y a vingt ans qu'un capitaine anglais appelé Wilson fit naufrage sur nos côtes, et fut accueilli avec une rare bienveillance par le roi des îles Pelew, nommé *Abba-Thulle*. A peine âgé de dix-neuf ans, *Lee-Boo*, fils d'*Abba-Thulle*, s'attache au capitaine Wilson, et forme le généreux projet de le suivre en Europe. Son intention était d'y passer deux ans, de s'y instruire, de revenir ensuite aux îles Pelew, riche de toutes sortes de productions et de connaissances, et d'être par là le bienfaiteur de son pays. Le roi cède à regret aux vœux de son fils, et le laisse partir. Mais jamais depuis nous n'avons reçu de nouvelles de *Lee-Boo*. Tout le monde le plaint... et tout le monde dit : « Il est mort sans doute; s'il vivait encore, il n'aurait pas oublié sa patrie; il serait venu consoler la vieillesse de son père.

ÉMILIE.

L'histoire du malheureux Lee-Boo a intéressé l'Europe entière. Il arriva en effet à Londres avec le capitaine Wilson, et s'y fit aimer par la douceur de son caractère. On l'envoya dans une école, où il apprit à lire et à écrire. Il disait qu'à son retour à Pelew, il tiendrait lui-même une école, et qu'il passerait pour un sage parmi les grands hommes de sa patrie. Quand il parlait à son protecteur, il l'appelait toujours *capitaine*; mais il ne s'adressait jamais à madame Wilson qu'en la nommant sa mère, quoiqu'on lui dît qu'elle ne l'était point. Cette expression lui semblait mieux rendre tout ce qu'il sentait pour elle.

Lorsqu'il voyait un jeune homme demander la charité, il en était scandalisé, disant qu'il fallait travailler; mais un vieillard, un infirme excitaient sa compassion. *Faut donner aux pauvres vieux; vieux pas capables de travailler.*

Il observait avec le plus grand soin toutes les plantes et tous les arbres fruitiers, et il

se proposait d'en rapporter des semences à Pelew; en un mot, dans toutes ses richesses il ne perdait jamais de vue l'utilité dont elles pourraient être à son pays.

La petite vérole vint le surprendre au milieu de ses innocentes recherches, et dès l'origine, les médecins en prédirent les funestes suites. Il prit sans répugnance tous les remèdes qu'on lui présenta. Comme on lui dit que M. Wilson n'avait pas eu cette maladie, et qu'elle était contagieuse, il se soumit volontairement à la nécessité de ne pas le voir. Apprenant que madame Wilson gardait la chambre, il s'écria : *Quoi ! bonne mère malade ! Lee-Boo se lever pour voir elle.* Et aussitôt il se leva.

Il se vit dans une glace un peu avant de mourir. Son visage horriblement enflé et défiguré lui parut si hideux, qu'il détourna la tête. Enfin, se sentant plus mal, et voyant sa fin approcher, il fixa attentivement ses yeux sur M. Scharp, chirurgien du vaisseau sur lequel il avait voyagé, et lui dit : « Bon » ami, quand vous irez en mon pays, dites à » mon père que Lee-Boo prend beaucoup de

»boissons pour chasser la petite vérole;
»mais il meurt; que le capitaine et la mère
»très-bons. Oh ! bien fâché de ne pouvoir
»dire à Abba-Thulle combien ce pays ren-
»ferme de belles grandes choses ! » Il fit
alors le recensement de tous les présens
qu'il avait reçus, et il pria le chirurgien de
les distribuer parmi ses amis et les rupacks.

Le moment terrible de la séparation ar-
rivant, il rendit son dernier soupir sans
appréhension et avec cette innocence et
cette simplicité qui avaient caractérisé
toutes ses actions.

La famille, les domestiques, et tous ceux
qui le connaissaient, ne purent s'empêcher
de pleurer quand ils apprirent ce triste
événement.

La compagnie des Indes Orientales lui
fit ériger un tombeau, sur lequel on lit
une inscription qui finit ainsi :

*Arrêtez, passant, arrêtez ! L'humanité ré-
clame une larme. Ci-git un prince, LEE-BOO
fils de la Nature.*

Cet aimable prince, moissonné si jeune,

après cinq mois de séjour en Angleterre, se conformait en tout aux usages du pays, à l'exception de ses cheveux qu'il continua de porter à la manière du sien. On trouva après sa mort, qu'il avait mis à part toutes les semences ou noyaux des fruits qu'il avait mangés après son arrivée, dans le dessein de les planter à Pelew.

Mais je m'aperçois que ce récit a été un peu long. Il est temps que je cède la parole à vos voisins.

L'ILE GUAM, *l'une des ILES MARIANES.*

Je suis la principale des *îles Marianes*, et je me nomme l'île Guam. La première fois que les Européens abordèrent sur mes rivages, mes insulaires qui se croyaient les seuls hommes de la terre, ne pouvaient revenir de leur surprise. Nos îles sont au nombre de dix à douze. Il croît des orangers, des limoniers, des cocotiers; et l'on y trouve l'arbre à pain.

Les pirogues volantes de mes insulaires sont faites d'une manière si ingénieuse, que tous les navigateurs qui ont abordé sur

mes rivages en ont été frappés. Elles sont mues par des rames assez bien travaillées. Si l'une chavire, accident qui n'est pas rare, les hommes qui la montent se jettent à l'eau, la relèvent, la vident, et y remontent tranquillement.

C'est dans les mers qui avoisinent mes îles que se trouve le rocher énorme appelé la *Femme-de-Loth*. Il s'élève presque perpendiculairement en forme de pyramide, à la hauteur de près de trois cents pieds. Les flots viennent se briser contre lui avec fureur, et se précipitent, avec un bruit épouvantable, au fond d'une caverne creusée dans celui de ses flancs qui est au sud-est.

L'ILE HOGOLEU, l'une des CAROLINES.

Pour moi j'appartiens à un groupe d'îles qui forme la chaîne la plus étendue de tout l'océan Pacifique. Elles furent découvertes par les Espagnols en 1686, et nommées *Carolines*, en l'honneur de Charles II, alors roi d'Espagne. Je suis la plus considérable de ce groupe, et je me nomme *Hogoleu*.

Mes insulaires ressemblent à ceux des

Philippines; ils se nourrissent principalement de poisson et de noix de coco. Ils ont beaucoup de gaieté naturelle, et leurs danses sont accompagnées de chants. Les seules armes qu'ils aient sont des lances terminées par un os pointu. Je jouis au reste de toutes les productions des différentes îles qui m'environnent.

L'ÎLE D'OWHYHÉE, l'une des ÎLES SANDWICH.

Quoiqu'un assez grand intervalle sépare le groupe des îles *Sandwich* des Carolines, je prends néanmoins la parole, et je vous demande beaucoup d'indulgence. Je me nomme *Owhyhée*. Je suis la plus considérable des îles *Sandwich*; et j'ai obtenu malheureusement une funeste célébrité. Le capitaine Cook, célèbre navigateur, qui a fait tant de découvertes dans la mer Pacifique, qui nous imposa le nom sous lequel vous nous connaissez, périt sur mes rives, le 14 février 1779. Si mes insulaires ont à se reprocher sa mort, ce ne fut pas du moins un effet de férocité naturelle; mais la suite d'un premier mouvement de vengeance, qui pourtant n'était pas fondé.

ÉMILIE.

Le récit de la mort du capitaine Cook pourrait indisposer l'assemblée contre vos habitans; vous vous accusez, il suffit : je vais détourner la conversation, et appeler l'attention de l'assemblée sur les îles connues sous le nom de Marquises.

L'ILE SAINTE-CHRISTINE, *l'une des* MARQUISES.

Je parlerai en leur nom, et je tâcherai de m'en acquitter de mon mieux. Ces îles sont habitées par des hommes d'un caractère si bon, qu'aucun des peuples de la mer Pacifique ne peut en quelque sorte leur être comparé. De plus, le capitaine Cook les représente comme la plus belle race d'hommes qu'il ait vue sur toutes les îles du grand Océan.

ÉMILIE.

Ils sont beaux et bons.... C'est là un éloge complet.

L'ILE SAINTE-CHRISTINE.

Et je vous assure qu'il est mérité. Leur couleur est un peu brunc; mais plusieurs

diffèrent à peine des Européens de la classe du peuple, et seulement leur peau est un peu tannée. Leurs cheveux présentent les mêmes variétés que ceux de vos climats. On en voit de blonds, de châains, de noirs, de frisés. Ils ont les traits réguliers, de beaux yeux, et leur physionomie est franche et ouverte.

ÉMILIE.

Parlez-nous un peu du costume des femmes de Sainte-Christine.

L'ILE SAINTE-CHRISTINE.

Les femmes, dans mon île, ne s'impriment aucune figure sur le visage.

ÉMILIE.

Elles font bien, cela les enlaidirait.

L'ILE SAINTE-CHRISTINE.

Elles n'ont des marques de tatouage que sur le dessus de la main et du pied. Quelques légères lignes sont aussi tracées sur leurs lèvres, et quelques-unes ont les bras parsemés de petites marques en forme d'étoiles.

On peut compter parmi leurs ornemens, de grands éventails tressés avec les fibres de quelque écorce ou herbe grossière, et des parasols faits de larges feuilles de palmier, qu'elles ornent avec des plumes de différentes couleurs.

La stature des femmes de mon île est inférieure à celle des hommes; mais elles sont bien proportionnées. On n'en voit aucune qu'on puisse dire être petite. Leur physionomie est douce. Leurs traits offrent un bel ensemble; et tout leur corps, une symétrie parfaite.

ÉMILIE.

Apprenez-nous quelle est la nourriture de vos insulaires. Les détails que vous nous donnerez à cet égard, nous intéresseront d'autant plus que, toutes les îles de la mer Pacifique ayant les mêmes productions et à peu près la même langue, ce que vous nous direz pourra s'appliquer à tous les insulaires de cette vaste mer.

L'ILE SAINTE-CHRISTINE.

Mes habitans emploient communément

dans leur nourriture les viandes, le poisson, les fruits et les légumes; mais leur régime est plus végétal qu'animal. Ils font cuire le cochon et les poules dans des fours creusés en terre, et chauffés avec des pierres, à la manière de tous les insulaires du Grand-Océan; quelquefois aussi dans des vases de bois où l'eau est mise en ébullition par le moyen des pierres ardentes qu'ils y plongent à plusieurs reprises. Le fruit à pain est cuit à feu nu. Ils en font aussi une pâte qui a un goût agréable. La noix de coco, la banane, le gingembre, l'igname, et un légume dont la saveur approche de celle de votre scorsonère, font aussi partie de leur régime alimentaire.

Assez communément ils mangent le poisson cru. Cet usage, au premier aspect, dégoûte un Européen; mais il oublie que lui-même il mange crus les oursins, les huîtres, les moules, etc. Celui qui n'en aurait jamais vu manger, ne commencerait-il pas aussi par éprouver du dégoût?

Ils savent tirer, de la noix du coco, une huile qui probablement est employée pour

l'assaisonnement de leurs mets, et dont l'usage principal est de s'en frotter tout le corps. Les femmes en font une grande consommation pour entretenir le luisant et la beauté de leur chevelure.

Un usage pratiqué par plusieurs de mes insulaires, est celui d'offrir à son ami le morceau qu'on a mâché, afin qu'il n'ait plus que la peine d'avaler.

ÉMILIE.

Quels sont leurs ustensiles de ménage?

L'ILE SAINTE-CHRISTINE.

Leurs ustensiles de ménage consistent en calebasses de différentes capacités, qu'ils savent boucher assez hermétiquement pour qu'elles puissent être employées à transporter les liquides, et en divers vases de bois dont ils se servent pour leur manger, et sur lesquels ils s'amuse à sculpter ou graver des figures d'hommes, de poissons ou d'oiseaux, dessinées comme elles peuvent l'être dans l'enfance des arts, ou plutôt lorsqu'ils ne sont pas encore nés.

ÉMILIE.

Donnez-nous quelques détails sur les danses de vos insulaires.

L'ILE SAINTE-CHRISTINE.

La principale occupation des naturels de mon île, après la pêche, la fabrication de leurs armes, de leurs pirogues et des ustensiles à l'usage de l'habitation, est de chanter, de danser et de s'amuser. Leur danse mérite cependant à peine qu'on en fasse mention. Elle consiste simplement à se placer plusieurs en rond. Tous les acteurs, à l'exception des femmes, font un grand bruit en frappant d'une main dans l'autre en cadence, tandis qu'un seul danseur fait quelques mouvemens des jambes, en les croisant l'une sur l'autre sans changer de place.

Mais la danse n'est pas le seul exercice qui occupe leur oisiveté. La course sur les échasses est pour eux un autre grand amusement. La natation les occupe aussi beaucoup. Ils passent des journées entières dans l'eau, et l'on a peine à concevoir

comment ils peuvent résister long-temps à une telle fatigue.

ÉMILIE.

Il nous tarde d'entendre parler Otahiti, dont l'île est en quelque sorte regardée comme la métropole de la mer du Sud.

L'ÎLE D'OTAHITI.

Les insulaires des îles Marquises, dont on vient de vous peindre et les occupations et les plaisirs, ont plusieurs traits de ressemblance avec les miens, et l'identité de langage suffirait sans doute pour prouver l'identité d'origine; mais le sol de l'île Sainte-Christine laisse peu d'espace à la culture, et prive ses habitans de pouvoir former de ces grandes plantations de mûriers sur lesquelles, partout dans mon île, la vue se repose délicieusement. Les plaines fertiles qui bordent mes rivages, me procurent un avantage local que rien ne peut balancer; et des rescifs, espèce de digue de corail qui m'entourne de toute part, en fournissant des abris et une nourriture assurée à une multitude de coquillages, ajoutent un supplément perpétuel aux productions de la terre, pour la sub-

sistance de mes habitans. En comparant en général les îles Marquises avec celles de la *Société* auxquelles j'appartiens, on voit qu'on ne trouve point dans les premières, l'opulence, le luxe, la profusion d'alimens, la recherche et la variété d'étoffes qui se font remarquer dans mes îles. Les Taïtiens ont beaucoup de superflu. Ils ont fait de grands pas dans les arts utiles et même dans les arts d'agrément.

ÉMILIE.

De quelle couleur sont vos insulaires ? Dites-nous quelque chose de leur industrie.

L'ILE D'OTAHITI.

Ils sont de couleur olivâtre, tirant sur celle de cuivre. Les hommes, sans cesse exposés au soleil, ont le visage très-basané ; mais les femmes n'ont qu'une teinte ou deux de plus que les jolies brunes européennes. Elles ont de beaux yeux noirs, des dents unies et blanches, la peau douce, les membres gracieusement proportionnés.

Elles parfument leurs cheveux, et les ornent de fleurs.

Les Taïtiens ont le son de la voix harmonieux. Leur langue est douce et expressive. Leurs manufactures, quoique grossières encore, étonnent et prouvent beaucoup d'industrie.

Quoique les îles des Amis paraissent plus avancées dans la civilisation, et que les femmes des Marquises l'emportent en beauté sur celles de mon île, cependant les Taïtiens ont tant de douceur et d'affabilité dans leurs manières; mon île, rafraîchie par de nombreux ruisseaux, est d'une beauté si romantique; elle offre une végétation si riche, qu'elle mérite la préférence sur toutes les autres de la mer du Sud.

L'ILE DE TONGATABOO, *l'une des ILES DES AMIS.*

L'île d'Otahiti vient de rendre justice à l'industrie de mes insulaires. Je suis *Tongataboo*, l'une des îles des Amis. Le groupe dont je fais partie, comprend les îles Fidji, celles qu'on nomme îles des Navigateurs, et quelques autres îles détachées situées

plus au nord. Elles furent appelées îles des Amis par le capitaine Cook, à cause des dispositions amicales qu'il y rencontra.

Mes insulaires, par la gravité de leur maintien, offrent une sorte de contraste avec ceux d'Otahiti. Du reste, les mœurs, les usages et les traits de la figure sont à peu près les mêmes.

Les habitans des îles des Amis, comme les Otahitiens, fabriquent différentes sortes d'étoffes qui font l'éloge de leur industrie. La matière de ces étoffes est l'écorce du mûrier-papier. Ils y emploient aussi les fibres corticales de l'arbre à pain. Leurs nattes sont faites avec la feuille du palmier; elles sont tressées et travaillées avec beaucoup de soin et de propreté.

ÉMILIE.

Charmanter îles de la mer Pacifique, avec quel intérêt n'avons-nous pas entendu les descriptions que vous nous avez faites ! On envierait presque, en vous écoutant, le sort de vos heureux insulaires. Favorisées de tous les dons de la nature, jouissant du

plus beau climat, il ne leur manque, pour goûter un bonheur parfait, qu'une religion plus humaine et plus éclairée. Puissent de zélés et vertueux missionnaires aller propager au milieu de vous cette religion divine, cette belle morale dont vos cœurs sont si dignes ! C'est alors que plus d'un ami de l'humanité et de la vertu serait tenté d'échapper au tourbillon du monde, aux vices qu'entraîne à sa suite l'excès de la civilisation, pour aller trouver un bonheur facile dans vos îles solitaires.

DIALOGUE IX.

Les îles de l'Afrique.

—

CÉCILE, NADINE, JULIE, DOLINE, CLOTILDE, ÉMILIE, CLAUDINE, FÉLICITÉ, FANNY, ROSINE, TONINE, PHILIPPINE, ADÈLE, MÉLANIE.

CÉCILE.

Je viens vous annoncer une nouvelle visite. Instruites que les îles de l'Asie et celles de la mer du Sud se sont déjà présentées devant vous, les îles de l'Afrique ont voulu suivre leur exemple; elles demandent à entrer; mais j'ai vainement cherché parmi elles l'île de Madagascar. Celle-ci, par son étendue et son importance, ne marche jamais qu'avec les puissances africaines, comme la Grande-Bretagne avec les puissances de l'Europe.

(*Les îles d'Afrique entrent dans la salle.*)

NADINE.

Voilà de charmantes îles. Celles-ci surtout ont la physionomie la plus heureuse.

CÉCILE.

Aussi les nomme-t-on *les îles Fortunées*.

NADINE.

Quel est le nom de celle-ci ?

CÉCILE.

Elle vous le dira elle-même.

L'ÎLE DE PEMBA.

Je me nomme l'île de Pemba, et mes deux voisines sont les îles de Zanzibar et de Monsia. Nous habitons à l'opposite de la côte de Zanguebar. J'ai environ cent milles de circonférence, et je suis gouvernée par un roi tributaire de celui de Portugal.

NADINE.

Voici quelques îles qui paraissent appartenir au même groupe.

L'ÎLE MAHÉ.

Vous voyez en nous les îles Mahé et les

Amirantes ou les Séchelles. Nous sommes au nombre de six , et voisines les unes des autres. Nous produisons en abondance du riz et des palmiers.

NADINE.

Et cette île habite-t-elle aussi les mêmes parages ?

LA GRANDE COMORE.

Je suis située dans le canal de Mozambique , à l'ouest de Madagascar. Les petites îles qui m'environnent sont , ainsi que moi , fertiles en riz , en oranges , limons , sucre , coco et gingembre. Mes habitans font quelque commerce avec les Portugais de Mozambique , et je possède les mêmes animaux domestiques que l'on possède en Europe.

NADINE.

J'aperçois une île qui me paraît fort intéressante. Je l'invite à nous dire son nom et à nous faire son histoire.

L'ÎLE DE FRANCE.

Je me nomme l'île de France , et quoique

cédée à l'Angleterre par le traité de paix de 1814, je ne puis pas oublier que j'ai été française. Ma voisine est l'île de Bourbon, à laquelle, pendant la révolution française, on avait donné le nom d'île de la Réunion. Ma réputation est fort étendue ; et l'auteur de *Paul et Virginie*, en décrivant avec beaucoup de charme les productions de mon sol et la beauté de mes paysages, a ajouté encore à ma célébrité. On aime à se transporter avec lui sur le côté oriental de celle de mes montagnes qui s'élève derrière le Port-Louis, au milieu de ce bassin formé par de grands rochers, auprès des deux petites cabanes dans lesquelles Paul et Virginie passèrent les années de leur enfance.

A l'entrée de ce bassin les échos de la montagne répètent sans cesse le bruit des vents qui agitent les forêts voisines, et le fracas des vagues qui se brisent au loin sur les rescifs ; mais au pied même des cabanes on n'entend plus aucun bruit, et on ne voit autour de soi que de grands rochers escarpés comme des murailles. Des bouquets d'arbres croissent à leurs bases, dans leurs fentes,

et jusque sur leurs cimes où s'arrêtent les nuages. Les pluies que leurs pitons attirent, peignent souvent les couleurs de l'arc-en-ciel sur leurs flancs verts et bruns, et entretiennent à leurs pieds les sources dont se forme la petite rivière des Lataniers. Un grand silence règne dans leur enceinte, où tout est paisible, l'air, les eaux et la lumière. A peine l'écho y répète le murmure des palmistes qui croissent sur leurs plateaux élevés, et dont on voit les longues flèches toujours balancées par les vents. Un jour doux éclaire le fond de ce bassin, où le soleil ne luit qu'à midi ; mais dès l'aurore ses rayons en frappent le couronnement, dont les pics, s'élevant au-dessus des ombres de la montagne, paraissent d'or et de pourpre sur l'azur des cieux.

Avant que de porter le nom d'île de France, j'avais été nommée l'île Maurice. Je fus d'abord possédée par les Hollandais qui m'abandonnèrent en 1712. Vingt ans après, sous le gouvernement de M. de la Bourdonnais, l'établissement français prit dans nos domaines une grande consistance.

Mes productions ne vous sont point inconnues. Vous avez lu sans doute dans *Paul et Virginie* que le nègre Domingue cultivait autour des deux habitations les terrains qui lui semblaient les plus fertiles. Il semait du mil et du maïs dans les endroits médiocres, un peu de froment dans les bonnes terres, du riz dans les fonds marécageux, et au pied des roches, des giraumons, des courges, et des concombres qui se plaisent à y grimper. Il plantait dans les lieux secs des patates qui y viennent très-sucrées, des cotonniers sur les hauteurs, des cannes à sucre dans les terres fortes, des pieds de café sur les collines, où leur grain est petit mais excellent; le long de la rivière et autour des cases, des bananiers qui donnent toute l'année de longs régimes de fruits, avec un bel ombrage, et enfin quelques plantes de tabac pour charmer ses soucis et ceux de ses bonnes maîtresses.

On me regardait, avant la révolution, comme le centre des forces et du commerce de la France dans les mers d'Orient. J'ai beaucoup de montagnes, et quelques-

unes ont 400 toises de hauteur perpendiculaire.

Ma voisine, l'île de Bourbon, a environ 50 lieues de circonférence. C'est en 1654 qu'une colonie y fut établie. Elle a un volcan fameux et d'un accès difficile, sur une montagne à une lieue du rivage. Ses éruptions sont presque continuelles.

Au reste, l'île de Bourbon possède, ainsi que moi, un nombreux bétail. En 1776, M. Poivre, auteur du *Voyage d'un philosophe*, était notre gouverneur. Il a introduit dans nos terres la culture du clou de girofle avec beaucoup de succès. L'avantage de confier notre gouvernement à des hommes d'un grand mérite, se démontre par la culture de l'arbre à pain, de la muscade et de la cannelle, dont l'introduction dans nos terres est due aux soins de cet excellent administrateur.

NADINE.

Il me semble que j'aperçois parmi vous une île qui est enveloppée de fourrures, et qui a un aspect misérable?

L'ILE DE KERGUELEN.

Je suis une île à laquelle un navigateur français, M. de Kerguelen, a donné son nom, et que le capitaine Cook a nommée l'île de la Désolation. Si je me place parmi les îles de l'Afrique, c'est que suis plus voisine de ce continent que de l'Australasie, à laquelle néanmoins il faut attribuer les petites îles d'Amsterdam et Saint-Paul, qui ne sont fréquentées que pour la pêche du veau marin. Le capitaine Cook a fait, de mes productions et de mes rivages, une description assez étendue. Je rivalise en stérilité et en aspect sauvage avec la nouvelle Géorgie et la Thulé méridionale. En avançant vers l'ouest on trouve diverses îles désertes, environnées de glaces de l'océan Antarctique, et particulièrement découvertes par Marion en 1772.

NADINE.

Et quelle est cette île qui paraît riante et civilisée?

L'ILE SAINTE-HÉLÈNE.

Je suis l'île Sainte-Hélène, habitée par

environ trois cents familles anglaises. J'ai une petite garnison et un fort où réside le gouverneur. Mes colons s'occupent de leur bétail, de leurs porcs et de leurs volailles ; mais lorsque les vaisseaux des Indes orientales arrivent, chaque maison devient une petite hôtellerie. Je fus découverte par les Portugais qui me fournirent d'animaux et de fruits. Mais il n'y avait dans mes domaines aucun établissement lorsque, vers l'an 1600, les Anglais en prirent possession.

L'ILE DE L'ASCENSION.

Pour moi, je suis l'île de l'Ascension, et je suis située entre l'Afrique et le Brésil. Je fus découverte en 1508. J'ai un port excellent, fréquenté par les vaisseaux qui sont en retour, et qui y trouvent des tortues et des oiseaux de mer. Mon étendue est assez considérable ; mais je suis montagneuse, et mon sol est un sable aride.

L'ILE SAINT-THOMAS.

Je vais d'abord vous parler en mon nom, et ensuite au nom de beaucoup de petites

îles qui sont, ainsi que moi, voisines des côtes de l'Afrique, au nord de Congo. Je fus découverte par les Portugais en 1460. Ils s'établirent dans mes terres, en dépit du climat. En effet, des brouillards continuels m'environnent sans cesse, et malgré cela, je suis d'une grande fertilité. J'ai un évêque qui est suffragant de Lisbonne. Les petites îles, mes voisines, sont celles du Prince, d'Annabon et de Fernando-Po. L'île d'Annabon est peu importante. Celle du Prince est assez fertile, a un bon port, et une ville d'environ deux cents maisons sur le rivage septentrional. Elle est habitée par quarante Portugais et trois mille esclaves nègres. Fernando-Po n'a aucun port qui soit commode. Cette île est abandonnée aux chèvres et aux veaux marins. Les Espagnols s'en disent possesseurs, mais ils ne le sont que de nom.

Dans le voisinage des côtes d'Afrique existent encore différentes îles, qui n'ont pu voyager avec nous, à cause de leur peu d'importance. Elles sont situées vis-à-vis le Cap-Vert, à la distance d'environ cent

lieues. Ce cap a donné son nom à ces îles , qui sont voisines les unes des autres , et qui sont au nombre de quinze ou vingt. Plusieurs d'entre elles ne sont que des rochers stériles et inhabités. Les autres sont fertiles , et ont pour habitans des Européens et des Africains d'origine. Elles appartiennent aux Portugais qui les découvrirent en 1446. Les deux plus considérables sont celles de Saint-Yago , au sud-est, et de Saint-Antoine au nord-ouest. L'air y est chaud et malsain. Le principal commerce de ces îles consiste en sel et en peaux de chèvres. Quelques-unes produisent du riz, du maïs, des bananes , des limons, des oranges, des citrons, du coton et des cannes à sucre. Il y a de la volaille en abondance.

NADINE.

Maintenant c'est aux Canaries, ou îles *Fortunées* des anciens, à nous faire part de leur histoire, qui sans doute intéressera beaucoup l'assemblée.

L'ILE CANARIE.

Nous sommes au nombre de huit, et

quoique je ne sois pas la plus considérable ,
je crois néanmoins que je dois porter la
parole , attendu que c'est moi qui ai donné
mon nom à mes sœurs.

L'ILE DE TÉNÉRIFFE.

La célébrité de ma fameuse montagne
qui porte le nom de *Pic* , et l'excellence de
mes vins , me donnent le droit de repré-
senter ici toutes les îles Canaries.

L'ILE DE PALMA.

Comme je fournis le meilleur vin des
Canaries, c'est à moi qu'appartient natu-
rellement le droit de parler au nom de
ces îles.

NADINE.

Eh quoi ! vous connaissez donc aussi les
petits mouvemens de la jalousie et les pré-
tentions funestes de l'amour-propre ! Il me
semblait que des îles qui portent le nom
d'*îles Fortunées* , devaient justifier un pareil
titre , et nous présenter la réalité du bon-
heur. Si vous m'en croyez , vous parlerez
l'une après l'autre. L'île Canarie nous don-
nera d'abord quelques détails historiques

sur l'époque où elle fut découverte. L'île de Ténériffe nous parlera de son fameux pic; et enfin l'île de Palma nous parlera des Canaries en général, et de ses productions en particulier.

L'ILE CANARIE.

Pour vous prouver que nous sommes bientôt d'accord entre nous, et qu'en cela nos querelles ne ressemblent pas à celles qui s'élèvent sur les continens, je commencerai par vous donner les petits détails que vous paraissez désirer de moi.

Les Canaries, ou îles Fortunées des anciens, furent conquises par les Français en 1402, sous le célèbre Jean de Bethencourt, appelé par la suite le roi des Canaries. Il paraît qu'elles étaient connues des modernes depuis 1326. Elles sont tracées sur des cartes qui remontent à cette époque, et sur quelques autres qui datent de 1367 et 1384.

Les Espagnols donnent à nos anciens habitans le nom de Guanches. Ces peuples, d'une haute stature, connaissaient, comme

les Egyptiens, l'art d'embaumer les cadavres, mais par des procédés différens de ceux que les Egyptiens employaient. Ils n'avaient point l'usage du fer. Leurs armes et leurs instrumens étaient faits d'une matière qu'ils nommaient *tabona*, et qui est une espèce de pierre noire.

L'ILE DE TÉNÉRIFFE.

Vous savez que je suis la plus remarquable des îles Canaries, et vous désirez la description de mon fameux pic. La hauteur de cette montagne ayant été mesurée, il fut trouvé avoir mille sept cent quarante-deux toises, au-dessus du niveau de la mer, ou environ cinq mille pieds de moins que le Mont-Blanc. On l'aperçoit en mer à la distance de trente-cinq lieues. On ne peut monter au sommet à cause des neiges, excepté depuis le milieu de juillet jusqu'à la fin d'août. D'abord on trouve des pierres ponce, ensuite d'autres espèces de pierres de différentes couleurs; enfin, de la lave brisée. Le sommet ressemble à une pyramide tronquée, placée sur une table, ou plutôt sur une petite base. On

ne peut y grimper que du côté du sud, par un sentier en zig-zag. Le froid y est extrême. Les ongles des voyageurs deviennent noirs et leurs pieds enflent. Au milieu du plateau qui termine la pyramide tronquée, est une ouverture profonde appelée le *chaudron*. Elle est bordée de roches hideuses et calcinées, la plupart rouges ou blanches. La profondeur perpendiculaire est d'environ cent cinquante pieds. Au fond on aperçoit des taches rouges, sur une sorte de terre blanche qui ressemble à du plâtre, et qui est mêlée de soufre. Autour sont de petites bouches, depuis un jusqu'à quatre pouces de diamètre, lesquelles, à de courts intervalles, exhalent une fumée chaude et fétide. Le trou le plus large, d'environ huit pouces de diamètre, est en dedans du cratère. Il en sort un bruit semblable au mugissement d'un taureau, et la fumée est si chaude, qu'elle brûle à l'instant le poil de la main. Cependant, les roches les plus voisines de cet endroit sont couvertes d'une mousse aussi humide que celle des roches qui seraient à côté d'une cascade.

L'ILE DE PALMA.

Il me reste à vous parler de nos productions. Les principales sont : le froment, l'orge et l'avoine. C'est surtout à Ténériffe et à Palma que l'on récolte l'excellent vin de Canarie. Nous fournissons aussi du sucre en grande quantité. Goméra est célèbre par sa soie. L'arbre qui produit la gomme appelée sang de dragon n'y est pas rare. On y trouve la plupart des animaux domestiques de l'Europe. On évalue le nombre des habitans des Canaries à cent quarante mille, mais je suis forcée d'avouer que sur ce nombre soixante mille appartiennent à l'île seule de Ténériffe.

NADINE.

Vous m'avez beaucoup vanté le vin des Canaries, et surtout votre vin de Palma. N'y a-t-il pas encore une île d'Afrique qui produit un vin délicieux ?

L'ILE DE MADÈRE.

Oui sans doute, et c'est l'île de Madère qui a l'honneur de vous parler. C'est l'ex-

cellence de mes vins qui me rend surtout remarquable. J'ai environ vingt lieues de long sur dix de large; et ma capitale est Funchal. C'est une jolie ville située dans une vallée fertile; l'on y compte douze mille habitans. Mon principal commerce se fait avec l'Angleterre; et mes plus riches marchands sont des Anglais ou des catholiques Irlandais. L'intérieur de mes terres consiste en hautes montagnes visibles à la distance de vingt lieues. Au nord-est est la petite île de Porto-Santo, qui n'est remarquable que dans l'histoire de la découverte faite par les Portugais. Cependant cette île est fertile, et son port, où relâchent quelquefois les vaisseaux des Indes Orientales, est réputé excellent.

NADINE.

Les détails que vous avez eu la complaisance de nous donner, nous ont fait le plus grand plaisir; et vous pouvez toutes être assurées qu'ils ne sortiront jamais de notre mémoire.

DIALOGUE X.

Les îles de l'Europe.

JULIE, ANNECY, SOPHIE, ROSALIE, GABRIELLE, CLARICE, CÉCILE, ÉMILIE, TONINE, MÉLANIE, ADÈLE, NADINE, FANNY.

JULIE.

Il ne nous restait plus qu'à recevoir la visite des îles de l'Europe. Elles arrivent fort à propos pour terminer cette soirée.

ANNECY.

En voici quelques-unes avec lesquelles je suis empressée de faire connaissance. On dirait qu'elles sont Françaises.

L'ILE DE CORSE.

Oui sans doute : et nous nous faisons gloire de l'être.

ANNECY.

L'avez-vous toujours été?

L'ILE DE CORSE.

Non; et pour vous apprendre quelque chose de mon histoire, je vous dirai qu'après avoir été soumise aux Carthaginois, je passai sous l'autorité des Romains. Dans la suite les Sarrasins d'Afrique me possédèrent. Du temps des croisades, j'échus en partage à la république de Pise. Depuis je fus conquise par les Génois. En 1736 mes insulaires secouèrent le joug génois, et se donnèrent pour roi un aventurier allemand. Enfin, après une lutte assez longue je fus cédée aux Français.

ANNECY.

Il me semble avoir ouï dire que les Romains n'avaient pas une bonne idée de votre climat.

L'ILE DE CORSE.

En effet, ils avaient fait de la Corse un lieu d'exil. L'air y est épais et malsain, le terrain montagneux, peu fertile et mal cultivé. Les vallées cependant y produisent du blé. La vigne, l'amandier et quelques arbres

à fruit réussissent sur les collines. Je ne dois pas oublier de vous dire, en vous entretenant de moi, que ma ville d'Ajaccio a été la patrie de ce personnage célèbre, qui gouverna la France et étonna l'Europe sous le nom de Napoléon.

ANNECY.

Y a-t-il encore ici quelques îles françaises?

L'ILE D'OLÉRON.

Il vous reste à connaître celles de sa côte occidentale. Elles ont fort peu d'étendue. Vous voyez en moi l'île d'Oléron. Je ne suis séparée de l'île de Ré ma voisine, que par un détroit qu'on nomme le *Pertuis d'Antioche*. Mon étendue est d'environ douze milles de long sur deux de large. L'île de Ré est située vis-à-vis la Rochelle.

Les autres îles sont l'Ile-Dieu, point à peine perceptible; Noirmoutiers qui a sept milles de long sur deux de large, belle île bien fortifiée, et environnée de roches qui en rendent la conquête difficile; Ouesant, environ à douze milles du continent,

d'environ neuf milles de circuit. Il y a six cents habitans dispersés dans quelques hameaux. J'omets les autres qui sont de peu d'importance.

ANNECY.

Il était naturel que je voulusse d'abord faire connaissance avec les îles françaises. Maintenant je connaîtrai avec plaisir celles qui ne le sont pas.

L'ILE D'ELBE.

Je suis l'île d'Elbe qu'on appelait autrefois *Æthalia*. J'ai cessé d'appartenir à la France qui me possédait depuis 1801. J'ai des mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de plomb et d'étain, et des carrières de marbre. Ma capitale est *Porto-Ferrajo*, dont la population est de cinq mille habitans.

Cette petite île, voisine de l'Italie, est Capraïa qui a trois lieues de long sur deux de large. Elle est fertile en grains et en fruits.

Les îles d'Hyères, près de Toulon, n'offrent à l'œil qu'un terrain nu et stérile, mais diversifié par l'ombrage de quelques

pins. Elles sont toutefois riches en plantes, et l'une d'elles peut prétendre à l'honneur d'être l'île de Calypso, chantée par Homère. On trouve encore sur la côte de Provence les îles de *Lérins*, qui sont peu considérables.

L'ÎLE DE WIGHT.

Je vais parler au nom des petites îles anglaises. Je me nomme l'île de Wight, et je suis située dans la Manche. Mon territoire a vingt milles de long et douze de large. Il est fertile, agréable, et décoré par beaucoup de maisons de campagne. On remarque le château de Carisbook, où Charles I^{er} fut retenu prisonnier pendant quelque temps.

A sept milles sud-ouest on voit la petite île d'Aurigny à la hauteur du cap de la Hogue. Plus avant dans la Manche sont les îles de Jersey et de Guernesey. Cette dernière, la plus grande des deux, a douze milles de long et neuf de large.

A trente milles de Lando-End, sont les îles Scilly ou les Sorlingues. On en compte dans ce groupe cent quarante-cinq. La plus

grande, Sainte-Marie, a cinq milles de circuit. Elle a un château, une garnison. La population de toutes ces îles n'excède pas mille habitans.

On remarque dans le canal Saint-Georges une île fertile, celle d'*Angleisie*, à laquelle Tacite donne le nom de *Mona*. Elle a trois villes, et sert de point de communication avec l'Irlande. Plus loin c'est l'île de Man, qui est fort riche en minéraux, et qui a deux villes importantes.

L'ILE LEWIS.

Je vais vous donner une légère idée des îles qui appartiennent à l'Écosse. Ces îles forment trois groupes, dont le premier, celui des îles de Schetland, qui est au nord-est; le deuxième, celui des Orcades, est au nord; et le troisième, dont je fais partie, celui des Hébrides ou les Westernes, est à l'ouest. Le climat de ces îles est à peu près le même. L'air y est froid, et néanmoins salubre. Pendant huit mois de l'année il est très-difficile d'y aborder, à cause des brouillards qui les couvrent, ou des tempêtes qui agitent la mer dans leur voisinage.

Dans les Hébrides le peuple s'habille et vit comme les montagnards de l'Écosse. Il leur ressemble par la constitution physique, les mœurs et les habitudes. Ces insulaires ne sont guère mieux logés que les Norwégiens et les Lapons ; mais ils se nourrissent mieux ; car ils ont du beurre , du fromage , du poisson , de la volaille , des chèvres , des moutons et des bœufs.

Les habitans des îles de Schetland transportent en Angleterre de petits chevaux qui sont d'une force et d'une ardeur singulière , et qu'on voit fréquemment , dans les rues de Londres , attelés à des voitures brillantes.

Ceux des Orcades font un commerce assez considérable en plumes et en duvet ; ils fabriquent des draps et de la toile.

Ceux des Hébrides élèvent un grand nombre de bestiaux qu'ils vont vendre en Écosse. Ils y portent aussi des moutons tout salés , dans leur peau.

L'ILE D'OESEL.

Vous voyez en moi l'île d'OEsel , située dans la Baltique. Je vais vous parler en

mon nom est au nom des diverses îles qui appartiennent à la Russie. Mon territoire, ainsi que celui de l'île Dago ma voisine, est assez étendu; et il est peuplé d'Estoniens. La Russie possède dans le golfe de Finlande la petite île de Cronstad, qui a un excellent port très-fortifié, et que l'on peut regarder comme le premier arsenal de la marine russe.

Il existe de nombreuses îles sur les côtes de la Laponie-Russe et dans la mer Blanche; mais ce ne sont que des roches inhabitées. Il en est de même de la Nouvelle-Zemble; ce dernier pays consiste en quelques îles stériles, séparées par des canaux perpétuellement glacés.

Les îles du Spitzberg, voisines du Pôle, appartiennent aussi à la Russie. Les montagnes de glaces y abondent, et ce pays disgracié de la nature, peut se nommer à juste titre la Terre de désolation.

L'ILE DE MAJORQUE.

J'habite un climat bien différent. J'appartiens à l'Espagne, et je suis une des îles

de la Méditerranée. A mes côtés sont les îles Minorque et Eviza. On nous nommait autrefois les *îles Baléares*. Mon territoire a environ quarante-cinq milles de long sur trente-huit de large. Il abonde en vignobles, en vergers et en prairies. Mon miel et mes oranges ont beaucoup de réputation. Ma capitale, située sur une baie agréable, est une jolie ville qu'on suppose avoir dix mille âmes.

Minorque a moins d'étendue que moi. Son sol produit du plomb et du beau marbre, et son vin est très-estimé.

Eviza est plus voisine de l'Espagne. Elle est remarquable par ses fruits, par l'abondance et la qualité de son sel.

L'ISLANDE.

Si je n'avais considéré que mon importance, il y a long-temps que j'aurais pris la parole. Mon nom est l'Islande. Je m'appelais autrefois *Thulé*. Mon nom moderne est pris des énormes glaces qui se trouvent dans mes environs.

Des personnes de distinction, qui avaient

été obligées de fuir la Norwége en 870, se retirèrent sur mes côtes, et s'y établirent avec leurs familles. Vers le milieu du dixième siècle mes insulaires reçurent quelques notions de la religion chrétienne; mais elle ne fut embrassée qu'en l'année 1000. Ils s'assujettirent volontairement à Haquin, roi de Norwége, en 1261, et ils obéirent à ses successeurs jusqu'en 1387. A cette époque ils se soumirent, avec les Norwégiens, au roi de Danémarck, auquel ils obéissent encore.

Mon climat, quoique rigoureux, l'est cependant moins que ma latitude ne le ferait présumer, mais l'atmosphère y subit de grandes variations. Au mois de janvier, et quelquefois plus tard, le vent amène d'énormes masses de glaces qui me causent tous les ans de grands dommages. Il arrive tous les ans avec les glaces, un grand nombre d'ours, qui font beaucoup de ravages parmi les brebis. Le gouvernement encourage, par des récompenses, la destruction de ces bêtes féroces.

Mon sol est peu fertile; mais sur les côtes il est assez favorable aux prairies.

Mon territoire est coupé par des montagnes, dont quelques-unes sont des volcans. Le sommet du mont Hécla forme trois pointes. Celle du milieu est la plus haute. Il en sort souvent des flammes et un torrent de matières brûlantes. Ces éruptions sont annoncées par des phénomènes frappans. Un bruit sourd se fait entendre. La terre se fend. Des météores enflammés se montrent aux environs du volcan. Les glaces amoncelées se brisent avec fracas. Bientôt s'élève la flamme; et du milieu de la fumée partent des éclairs et des globes de feu. Avec la flamme sort une quantité prodigieuse de pierres de différentes grandeurs, qui souvent sont lancées à de très-grandes distances. La lave coule ensuite par torrens, et va couvrir de vastes campagnes. Lorsque le volcan ne vomit plus que du sable et des cendres, on peut compter sur la fin prochaine de l'éruption.

Je possède aussi beaucoup de sources d'eau chaude. Les habitans les plus voisins de ces sources y font cuire leurs légumes ou leurs viandes, en y suspendant le pot rem-

pli d'eau froide dans lequel ils les mettent. Ils se baignent aussi dans les ruisseaux qui en découlent, et qui se tempèrent peu à peu en se joignant à des ruisseaux d'eau froide.

LA SICILE.

Vous venez d'entendre parler des volcans de l'Islande. Les miens ne sont pas moins célèbres. Je me nomme la Sicile; et anciennement on me nommait *Trinacria*, à cause de ma forme triangulaire et des trois caps qui sont à chacun de mes angles. J'abonde en toute sorte de choses nécessaires à la vie, et ma fertilité m'avait fait surnommer le *Grenier de Rome*.

Ma capitale est Palerme. Après avoir été long-temps une cause de guerre entre les Carthaginois et les Romains, je tombai enfin au pouvoir de ceux-ci. Des Romains je passai successivement aux empereurs grecs, aux Sarrasins et aux Normands; et depuis l'époque de ces derniers maîtres, j'ai toujours fait partie du royaume de Naples.

Non loin de moi, et sous ma dépendance,

sont les îles de Lipari. Ces îles, au nombre de douze, prennent leur nom de la plus grande d'entre elles. On les appelait autrefois *Æolia* et *Vulcania*, parce que les poètes y plaçaient le royaume d'Eole et les forges de Vulcain.

LA SARDAIGNE.

Pour moi, je me nomme la Sardaigne; et je suis séparée de l'île de Corse, par le détroit de Bonifacio. J'ai cinquante lieues de long sur trente de large, et je produis abondamment du vin, de l'huile et des oranges. J'étais autrefois regardée comme une dépendance du Piémont, et je suis aujourd'hui la seule possession qui reste au roi de Sardaigne. J'ai deux rivières principales, l'Oristano et le Fiumendoso. Je possède aussi des eaux thermales; mes montagnes sont assez riches en minéraux.

J'ai passé successivement sous la domination des Carthaginois, des Romains, des Vandales et des Goths. A la fin du neuvième et au commencement du dixième siècle, j'eus mes juges ou rois pris au sein de ma

nation. Je passai ensuite sous la domination des Sarrasins; puis successivement sous celle de Pise, de Gênes, des rois d'Arragon et d'Espagne. L'Autriche, à qui j'échus, et qui ne me garda que huit ans, me céda à la maison de Savoie en 1720.

L'ILE DE MALTE.

Quant à moi, je suis de peu d'importance, en comparaison de la Sardaigne et de la Sicile; mais j'ai acquis, dans les derniers temps, beaucoup de célébrité. Je suis l'île de Malte, appelée autrefois *Melita*. Je suis située entre la Sicile et la côte de Barbarie. Monsol paraît n'être qu'un roc blanchâtre que couvre une légère couche de terre; il est très-fertile en grains, coton, légumes et fruits délicieux. Mes oranges ont beaucoup de réputation.

Je fus donnée, en 1530, par l'empereur Charles-Quint, aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui avaient été chassés de l'île de Rhodes par les Turcs, et ils ont pris alors le nom de chevaliers de Malte. Les Français, conduits par le général Bona-

parte, m'ont conquise en 1798. Les Anglais se sont ensuite emparés de moi, et me tiennent encore sous leur puissance.

ANNECY.

Les détails que chacune de vous vient de donner à cette assemblée, sont infiniment intéressans. Nous désirions avec empressement de vous entendre, et maintenant nous nous félicitons avec raison de vous avoir entendues.

TONINE.

DIALOGUE XI.

Les Villes capitales de l'Europe.

TONINE, ROSALIE, GABRIELLE, MARIETTE,
JOSÉPHINE, ADELAIDE, VIRGINIE, FÉLI-
CITÉ, CLARICE, MÉLANIE, ANNECY,
CLAUDINE, FANNY, NADINE, SOPHIE,
ÉMILIE.

TONINE.

J'AI assisté dernièrement à une soirée de famille, où les plus riches négocians de cette ville avaient réuni leurs enfans. C'est une belle chose que le commerce ! il rapproche les climats, et semble effacer les distances. Croiriez-vous que dans la même salle jouaient entre eux des enfans dont pas un n'était né dans le même pays ? Quelqu'un s'est avisé d'en faire l'observation, et interrogeant tour-à-tour chaque demoiselle sur le lieu de sa naissance, il s'est trouvé que

l'une était de Paris, l'autre de Berlin, l'autre de Milan, l'autre de Pétersbourg, celle-ci de la Haye, celle-là de Naples. En un mot, il a été reconnu que chaque ville capitale de l'Europe avait dans cette réunion quelqu'un qui la représentait. J'ai pensé alors que la réunion de ces jeunes personnes pourrait vous procurer une soirée géographique; et j'ai tant fait auprès de leurs pères, qu'ils ont consenti à vous les amener. Les voici.

Mesdemoiselles, je viens de vous annoncer à cette nombreuse assemblée. On se fait une véritable fête de vous voir et de vous entendre. Il n'est aucune de vous qui ne puisse nous donner des détails intéressans sur sa ville natale. Reposez-vous; et maintenant vous, mademoiselle, qui par le costume et la physionomie, semblez vous rapprocher davantage de nous, daignez nous dire dans quelle ville vous avez reçu le jour, et apprenez-nous ce qu'elle renferme d'intéressant.

ROSALIE.

Je suis née à Paris ; et ce n'est pas sans une sorte d'orgueil que je vous parle de cette ville. Vous savez combien elle mérite de fixer l'attention des étrangers et des voyageurs. Paris, d'une étendue très-bornée dans les commencemens, occupe aujourd'hui un si vaste espace, qu'il y a peu de villes en Europe qu'on puisse lui comparer. Son étendue, sa nombreuse population, et sa position au centre de la France, l'ont rendue le théâtre des plus grands événemens qu'on ait vus dans une suite de plus de dix-huit siècles.

Je ne vous reporterai point au temps où cette ville était resserrée entre les deux bras de la Seine, où tout le côté de la rivière au nord, depuis l'Arsenal jusqu'aux Tuileries, n'était qu'un terrain couvert de bois, de marécages, de petits champs, et semé de quatre ou cinq bourgs plus ou moins éloignés les uns des autres, qui par la suite ont été incorporés dans Paris ; mais je vous dirai qu'il n'y a guère qu'un siècle et demi que

les murs de la capitale de la France s'élevaient encore au lieu même où est bâtie à présent la place des Victoires. Dans le temps dont je parle, on voyait des moulins et des marais dans les quartiers de Paris qui sont aujourd'hui les plus populeux, et qu'on appelle les *quartiers du centre*.

Henri IV est le premier roi qui ait embelli Paris de places régulières et décorées des ornemens de l'architecture. Ce fut lui qui fit achever le Pont-Neuf, dont les guerres civiles avaient interrompu la construction commencée sous Henri III. Ce fut lui qui fit bâtir ensuite la place Royale et la place Dauphine.

Sous Louis XIV, Paris n'eut plus d'enceinte. Ses portes furent changées en arcs de triomphe; et ses fossés, comblés et plantés d'arbres, devinrent des promenades magnifiques.

TONINE.

Parlez-nous avec un peu d'étendue des monumens qui embellissent la capitale de la France.

Je n'en finirais pas si je voulais les nommer et les décrire tous. Un étranger doit visiter le Louvre, les Tuileries, le Luxembourg, les Invalides, la porte Saint-Martin, la porte Saint-Denis, Notre-Dame, l'église Sainte-Geneviève, la Bibliothèque, le Jardin du Roi, et une foule de monumens admirables, d'établissemens précieux qu'on ne pourrait assez louer.

Le Louvre est situé sur les bords de la Seine, en face de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. Plusieurs écrivains ont fixé son origine dès les rois de la première race; d'autres disent qu'il fut bâti dans un bois, par Philippe-Auguste, en 1217. François I^{er} le fit abattre, et commença le nouvel édifice que son fils Henri II fit achever. Charles IX fit commencer la grande galerie qui joint le Louvre au palais des Tuileries, et Henri IV la termina. Tout le reste de l'édifice moderne, y compris la superbe colonnade qui fait face à Saint-Germain-l'Auxerrois, a été fait par les ordres de Louis XIV, et par les soins de son ministre Colbert.

Le palais des Tuileries et son jardin furent ainsi nommés, parce qu'on y fabriquait anciennement de la tuile. Il fut commencé par Catherine de Médicis, pour en faire sa demeure, et avoir un logement séparé de celui du roi qui logeait au Louvre. Il a été continué par Henri IV, et achevé par Louis XIV.

Le jardin est un des plus beaux et des plus réguliers qui existent en Europe; et dans la belle saison surtout il présente un lieu enchanteur. Outre l'éclat des productions de la nature qu'il renferme, et plus de huit cents caisses des plus beaux orangers qu'il y ait en France, on rencontre à chaque pas des statues, des vases, qui attestent le génie de la sculpture.

Le palais du Luxembourg, aujourd'hui le palais de la chambre des Pairs, fut commencé par Marie de Médicis, veuve de Henri, qui le fit construire tout entier en moins de six ans. Ce palais est, après celui du Louvre, le plus vaste de Paris. Son jardin a reçu, dans les derniers temps, des embellissemens remarquables.

L'hôtel des Invalides fut fondé par Louis XIV pour servir de retraite aux officiers et soldats qui avaient passé vingt ans sous les armes, ou qui étaient blessés et hors de service. Sa construction est d'un grand caractère, et son dôme fait le plus bel effet.

La porte Saint-Denis, l'un des plus beaux monumens de Paris, est située au haut de la rue de ce nom, à la séparation du faubourg. La ville de Paris voulut consacrer par ce monument, élevé sur les ruines de l'ancienne porte du même nom, le fameux passage du Rhin, la prise de quarante villes fortifiées, et trois provinces réduites au pouvoir de Louis XIV, dans l'espace de deux mois.

La Bibliothèque du Roi, qui a reçu de si grands accroissemens, excite l'admiration des étrangers. La magnificence de Louis XIV, la protection qu'il se fit gloire d'accorder aux beaux-arts et aux sciences, contribuent singulièrement à rendre sa bibliothèque une des plus nombreuses de l'Europe, puisqu'au commencement de son règne elle était au plus de cinq mille vo-

lumes, et qu'à sa mort, il s'y en trouva plus de soixante-dix mille, sans compter le fonds de planches gravées et des estampes, accroissement immense, et qui étonnerait si l'on n'avait vu depuis la même bibliothèque recevoir des augmentations encore plus considérables à proportion.

Il serait trop long de donner des détails sur tous les monumens qui en seraient dignes. Je me borne à indiquer le Panthéon, le Palais-Royal, l'Observatoire, l'Hôtel des monnaies, l'Ecole de médecine, et plusieurs très-belles églises. Il n'est point de doute que Paris ne surpasse Londres en magnificence. La révolution, loin de dégrader cette ville, l'a encore embellie. Si d'un côté elle l'a privée d'une partie de ses monumens anciens, de l'autre elle a enrichi ses bibliothèques et ses musées de manuscrits rares, d'objets précieux enlevés à des contrées étrangères; et en mettant dans l'opulence un grand nombre d'individus qui n'étaient rien moins qu'opulens, elle a préparé l'embellissement de la ville, auquel ces fortunes nouvelles ne

manqueront pas de contribuer par de riches constructions.

TONINE.

Puis-je maintenant demander à votre voisine de vouloir bien nous donner à son tour quelques renseignemens sur sa ville natale ?

GABRIELLE.

Je suis née à Londres. Cette riche capitale de l'Angleterre est, comme vous savez, la rivale de Paris ; elle est, comme cette dernière ville , située dans une immense plaine, et baignée par une superbe rivière. Sous ce rapport même Londres doit avoir l'avantage, car la Tamise ne porte pas seulement des barques, elle porte des navires, et le port de Londres est couvert de vaisseaux qui lui viennent offrir, jusque dans ses murs, toutes les denrées du globe.

Ma ville existait déjà du temps de Tacite, qui en fait mention. Comme Paris, elle a reçu des accroissemens de siècle en siècle. Elle comprend maintenant *Southwark*, faubourg sur l'autre rive de la Tamise, et

Westminster, qui forment à l'ouest une autre cité.

En la considérant et dans son ensemble et dans ses détails, Londres présente le tableau varié de la société humaine. A l'est est le port dont tous les entours sont peuplés de gens de mer et de tous les artisans qui tiennent aux professions maritimes. Au centre sont les comptoirs de la banque et les magasins du commerce. A l'ouest, les grands seigneurs et les gens de cour étalent leur luxe et leur opulence. Un fait incontestable, c'est que Londres a plus d'habitans que Paris.

Un hommage que tous les étrangers sont forcés de rendre à la ville de Londres, c'est que les rues y sont très-bien pavées, et que pour la commodité du peuple qui va à pied, elles ont, pour la plupart, des trottoirs, marque de respect qu'on n'a montré aux piétons dans presque nulle autre capitale de l'Europe. Ce qui attire aussi l'admiration des étrangers, c'est la multitude et l'opulence des établissemens destinés à l'humanité souffrante. Quant aux

maisons des particuliers, elles sont presque toutes construites en brique, et je conviens que leur ressemblance présente une sorte d'uniformité insipide. L'illumination de la ville et de ses environs, à quatre ou cinq milles de distance, offre un coup d'œil magnifique.

Vous parlerai-je des différens monumens qui embellissent Londres? Vous ferai-je la description de la cathédrale de Saint-Paul, l'un des plus beaux édifices que l'on puisse voir, et de l'église gothique de Westminster, qui renferme les tombeaux des morts illustres de tous les rangs? A côté de l'église est l'édifice où siègent les deux chambres du parlement d'Angleterre. Auprès du pont qu'on appelle *London Bridge*, est une colonne de 193 pieds de haut, qui conserve la mémoire du fameux incendie qui eut lieu sous le règne de Charles II. La tour de Londres n'a rien de remarquable que les monumens qu'elle recèle dans son intérieur : quant au palais de Saint-James, c'est un édifice sans prétention.

Vous savez que la capitale de l'Écosse

est *Edimbourg*, et que *Dublin* est la capitale de l'Irlande. La fondation d'*Edimbourg* ne remonte pas au-delà du dixième siècle. *Dublin* date de beaucoup plus loin ; mais ce ne fut qu'au dixième siècle que cette ville sortit de son obscurité. Elle compte aujourd'hui deux cent mille habitans.

TONINE.

Il doit y avoir parmi vous, mesdemoiselles, une jeune Russe. Voudrait-elle bien prendre la parole ?

MARIETTE.

J'en ferai usage volontiers. Quand on est loin de son pays natal, on désire de le revoir, et on aime à en parler. Je suis née à Pétersbourg, et vous savez que cette ville est aujourd'hui la capitale du vaste empire de Russie. Je dis aujourd'hui, car anciennement la capitale était *Moscow* ; et c'était pour cette raison que la Russie portait aussi alors le nom de *Moscovie*. *Moscow* est encore aujourd'hui la ville la plus peuplée de l'empire ; mais sa population est peu de chose comparée à celle de Paris et de Londres. J'en reviens à Pétersbourg.

Cette moderne capitale est le séjour de nos empereurs. Elle est située sur la Néva, entre le lac Ladoga et le golfe de Finlande. En 1703, ce n'était qu'un marais, divisé en neuf îles, où quelques pêcheurs avaient établi leurs cabanes. Pierre-le-Grand entreprit d'en faire une ville considérable, et y réussit. Elle a aujourd'hui deux lieues d'étendue en tous sens, une citadelle, une académie, de beaux quais et de magnifiques édifices. On admire sur une des places la statue de Pierre-le-Grand, placée sur un rocher énorme, qu'on y transporta de plus de trois lieues par des moyens mécaniques admirables.

Le voisinage du golfe de Finlande rend Pétersbourg une ville très-commerçante. Décorée d'un grand nombre d'édifices magnifiques, et de plusieurs palais, elle s'adonne à la culture des sciences et des arts, et son université commence à devenir célèbre.

JOSÉPHINE.

Je vais à mon tour satisfaire votre curiosité. Je suis née à Vienne, capitale de

l'Autriche. Cette belle ville, fondée sur les ruines de l'ancienne *Vindobona*, est située sur un bras du Danube, auquel vient se joindre la rivière de *Wien*, dont la ville a tiré son nom. Le Danube, comme vous savez, est un superbe fleuve, navigable dans la plus grande partie de son étendue. Il procure à ma ville natale un commerce assez considérable; mais c'est surtout de ses manufactures et de la résidence des empereurs d'Autriche, que Vienne tire sa plus grande splendeur. Deux magnifiques promenades l'embellissent, le *Prater* et l'*Angarten*. Elle est ornée de places, d'édifices publics et de plusieurs palais. La ville a des faubourgs très-étendus. On compte à Vienne environ deux cent cinquante mille habitants.

Presbourg est la capitale de la Hongrie. Cette ville est située sur la rive gauche du Danube, dans un pays riche et abondant. Les châteaux des seigneurs hongrois sont construits avec une somptuosité qui répond à leur opulence.

ADÈLE.

Je suis née à Berlin, capitale de la monarchie prussienne ; cette ville, située sur une rivière qu'on nomme la Sprée, partage avec Postdam l'honneur d'être la résidence du roi. Elle est bien fortifiée, a un palais magnifique, une belle bibliothèque, un riche cabinet de choses rares et précieuses, un arsenal qui contient des armes pour deux cent mille hommes, une académie des sciences et un observatoire. Les rues sont droites, les maisons bien bâties, et les édifices publics construits avec goût. Enfin je tiens de nouveau un rang honorable parmi les capitales de l'Europe, depuis que les beaux morceaux de peinture et de sculpture, dont Paris m'avait dépouillée, sont redevenus ma propriété.

VIRGINIE.

Pour moi je suis née à Madrid, capitale de l'Espagne. Cette ville est située dans la Castille-Neuve, sur le Mancenarès qui pendant l'été n'est qu'un simple ruisseau, quoiqu'on le traverse sur un pont magni-

fique. Philippe II est le premier roi d'Espagne qui ait établi sa cour dans cette ville. Depuis ce temps elle est la résidence des souverains, qui y possèdent un magnifique palais orné de colonnes. Un grand nombre d'églises, de monastères et d'édifices publics, embellissent Madrid. Sa promenade, nommée le *Prado*, est le rendez-vous du beau monde et des plus élégans équipages. On compte dans cette ville trois cent mille habitans. Je la regrette, parce qu'on y jouit d'un beau ciel, et qu'un beau ciel ajoute singulièrement à la magnificence d'une grande ville. Londres, que les brouillards enveloppent une partie de l'année, peut avoir et plus d'étendue et plus d'opulence; mais elle n'a ni la douce température, ni le ciel pur de Madrid.

TONINE.

Votre voisine vous ressemble beaucoup.

FÉLICITÉ.

C'est que j'habite à peu de chose près le même climat. Je suis née à Lisbonne, capitale du Portugal. Cette ville, située au

fond d'une baie et à l'embouchure du Tage, est défendue par de bonnes murailles flanquées de tours. Don Alphonse Henriques, deuxième roi de Portugal, l'enleva aux Maures en 1445. Son port est vaste et excellent; et c'est de ce port que tant de célèbres navigateurs partirent dans le temps pour faire de si brillantes découvertes en Afrique et dans les Deux-Indes. Vous avez sans doute entendu parler du fameux tremblement de terre de Lisbonne, qui eut lieu le premier novembre 1755. La ville fut en grande partie renversée; mais ce désastre affreux a contribué à son embellissement. Les rues des parties nouvellement reconstruites sont larges et ornées de beaux édifices. Il y a des promenades, deux théâtres et un cirque pour les combats de taureaux. Le commerce de Lisbonne est immense. On évalue sa population à deux cent mille hommes.

TONINE.

Quelle est cette demoiselle voilée, et dont la physionomie est un peu étrangère?.... Elle va nous le dire elle-même.

CLARICE.

Je suis née à Constantinople , qui est , comme vous savez , la ville principale de la Turquie d'Europe. Cette magnifique ville fut élevée sur l'emplacement de l'ancienne Bysance , par Constantin qui en fit le siège de son empire. Les Turcs la nomment *Stamboul*. Mahomet II la conquit sur les empereurs d'Orient. Bâtie sur le détroit qui joint la mer Noire à celle de Marmara , elle est dans une situation admirable , et infiniment avantageuse au commerce. On l'accuse d'être mal construite , et d'avoir des rues étroites ; mais elle n'en a pas moins de majestueux édifices , entr'autres le Sérail ou Palais du grand seigneur ; et Sainte-Sophie , construite par Justinien. Cette église autrefois patriarchale , est aujourd'hui la principale mosquée. Constantinople , qui peut égaler Paris en grandeur , est la résidence du grand seigneur et le siège de l'empire ottoman.

TONINE.

A la tulipe que mademoiselle tient à la main , je reconnais qu'elle est Hollandaise.

MÉLANIE.

Il est vrai. Je suis née à la Haye, et j'ai passé les premières années de ma vie à Amsterdam. On peut regarder ces deux villes comme les deux capitales de la Hollande. La première n'était d'abord qu'un rendez-vous de chasse des stathouders. Ils y bâtirent un palais : leur séjour en accrut la population, et ce lieu ne le cède aujourd'hui à aucune ville. *Amsterdam* a une population quatre fois plus considérable que *la Haye*. Cette ville était peu connue avant le treizième siècle, mais dès le quatorzième son commerce était très-florissant. Elle est construite sur un sol marécageux ; et les maisons y sont bâties sur pilotis. De nombreux canaux navigables la traversent. Des ponts de pierre ou de bois établissent les communications. Son port est assez vaste pour contenir mille vaisseaux. Ses édifices publics sont magnifiques, surtout l'Hôtel-de-ville. Elle abonde en manufactures, et peut être regardée comme un des premiers entrepôts du commerce de l'univers. Quant

à la tulipe que je tiens, elle me rappelle en effet ma ville natale. Vous savez, à ce que je vois, que la culture de cette fleur est poussée en Hollande au plus haut degré.

TONINE.

Je désire savoir d'où sont ces deux demoiselles assises à côté l'une de l'autre, et qui n'ont pas encore parlé.

ANNECY.

Je suis de Copenhague, capitale du Danemarck.

ADELINE.

Et moi de Stockolm, capitale de la Suède.

ANNECY.

Copenhague est un port de mer dans le détroit du Sund. Les Danois la nomment *Kiobenhaven*, c'est-à-dire, port des marchands, parce que autrefois elle leur servait d'asile contre les pirates de la mer Baltique. Cette ville belle, forte et défendue par quatre citadelles, a une célèbre université fondée par Christian I^{er}. Son port est

aussi sûr que commode : il peut contenir cinq cents vaisseaux.

ADELINÉ.

Stockolm est située entre la Baltique et le lac Møler. Elle s'étend sur sept à huit petites îles pierreuses. Sa situation singulière et romantique , donne une idée de Venise. Elle fut fondée vers le milieu du treizième siècle ; mais les rois qui résidaient auparavant à Upsal , ne fixèrent leur séjour à Stockolm que dans le dix-septième. Le port , quoique d'une entrée difficile , est vaste et commode. L'eau y est profonde , et d'une extrême limpidité. Les vaisseaux les plus considérables peuvent s'approcher jusques sous les murs du quai. Stockolm a un arsenal , une académie et quelques manufactures. Sa population est d'environ quatre-vingt mille ames.

TONINE.

Voici trois autres demoiselles qui semblent être du même pays.

PHILIPPINE.

En effet , nous sommes toutes les trois

Allemandes. Je suis née à Dresde, ma compagne à Munich, et mon autre compagne à Stutgard. Ces trois villes sont aujourd'hui capitales; *Dresde*, du royaume de Saxe; *Munich*, du royaume de Bavière; et *Stutgard*, du royaume de Wirtemberg. Dresde est bâtie sur l'Elbe qui la sépare en deux parties. Il en est fait mention, pour la première fois, vers l'an 1200. C'est la résidence du roi de Saxe, dont le palais est magnifique. Elle a une bonne citadelle, et un bel arsenal, une académie de peinture et diverses fabriques. Elle peut contenir cinquante mille habitans.

ALEXANDRINE.

Munich, dans la haute Bavière, est bâtie sur la rive gauche de l'Iser qui se jette dans le Danube. C'est une des plus belles villes de l'Allemagne, la résidence ordinaire des rois de Bavière et la capitale de leurs états. Le palais qu'ils y occupent est l'un des plus beaux de l'Europe. Cette ville a été souvent prise et reprise. Il y a une académie, une bibliothèque et une galerie de tableaux.

CLAUDINE.

STUTGARD, comme vous l'a dit ma compagne, est la capitale du royaume de Wirtemberg. Cette ville, belle et bien peuplée, est située sur une petite rivière qui se jette dans le Neckar. C'est la résidence du roi. Elle est décorée de beaux édifices. La chancellerie surtout passe pour être un bâtiment superbe. Il y a un collège célèbre; et l'on évalue la population de Stutgard à vingt-cinq mille habitans.

Nous avons une fort aimable voisine qui parle allemand comme nous, et qui vous dira volontiers quel est son pays natal.

FANNY.

Je suis de Berne, et j'ai passé plusieurs années à *Bâle*. Ces deux villes sont les plus peuplées de toute la Suisse. La première est une longue presque île située sur l'Aar, et la seconde est située sur le Rhin qui la divise en grande et en petite ville, et qu'on traverse sur un pont de 600 pieds de longueur. Ma compagne vous a dit que je parlais allemand. Elle devait ajouter que le français

m'est familier ; et que , dans les parties méridionales de la Suisse , mes compatriotes parlent italien.

TONINE.

A propos d'italien , il doit y avoir ici quelques jeunes Italiennes.

ÉMILIE.

En doutez-vous ? Nous sommes ici trois qui sommes nées en Italie ; l'une à Milan , l'autre à Rome , et moi à Naples.

NADINE.

Milan , ma patrie , située en plaine sur l'Olona , est aujourd'hui la capitale du royaume Lombard-Vénitien , créé en 1814 , et qui est possédé par l'empereur d'Autriche. Cette ville passe pour l'une des plus belles et des plus grandes du monde. Elle a une académie de peinture , et une magnifique bibliothèque nommée la Bibliothèque *Ambrosienne*. L'église métropolitaine est regardée comme une merveille.

ADELAIDE.

Rome , ma ville natale , est la capitale

du monde chrétien et la résidence du souverain pontife. On connaît son antiquité, sa fondation par Romulus, et la gloire dont elle fut autrefois couverte. Elle est bâtie sur sept collines, et encore riche d'une infinité de précieux restes de son ancienne grandeur. Nulle part on ne voit plus d'obélisques, de statues, de monumens antiques, de palais superbes, de mausolées, d'arcs de triomphe. Quoiqu'elle ait perdu beaucoup de choses précieuses depuis la révolution, elle n'en est pas moins et demeurera par la suite l'école du goût et le centre des arts. L'église de St.-Pierre est le plus bel édifice de l'univers; et aucune bibliothèque ne peut se comparer à celle du Vatican.

ÉMILIE.

Naples est le lieu de ma naissance, ou plutôt je suis née dans ses environs, au pied de la riante montagne de Pausilippe, d'où l'œil plane sur la ville qui s'étend le long de la mer. J'ai passé les premières années de mon enfance à admirer ce beau spectacle. Je voyais à mes pieds cette ma-

gnifique cité, capitale du royaume qui porte son nom, et qui fut fondée par des Grecs venus de l'Eubée, l'an de Rome 427. Je voyais du levant au couchant le *fleuve de la Magdeleine* arroser la campagne de Naples; et du côté de la ville, un vallon fertile entouré de toutes parts de montagnes pittoresques. Quant à la montagne fameuse qui borne l'horizon du côté du levant, j'avais appris de bonne heure que c'était-là le mont Vésuve. J'avais vu souvent, au milieu de l'obscurité des nuits, la flamme étinceler sur le sommet de ce volcan. Souvent j'avais entendu avec un intérêt d'effroi, le récit de ses terribles éruptions. Je me rassurais cependant aussitôt, et d'autant plus facilement que j'avais entendu dire que la montagne de Pausilippe, composée intérieurement d'énormes rochers qui pénètrent profondément dans le sein de la terre, n'avait jamais souffert des commotions violentes communiquées à diverses époques au territoire de Naples par les éruptions du Vésuve.

Naples a la réputation d'être la plus belle

ville du monde après Constantinople, sous le rapport de la situation. On y trouve beaucoup de palais, plus de cent églises bien bâties et bien ornées, et un grand nombre de fontaines d'une architecture élégante. La plupart des maisons ont des toits plats sur lesquels on arrange des vases de fleurs et des caisses d'arbres fruitiers qui produisent l'effet le plus agréable. Je sais que le séjour de ma ville serait plus doux si le mont Vésuve en était un peu plus éloigné : mais enfin, on peut dire que cet effrayant phénomène, au milieu de la plus riante campagne du monde, est une leçon continuelle que la Providence a voulu donner aux hommes. Ce Vésuve, toujours prêt à couvrir de ses laves enflammées le territoire le plus fertile, semble nous avertir que la prospérité sur la terre dort toujours auprès d'un volcan.

DIALOGUE XII.

Les principales rivières de France.

—

TONINE, ÉMILIE, ROSALIE, CLARICE, VIRGINIE, ADÈLE, ANNECY, MARIETTE, GABRIELLE, MÉLANIE, FÉLICITÉ, FANNY, ADÉLAÏDE, ALEXANDRINE, JOSÉPHINE, NADINE.

TONINE.

C'EST une singulière étude que celle de la mythologie !

ÉMILIE.

Et qu'a-t-elle donc de si singulier ?

TONINE.

Elle nous apprend des choses qui n'ont aucune réalité ; car enfin, ce Janus à deux têtes, ce cheval Pégase, Bellérophon et la Chimère, sont des contes faits à plaisir. Cependant il faut les savoir ; si nous les ignorions on se moquerait de nous.

ÉMILIE.

Les mensonges de la mythologie ont leur mérite, et s'il en est que la raison et la morale doivent condamner, il en est aussi qui doivent trouver grace et devant la raison et devant la morale.

TONINE.

Croyez-vous aux dieux des fleuves et aux nymphes des fontaines ?

ÉMILIE.

Non sans doute. Mais l'idée que la mythologie nous en donne est une idée allégorique ; et aujourd'hui encore, quand la peinture et la sculpture veulent représenter un fleuve ou une rivière, ils le représentent sous les traits d'un vieillard ou d'une nymphe, couchés sur un lit de roseaux, et s'appuyant sur une urne d'où sort une source abondante.

TONINE.

Il est vrai que cette allégorie est assez naturelle.

ÉMILIE.

Il me vient une idée. Servons-nous aujourd'hui de cette allégorie ingénieuse, et feignons que par une subite métamorphose nous sommes toutes changés en fleuves et en rivières. Par ce moyen chacune de nous, faisant valoir ses droits, donnera la description des pays qu'elle baigne, et cela pourra tout à la fois nous instruire et nous amuser.

TONINE.

Mais nous n'avons ici ni urnes, ni lits de roseaux.

ÉMILIE.

Eh bien, nous nous en passerons. L'imagination des personnes qui nous écoutent y suppléera. Dès ce moment je ne suis plus Emilie, je suis *la Saône*.

TONINE.

Et moi, car il ne faut pas sortir de la France, dès ce moment je ne suis plus Tonine, je suis *le Rhône*.

ROSALIE.

Je subis comme vous une métamorphose
imprévue. Je ne suis plus Rosalie, je suis
la Seine.

CLARICE.

Et moi *la Loire.*

VIRGINIE.

Et moi *le Rhin.*

ADÈLE.

Et moi *la Garonne.*

ANNECY.

Et moi *la Meuse.*

MARIETTE.

Et moi *la Moselle.*

GABRIELLE.

Et moi *l'Oise.*

MÉLANIE.

Et moi *l'Yonne.*

FÉLICITÉ.

Et moi *l'Orne.*

FANNY.

Et moi *la Marne*.

ADÉLAÏDE.

Et moi *l'Allier*.

ALEXANDRINE.

Et moi *la Vienne*.

ADELINÉ.

Et moi *la Dordogne*.

JOSÉPHINE.

Et moi *l'Isère*.

NADINE.

Et moi *la Durance*.

ROSALIE.

Or ça , maintenant que nous voilà toutes métamorphosées , qu'allons-nous faire ? Qu'allons-nous dire ?

ÉMILIE.

Belle question ! il faut que chacune de nous fasse valoir ses avantages , parle des lieux où elle est née , des bienfaits qu'elle répand , ou des ravages qu'elle commet ; dé-

clare avec franchise si elle est calme ou impétueuse , modeste ou fière , si elle marche droit , ou si elle connaît les sinuosités et les détours , si elle est bourbeuse comme le cœur des méchans , ou pure comme celui des hommes de bien ; si les pays qu'elle traverse sont fréquentés ou solitaires , fertiles ou incultes ; si elle reçoit beaucoup de tributs ; en un mot , que chacune parle de soi , sans se flatter , mais cependant en se rendant justice.

ROSALIE.

J'y consens , ainsi que toutes mes compagnes.

ÉMILIE.

La franchise est ici d'autant plus nécessaire , que ceux qui nous écoutent nous connaissent parfaitement. Si donc quelqu'une de nous parlait trop avantageusement d'elle-même , on dirait : Voilà de l'orgueil ; et si quelqu'une oubliait de faire valoir ses droits légitimes , on dirait : Voilà une modestie déplacée , ou plutôt de l'étourderie.

ROSALIE.

Vous devriez parler la première, et nous verrions si vous suivez exactement les conseils que vous nous donnez.

ÉMILIE.

Non; je sais me connaître, et vous êtes plusieurs qui devez parler avant moi. La Saône vous cède volontiers la parole.

LA SEINE.

Je parlerai donc; car je m'aperçois qu'on veut que je donne l'exemple. Il est difficile d'avoir une origine plus modeste que la mienne, et en même temps une plus belle destinée. Je ne sors point avec fracas du sein des montagnes; je ne descends point avec orgueil du haut des glaciers éternels des Alpes. C'est dans un vallon du département de la Côte-d'Or qu'est placé mon berceau. A ma naissance on me prendrait pour un simple ruisseau destiné à faire tourner un moulin. Je fais un assez long trajet sans avoir aucune ambition; mais insensiblement je reçois le tribut de quelques sources bienfaisantes; et quand je

passé à Troyes je suis déjà une rivière remarquable. Troyes, comme vous savez, était autrefois la capitale de la Champagne; et maintenant elle est chef-lieu du département de l'Aube. C'est au-dessous de cette ville que l'Aube, qui a donné son nom à ce département, se joint à moi, ce qui commence à me faire sortir de la ligne des rivières secondaires. Arrivée à Nogent-sur-Seine, je trouve mes bords si fertiles, si enchanteurs, que je les parcours lentement, et l'on s'aperçoit bien que je regrette de les quitter. Je baigne la ville de Montreuil; et là la majesté des routes, la beauté des châteaux, commencent à m'annoncer que je m'approche peu à peu de la capitale de l'Europe. C'est à Montreuil, qu'après avoir reçu l'Yonne, je continue ma route, plus riche de moitié que je ne l'étais. J'arrive à Melun, et trouve à chaque pas des jardins, des bosquets, des châteaux, des palais plus magnifiques les uns que les autres. Enfin, après un trajet de dix-huit lieues, à travers des bords qu'on ne peut assez admirer, je vois de loin les dômes et

les tours de Paris ; et presque à mon entrée dans cette ville la Marne vient grossir mes eaux du tribut des siennes. Que vous dirai-je de Paris ! Aucune de vous ne traverse une ville plus célèbre et plus remarquable. Quelle immensité ! Quelle population ! Quelle foule de monumens admirables ! Où trouver de plus beaux édifices, des jardins plus pompeux ? Où rencontrer tant de prodiges réunis ? Au sortir de la capitale je fais un circuit comme pour annoncer que je voudrais y rentrer encore. Je vais baigner la superbe terrasse de Saint-Germain que je prends plaisir à contempler. Delà je me rends à Mantes, surnommée la Jolie. Enfin, j'arrive à Rouen, l'une des plus considérables villes de France, et je termine mon cours auprès du Hâvre, en me jetant dans la mer qui m'engloutit.

LE RHÔNE.

La Seine s'est vantée d'avoir une modeste origine. Pour moi j'en ai une fort noble, et je ne la démens pas. Je sors du glacier du mont de la Fourche, près de Grimsel en Suisse. Après avoir traversé les belles val-

lées du Valais et le superbe lac de Genève, je reçois l'Arve, qui de son côté doit sa naissance aux glaciers éternels qui dominent la vallée de Chamouni. J'entraîne cette rivière avec moi pendant quelques lieues, et je me perds avec elle dans un gouffre dont on ignore et la profondeur et les dimensions, puis tout à coup je repa-rais à quelque distance, impatient de l'obstacle que la nature avait opposé à mon cours, et fier de l'avoir surmonté, je reçois l'Ain, et j'arrive à Lyon où je m'unis avec la Saône. Vous parlerai-je de Lyon qui se glorifie d'être la seconde ville de France ? Le long de ses superbes quais je promène majestueusement mes eaux rapides. Une fois uni avec la Saône à laquelle je donne mon nom, quoiqu'elle m'entraîne dans sa direction, je baigne de riches côteaux et d'antiques et superbes villes, telles que Vienne, Valence, Avignon ; je reçois l'Isère et la Durance, et je me jette enfin dans la Méditerranée par différentes embouchures : delà vient le nom du département des Bouches-du-Rhône, dont la cité de Marseille est le chef-lieu.

LA LOIRE.

Pour moi, je prends mon origine dans le mont Gerbier, situé dans le département dont le Puy est le chef-lieu. Je donne mon nom à ce département : on le nomme le département de la *Haute-Loire* ; et mon berceau est entouré de châtaigniers qui fournissent d'excellens marrons , dont la plus grande partie est consommée à Lyon. Je voyage pendant long-temps en voyant des châtaigniers sur mes bords. Je donne encore mon nom au département de la Loire dont le chef-lieu est Montbrison. La plaine de ce département, qui s'étend sur mes deux bords, donne du blé et beaucoup de chanvre. On recueille dans les montagnes qui avoisinent le département de l'Ardèche, les châtaignes grosses et rondes, connues sous le nom de *marrons de Lyon*. Je traverse le département de Saône-et-Loire du sud à l'ouest ; et je communique avec la Saône par le canal de Digoin , et avec la Seine , par le canal de Briare. Un peu au-delà de Nevers je reçois une belle rivière appelée l'Allier, et continuant mon

cours qui devient de plus en plus majestueux, je baigne les murs de la Charité ; je traverse des plaines superbes, et j'arrive à Orléans, ville célèbre par le siège qu'elle soutint contre les Anglais en 1428, et que fit lever Jeanne d'Arc. C'est là que mes bords commencent à devenir enchanteurs. Qui n'a pas entendu parler de la Touraine que j'arrose avec tant de plaisir, et qui est si fertile qu'on la nomme le Jardin de la France ! Enrichie bientôt par les tributs abondans que m'offrent le Cher, la Creuse et la Vienne, plus loin par ceux que m'apporte la Sarthe, unie au Loir et à la Mayenne, je promène majestueusement mes superbes ondes, et je deviens la rivière la plus importante de France. La dernière ville que je baigne est Nantes, chef-lieu du département de la Loire-Inférieure. C'est à quelques lieues de cette ville que je me jette dans l'Océan.

ÉMILIE.

On vous accuse de commettre bien des ravages, et de ne pas avoir un caractère assez égal.

LA LOIRE.

Je n'osais pas le dire, et j'imaginai que mes torts étaient assez couverts par les bienfaits nombreux que je répands. Il faut donc que j'en convienne. J'abuse quelquefois de l'indépendance qu'on me laisse; et je m'empare en certains endroits de plus de place qu'il ne m'en faut. C'est un des écueils ordinaires de la grandeur. Plus on occupe de terrain, plus on en voudrait occuper.

ÉMILIE.

Vous avez au moins de la franchise, et sous ce rapport, tous ceux qui cherchent à s'agrandir ne vous ressemblent pas.

LA GARONNE.

Faites-vous à dessein l'éloge de la franchise, au moment où la Garonne va parler? Ce serait une précaution ironique dont j'aurais raison d'être piquée. Il semble qu'il suffise d'être né sur mes bords pour être soupçonné de déguiser la vérité. Quelqu'un est-il un peu hableur, on dit tout

de suite : *C'est un habitant de la Garonne.* Joue-t-on sur la scène M. de Crac, on place son château sur les rives de la *Garonne*. Quoi qu'il en soit, je vous dirai franchement que je prends naissance dans la vallée d'Aran aux Pyrénées; cette vaste chaîne de montagnes, célèbre dès le temps d'Hérodote, et qui sur ses sommets les plus escarpés, tels que le mont Perdu, le pic du Midi, le Canigou, présente des coquilles et d'autres débris d'animaux marins.

ÉMILIE.

Si vous continuez sur ce ton, vous allez faire dire que la Garonne ressemble un peu aux habitans de ses bords. La plupart d'entre eux, en parlant de leur origine, aiment à publier qu'elle se perd dans la nuit des temps; et voilà déjà qu'en nous parlant de la vôtre vous nous transportez au déluge.

LA GARONNE.

C'est que je suis fière avec raison de descendre de ces montagnes célèbres qui semblent une barrière inaccessible placée

entre la France et l'Espagne. Mais parlons maintenant de la direction que je prends , et des pays que je traverse. En général , je me dirige vers le nord-ouest. Je reçois tour à tour l'Arriège, le Tarn , le Gers , le Lot, et enfin la Dordogne ; et surprise alors de mon agrandissement , je me fais nommer la *Gironde*.

ÉMILIE.

Quelle folie ! C'est encore un trait de ressemblance avec les habitans de vos bords. Il est plusieurs d'entre eux qui changent de nom à dessein , et qui par là croient en imposer sur leur origine souvent obscure. Pour moi , je vous nommerai toujours la Garonne.

LA GARONNE.

Vous aurez tort , car je donne mon nouveau nom à un département dont Bordeaux est le chef-lieu , c'est le département de la Gironde. Je ne dois pas au reste oublier de vous dire que , tout en me jetant dans l'Océan , je communique avec la Méditerranée par le canal de Languedoc , le

plus bel ouvrage dont la France puisse s'honorer en ce genre. Ce canal fut commencé sous le règne de Louis XIV, par Riquet, sous les auspices du grand Colbert. On y travailla pendant quinze années, et il coûta douze millions.

LE RHIN.

Si la Garonne prend sa naissance dans les Pyrénées, moi je la prends au pied du mont Adule, dans les Alpes de la Suisse. Or, on sait que les Pyrénées n'égalent pas en hauteur les montagnes des Alpes. Je me nomme le Rhin; et comme la Loire, je donne ou j'associe mon nom à deux départemens; à celui du Haut-Rhin, dont Colmar est le chef-lieu; et à celui du Bas-Rhin, qui a pour chef-lieu la ville de Strasbourg; parmi les rivières considérables qui m'apportent le tribut de leurs eaux, il en est deux qui appartiennent à la France; savoir, la Moselle, qui tire son origine des Vosges, et qui se jette dans mon sein à Coblenz, après avoir reçu la Sarre et la Meuse, dont la source est aussi dans les

Vosges, et qui joint un de mes bras appelé le Wahal, sur le territoire Hollandais. Mais si je reçois des tributs abondans, je m'appauvris aussi sur la fin de ma course. Mes superbes eaux se divisent en différens bras qui ne me font pas même l'honneur de conserver mon nom. J'éparpille ainsi mes richesses, et avant d'arriver à la mer je suis tellement épuisé par mes prodigalités, que le seul filet d'eau qui me reste se perd ignominieusement dans les sables.

ÉMILIE.

Il faut sans doute être libéral et même bienfaisant; mais il est un art de savoir placer ses bienfaits. Si vos eaux ne se sont répandues de toutes parts que pour fertiliser plus de pays, vous devez vous en féliciter. Le seul reproche que vous pourriez vous faire serait de les avoir prodiguées pour arroser des sables stériles.

L'YONNE.

Je me nomme l'Yonne. C'est moi qui passe à Auxerre, chef-lieu du département qui porte mon nom, à Joigny, à Sens, et

qui me joins à la Seine à son passage à Montreau. J'ose dire que cette union est la suite des rapports de sympathie qui existent entre nous, car nous nous ressemblons tellement la Seine et moi, que l'on nous prendrait pour deux sœurs. Ceux qui ont voyagé dans la Bourgogne savent combien mon onde est paisible, et combien mes bords sont gracieux. Un poète peint ainsi l'aspect de Joigny :

Un pont majestueux unit la double rive :
Des casernes de Mars plus loin règnent les murs ,
Et l'Yonne en son cours , errante et fugitive ,
Se plaît à les baigner de ses flots toujours purs.

LA MEUSE.

L'Yonne se jette dans la Seine, moi je me jette dans le Rhin, au-delà des frontières. Je donne mon nom à l'un des départemens de la France, à celui de la Meuse, que je traverse du sud au nord, et dont Bar-le-Duc est le chef-lieu.

LA MOSELLE.

Moi, je donne mon nom au département de la Moselle, dont le chef-lieu est Metz,

ville importante, autrefois capitale du pays Messin, et qui était ville impériale du temps de Charlemagne. Si la Meuse et moi sommes des rivières secondaires, il me semble qu'on aurait tort de nous estimer moins. Nous contribuons à la gloire et à la célébrité des grands fleuves, qui ne seraient rien s'ils n'étaient soutenus par nous. C'est ainsi que dans la société les grands empires ne se forment que de la réunion de plusieurs états séparés.

LA MARNE.

La Seine, à laquelle j'unis mes eaux, à une lieue avant son entrée à Paris, ne serait qu'un ruisseau, si elle ne recevait en chemin l'Aube, l'Yonne, la Marne et l'Oise. C'est moi qui suis la Marne, et vous savez que je contribue à nommer trois départemens; celui de la Marne, dont le chef-lieu est Reims; celui de Seine-et-Marne, dont le chef-lieu est Melun; et celui de la Haute Marne, dont le chef-lieu est Chaumont en Bassigny. Je baigne des côteaux chargés de vignobles, non moins renommés que ceux

du Rhin et du Rhône. Les vins qu'on y récolte s'appellent en général *vins de Champagne*. Il y en a de rouges et de blancs. Les vins blancs, qu'on appelle vins de rivière, sont plus distingués par leur qualité mousseuse, pétillante et savoureuse. Ils croissent principalement sur ma rive droite.

L'OISE.

Comme la *Marne*, je me jette dans la Seine, et je donne mon nom au département de l'Oise, dont *Beauvais* est le chef-lieu; et à celui de Seine-et-Oise, dont le chef-lieu est *Versailles*. Vous connaissez de réputation cette dernière ville, et le château de nos anciens rois que Louis XIV fit bâtir. Que pourrais-je vous dire de sa splendeur et de sa royale magnificence! Que pourrais-je vous dire de ses beaux jardins que tous les arts avaient pris plaisir à décorer! Cette ville, ce palais, ces jardins, sont aujourd'hui déserts. Cette superbe galerie, la plus belle qu'on ait jamais vue, que remplissaient sans cesse des flots de courtisans, est aujourd'hui solitaire et si-

lencieuse; et l'on ne peut la parcourir sans faire les plus profondes réflexions sur l'instabilité des choses humaines.

L'ORNE.

Pour moi, je baigne un département assez fertile; et sous les berceaux de pommiers, à l'ombre desquels je voyage, il m'est impossible d'avoir des idées mélancoliques. C'est moi qui donne mon nom au département de l'Orne, formé, comme vous savez, de la partie méridionale de la Normandie et de presque tout le Perche. Alençon est le chef-lieu de ce département.

L'ALLIER.

Le département auquel je donne mon nom est celui de l'Allier, qui a Moulins pour chef-lieu. Il est formé de l'ancienne province du Bourbonnais. Moulins, dont je baigne les murs, est une ville bien bâtie et dont le séjour est fort agréable. Elle a des fabriques de coutellerie qui ont de la réputation.

LA VIENNE.

Je donne mon nom à deux départemens;

à celui de la Vienne et à celui de la Haute-Vienne. Le premier est formé du Haut-Poitou, et son chef-lieu est la jolie ville de Poitiers; le second est formé du Limousin, et son chef-lieu est Limoges. Comme l'Allier, je me jette dans la Loire, et je contribue à accroître sa renommée.

LA DORDOGNE.

Vous voyez en moi la Dordogne. Je donne mon nom à un département formé du Périgord, dont Périgueux est le chef-lieu. Quelques parties de ce département produisent des grains, mais le reste en manque, et l'on y supplée par des châtaignes. Non loin de mes bords on recueille aussi d'excellentes truffes, et l'on en fait un commerce considérable.

L'ISÈRE.

La Dordogne ne vous a pas dit qu'elle se jette dans la Garonne; pour moi je serai plus modeste, et je vous dirai franchement que c'est au Rhône que je porte le tribut de mes eaux. J'y trouve de l'avantage, car une fois que mes eaux sont mêlées avec les siennes, elles prennent une limpidité qu'elles n'avaient pas auparavant.

LA DURANCE.

Il m'arrive à peu près la même chose ; et c'est aussi au Rhône que j'ai l'obligation d'éclaircir mes eaux dont la fonte des neiges ternit souvent la pureté. Je coule aux limites de la Provence, et je jouis de la sérénité de ce beau climat où dès le mois de février les plaines et les côteaux sont couverts d'amandiers en fleurs.

ÉMILIE.

On vous accuse d'être une rivière capricieuse ; et je m'étonne qu'on se soit enfin décidé à jeter un pont sur vos eaux. Je parierais qu'après avoir coulé un an ou deux sous ses arches, vous aurez la fantaisie d'aller couler cent pas plus loin, en laissant de côté le pont qui sera dans un étonnement inimaginable de se voir à sec.

LA DURANCE.

J'avoue que cela est possible, et si l'on m'avait consultée, je n'aurais pas conseillé aux actionnaires de construire le pont, à moins qu'ils ne se fussent décidés à le poser sur des roulettes.

LA SAÔNE.

Il nous manque ici bien des rivières, la Somme, l'Eure, l'Aube, le Cher, l'Ain, le Doubs, la Creuse, la Charente, la Drôme qui se perd dans sa course, le Gard que Florian a célébré, l'Hérault et plusieurs autres dont les noms ne me sont pas présens. A leur défaut, il est temps que je vous dise quelque chose de moi. Vous vous rappelez que je suis *la Saône*. Ma destinée n'est pas aussi brillante que celle de la Seine et de la Loire, mais elle satisfait mon ambition. Et que pourrais-je en effet désirer de plus? Les côteaux que je baigne, les bords heureux que je fertilise, ne sont-ils pas aussi frais, aussi riches que les vallées de l'Arcadie et de Tempé? En approchant de Lyon, quel tableau enchanteur! Quelle variété de paysages! Cette multitude de châteaux et de maisons de plaisance disséminés sur mes deux rives; tous ces bateaux chargés de voyageurs et de marchandises, qui montent et redescendent; ces villages si rapprochés, si élé-

gamment bâtis ; ces maisons assises sur des terrasses ; ces balcons , ces jets d'eau ; Neuville et son parc ombragé d'ormes et de tilleuls ; l'Ile-Barbe et son bosquet de marronniers , tout annonce le voisinage d'une grande ville et la prospérité de son commerce.

En entrant dans la cité , je ne perds pas de vue la belle nature. A droite et à gauche mes regards se reposent sur des côteaux au pied desquels sont bâties les maisons des habitans. Vous ferai-je connaître une de ces maisons qui mérite à tous égards d'être célébrée ? C'est la grande maison Dubost , où est placée l'institution des jeunes demoiselles que dirige madame Miège. Nulle part on ne reçoit une éducation plus soignée. Quelquefois les jeunes élèves de cette dame ont la bonté d'arrêter sur moi les yeux , et de mon côté je les regarde avec intérêt , avec complaisance. Quelquefois dans la belle saison elles descendent accompagnées de leur institutrice ; elles viennent à moi , et mon plaisir est alors de les promener en bateau sur mes charmans rivages.

Sur le côteau opposé je vois l'église de Fourvière, et plusieurs maisons de campagne qui dominent la ville. C'est au sujet de Fourvière qu'un poète a fait des vers que je vais vous réciter, et qui termineront ce que j'avais dessein de vous dire sur mon compte.

- » Mes yeux ont vu cette colline
- » Dont le sommet riant sur deux fleuves domine,
- » Phébus, en commençant son cours,
- » D'un regard empressé la recherche toujours.
- » Le Rhône impétueux, que son orgueil entraîne,
- » Roule à ses pieds ses flots précipités;
- » Tandis que la Saône incertaine
- » Traverse lentement des vallons enchantés,
- » Et féconde des bords qu'elle quitte avec peine.

LA SOIRÉE D'ÉTÉ.

ou

NOTIONS FAMILIÈRES

SUR LE SYSTÈME DU MONDE*.

Il faisait depuis quelque temps des chaleurs si fortes qu'il n'était pas possible de se promener pendant le jour. Les nuages semblaient avoir abandonné le ciel. Un soleil ardent brûlait la terre de ses rayons, et les plantes desséchées soupiraient après la fraîcheur de la nuit. Ces chaleurs exci-

(*) Je me proposais de joindre aux **DIALOGUES SUR LA GÉOGRAPHIE**, quelques entretiens familiers sur la Sphère, etc.; mais ce travail aurait grossi considérablement ce volume; il paraîtra séparément. Si je place ici ce dernier Dialogue, c'est seulement dans la vue de donner une idée de la marche que l'on peut suivre avec les enfans pour commencer à les initier dans la connaissance du *Système du Monde*.

tèrent les plaintes des enfans de M. de Valmont. « Eh quoi ! disait Amédée, ce soleil sera donc toujours capricieux ! Après s'être caché pendant deux mois , il se montre aujourd'hui beaucoup plus que nous ne le voudrions. Avec la pluie on pouvait au moins jouer, faire de l'exercice dans la maison ; mais avec ces chaleurs on est dans l'accablement, même en restant les bras croisés. Plus de promenades à la campagne, plus de ces parties qui nous faisaient tant de plaisir. Nous sommes rélégués à la ville comme de petits prisonniers. » Ce soleil brûlant, disait Laurette, va sûrement dessécher les campagnes, faner toutes les fleurs, tarir tous les ruisseaux. »

M. de Valmont, qui avait entendu ses enfans, voulut étouffer les murmures de l'un et dissiper les craintes de l'autre. Il s'adressa d'abord à Amédée, et lui dit : Mon ami, si tu ne jouis pas depuis quelque temps des douceurs de la promenade ; si tu ne respires plus cet air frais, qu'il est si doux de respirer, ce n'est pas la faute du soleil, c'est la tienne.

AMÉDÉE.

La mienne ! Est-ce moi qui rends la chaleur insupportable ?

VALMONT.

Non. Mais pourquoi ne pas profiter de ces momens de fraîcheur , qui ne manquent jamais de ranimer , en quelque sorte , l'atmosphère dans les jours les plus chauds de l'année ?

AMÉDÉE.

Il me semble cependant qu'il fait une chaleur étouffante depuis le matin jusqu'au soir.

VALMONT.

Oui , pour toi , mais non pas pour tout le monde.

AMÉDÉE.

Comment cela ?

VALMONT.

Si tu étais un peu moins paresseux , tu n'aurais pas besoin de me faire cette question.

AMEDÉE.

Il se peut que je sois un peu paresseux ;
mais c'est la chaleur qui en est cause.

VALMONT.

Pas du tout. C'est la mauvaise volonté.

AMEDÉE.

N'est-il pas vrai, mon papa, que la chaleur rend indolent et donne envie de dormir ?

VALMONT.

Ce serait une raison de plus de profiter de la fraîcheur du matin et de celle du soir. Mais malheureusement tu te lèves trop tard, et tu te couches trop tôt pour en jouir.

AMEDÉE.

Il fait donc bien frais le matin ?

VALMONT.

Il fait la fraîcheur la plus salubre. L'air est pur ; un vent léger caresse la verdure. Les plantes sont ranimées par l'humidité de la nuit. On se croirait encore au printemps.

AMÉDÉE.

Cette fraîcheur ne doit guère durer?

VALMONT.

Elle s'évanouit à mesure que le soleil s'élève au-dessus de l'horizon. Pour en jouir, il faudrait te lever de bonne heure.

AMÉDÉE.

Je le voudrais bien, si je le pouvais.

VALMONT.

Pourquoi ne le pourrais-tu pas? Si tu le voulais bien, la chose te serait facile. Mais il me semble que je te vois. Souvent tu t'éveilles avec l'aurore. C'est la nature qui t'appelle, qui te presse de sortir de ton lit. Tu ouvres un peu les yeux, et tu aperçois le jour, et même les belles couleurs de l'orient. Le chant des oiseaux frappe ton oreille; mais aussitôt la paresse prend le dessus. Tu fermes l'oreille et les yeux. Tu te jettes encore dans les bras du sommeil, et tu dors profondément, pendant que les heures les plus fraîches de la journée s'écoulent. Quand tu te lèves, le soleil a déjà

fait une partie de son cours. Ses rayons ont acquis toute leur ardeur. L'air est enflammé; le vent frais a disparu. C'est ainsi que, par ta faute, tu te privas chaque jour d'une véritable jouissance.

AMÉDÉE.

Mais, mon papa, si vous m'éveilliez vous-même?

VALMONT.

Je l'ai fait quelquefois, et tu as murmuré. Ces petits murmures m'ont fait de la peine, et j'ai voulu t'en punir.

AMÉDÉE.

Je ne me souviens pas d'avoir été puni pour cela.

VALMONT.

Tant pis. Je ferai durer la punition.

AMÉDÉE.

Mon papa, vous m'effrayez. Comment donc me punirez-vous?

VALMONT.

En ne t'éveillant plus le matin.

AMÉDÉE.

Et si je m'éveille moi-même ?

VALMONT.

Oh ! dans ce cas , je n'aurai rien à dire.

AMÉDÉE.

Laissez-moi faire. Je veux demain être sur pied dès le point du jour. Laurette , gageons que je serai levé avant toi.

LAURETTE.

Cela se peut. Je me défie beaucoup de moi. D'ailleurs, je suis plus éveillée le soir que le matin.

VALMONT.

Il est possible aussi , pendant la soirée , de jouir de la fraîcheur ; et si Amédée n'était pas si pressé de se coucher, nous pourrions faire un soir dans les champs, ou seulement dans un jardin , une petite promenade qui aurait encore quelque agrément.

AMÉDÉE.

O mon papa ! ne le renvoyons pas à un autre jour.

Je désirais depuis long-temps une pareille promenade; mais je n'osais pas en parler.

AMÉDÉE.

Où irons-nous? J'ai bien envie de le savoir.

LAURETTE.

Justement, j'ai remarqué hier que la lune commence à paraître.

VALMONT.

Très-bien, Laurette. Je te sais gré d'avoir fait cette remarque; nous irons nous promener dans la campagne.

On imagine aisément avec quelle impatience Amédée et Laurette attendirent la fin du jour. Jamais le soleil ne leur avait paru si lent dans sa course. Enfin le soir arriva. Le soleil disparut, et après son coucher, l'occident brilla quelque temps encore des plus riches couleurs. Les enfans de Valmont sortirent avec leur père, et se trouvèrent bientôt hors de la ville. Mon papa avait bien raison, s'écria Laurette, il règne dans l'air une fraîcheur charmante.

VALMONT.

Cette fraîcheur est aussi salutaire qu'elle est agréable. En resserrant partout le ressort de l'air, elle le met en état d'agir ensuite avec plus d'activité dans tous les corps, et de rendre une vigueur toute nouvelle, tant à la nature altérée qu'aux animaux affaiblis.

C'est pour entretenir cette utile fraîcheur que la lune en renvoyant la lumière du soleil, nous la donne dans un degré où elle n'a plus aucune chaleur sensible. On aurait beau vouloir se chauffer à la clarté de la lune, on perdrait son temps. Précaution admirable de l'ouvrier qui a établi l'ordre de la nuit, et qui en a prévu tous les avantages ! Il réserve à ce temps une lumière douce, une lumière assez forte pour dissiper les ombres, mais trop faible pour altérer la fraîcheur de l'air.

AMÉDÉE.

Maintenant les étoiles brillent et le croissant de la lune répand une certaine clarté ;

mais quand le ciel est couvert la nuit doit être bien noire.

VALMONT.

Il est vrai. Ces sortes de nuits ont cependant une utilité morale. La maladie qui abat nos corps nous fait sentir tout le mérite de la santé : de même ces nuits qui en un sens anéantissent pour nous tout l'univers, nous font mieux connaître le prix inestimable du jour.

LAURETTE.

O mon papa ! que de milliers d'étoiles ! A mesure que nous avançons, il en paraît toujours de nouvelles.

AMÉDÉE.

J'en découvre de tous les côtés.

VALMONT.

C'est que la nuit se forme, et que l'obscurité qui devient plus grande les fait ressortir avec plus d'éclat. Quand nous étions vis-à-vis cet arbre que nous apercevons là-bas, le crépuscule régnait encore, et l'on voyait à peine les étoiles de la première grandeur.

LAURETTE.

Mon papa, qu'est-ce que vous entendez par le crépuscule?

VALMONT.

J'entends cette lueur douce qui blanchit l'horizon après le coucher du soleil, et qui fait le passage du jour à la nuit. Le matin aussi a son crépuscule; et c'est cette faible clarté qui fait le passage de la nuit au jour.

AMEDÉE.

Puisque c'est du soleil que nous vient la lumière, il me semble qu'une fois qu'il a disparu il devrait être nuit.

VALMONT.

Cela paraîtrait en effet assez naturel; mais quand il s'agit de nous procurer quelque avantage, la nature prend toujours les précautions les plus convenables.

AMEDÉE.

Le crépuscule est donc utile?

VALMONT.

Assurément, et chaque jour nous en

profitons. Si la nuit succédait rapidement au jour, nous serions contrariés par cette transition forcée. La Providence n'a donc pas voulu que la nuit vînt d'un air brusque éteindre le flambeau du jour, et nous dérober tout à coup la vue des objets dont nous sommes occupés. Loin de nous surprendre au milieu de notre travail ou de nos voyages, elle ne double et n'épaissit ses ombres que par degrés : elle laisse achever à l'homme des champs ce qu'il a intérêt de finir, et ne lui refuse pas d'abord la vue du terme où il veut arriver. Ce n'est qu'après nous avoir avertis avec une sorte de bien-séance de la nécessité de prendre du repos, qu'elle achève enfin d'obscurcir la nature. La nuit en effet, en obscurcissant les objets, contraint l'homme à quitter son travail ; et pour le délasser de ses fatigues en le tenant dans l'inaction, elle écarte ce qui peut l'émouvoir, et faire sur lui de fortes impressions. Elle amène partout le silence et l'obscurité. Elle lui ôte le spectacle de la nature pour lui ôter l'usage des sens ; et comme le dernier est inutile sans l'autre,

elle le prive à la fois de tous les deux. Dans cette attention de la Providence sur l'homme, peut-on méconnaître les soins d'une mère tendre qui éloigne le bruit et les grandes lumières du lieu où elle a placé son fils ? Elle veille avec complaisance pour lui assurer le repos.

AMÉDÉE.

Il est cependant bien heureux que nous ne dormions pas encore dans ce moment. Le ciel est si brillant, l'air si frais, la promenade si agréable, que je serais désolé d'être à présent dans mon lit.

LAURETTE.

Je ne puis me lasser d'admirer cette multitude infinie d'étoiles qui brillent comme des diamans au-dessus de nos têtes. Mon papa, regardez celle qui est directement au-dessus de nous. Comme elle est belle !

VALMONT.

• Si vous aviez appris à connaître les constellations, vous sauriez, mes amis, le nom de cette belle étoile.

AMÉDÉE.

Quoi ! les étoiles ont des noms ?

VALMONT.

Sans doute ; et c'est par leurs noms que les astronomes les désignent.

LAURETTE.

Et cette étoile comment se nomme-t-elle ?

VALMONT.

Elle fait partie de la constellation de la Lyre, et se nomme *Wega*.

AMÉDÉE.

Il doit être bien difficile de retenir le nom des étoiles ; car elles se ressemblent toutes.

LAURETTE.

J'ai la mémoire assez bonne ; et cependant je crois que je n'en viendrais pas à bout. Elles sont en trop grand nombre.

VALMONT.

En quelques soirées vous en sauriez là-dessus autant que moi.

AMÉDÉE.

Est-il possible ? Et comment faire ?

VALMONT.

Je vous ai montré dernièrement un superbe globe céleste à la bibliothèque de la ville.

AMEDÉE.

Quoi ! ce grand globe sur lequel on a peint toutes sortes d'animaux ?

VALMONT.

Oui, mon ami.

AMEDÉE.

Est-ce que ce globe m'apprendrait le nom des étoiles ?

VALMONT.

En très-peu de temps, si tu l'avais à ta disposition. Au reste, je puis te faire présent d'un Atlas céleste de Flamsteed, contenant, dans une vingtaine de cartes, toutes les constellations des deux hémisphères, avec la manière de les reconnaître.

AMEDÉE.

Mais, mon papa, pourquoi ces figures d'animaux ? Quel rapport y a-t-il entre ces figures et les étoiles ?

VALMONT.

C'est pour reconnaître les étoiles qu'on les a classées en constellations ; et c'est pour reconnaître les constellations qu'on est convenu de les désigner par différentes figures d'hommes ou d'animaux.

LAURETTE.

Qu'est-ce qu'une constellation ?

VALMONT.

C'est un groupe de différentes étoiles. Voyez-vous du côté du nord ces belles étoiles au nombre de sept ? (*il les désigne avec le doigt.*)

AMEDÉE.

Oui, mon papa.

VALMONT.

Et toi, ma fille, les vois-tu ?

LAURETTE.

Parfaitement.

VALMONT.

Toutes ces étoiles réunies forment une constellation que les gens de la campagne

appellent le *Charriot*, et que les astronomes appellent la *Grande Ourse*. Quand je dis la *Grande Ourse*, tous ceux qui connaissent le ciel m'entendent; ils savent de quelles étoiles je veux parler. Je n'ai pas besoin de dire autre chose. On voit tout de suite des yeux de l'imagination les sept étoiles que je viens de vous montrer. Ce qui prouve que pour pouvoir s'entendre en parlant des constellations, il fallait leur donner une figure quelconque; car supposez que les constellations ne sont pas classées par figures, comment devrais-je m'expliquer, par exemple, pour parler de ces sept étoiles? Il faudrait que j'employasse une page entière pour me faire comprendre; encore n'en viendrais-je peut-être pas à bout.

Si, d'un autre côté, je voulais parler de cette belle étoile que vous voyez non loin de la Lyre, je ne saurais de quelle manière m'exprimer; au lieu que je suis sûr d'être compris, si je dis : l'étoile brillante de l'Aigle est auprès de la Voie lactée, au-dessous du Cygne.

LAURETTE.

Mon papa, montrez-moi la constellation du Cygne; et je connaîtrai déjà le Cygne, l'Aigle, la Lyre, et la Grande Ourse.

VALMONT.

Regarde au-dessus de ta tête, dans la Voie lactée.

LAURETTE.

Qu'appellez-vous la Voie lactée?

VALMONT.

La Voie lactée est cette espèce de zone ou ceinture blanchâtre qui sépare le ciel en deux.

AMÉDÉE.

Elle paraît très-bien, et ressemble à une légère bande de nuages.

VALMONT.

Tu dois remarquer cinq étoiles assez belles qui forment une grande croix dans la voie lactée.

LAURETTE.

Oui, mon papa. Je distingue cette croix.

VALMONT.

Eh bien ! c'est l'assemblage de ces étoiles qu'on désigne sous le nom de constellation du *Cygne*.

AMÉDÉE.

O mon papa ! voyez-vous à l'horizon cette belle étoile ? Il me semble qu'elle n'y était pas tout à l'heure.

VALMONT.

En effet, elle ne fait que de se lever. C'est la *Chèvre*.

LAURETTE.

Les étoiles se lèvent donc ?

VALMONT.

Oui, ma fille, elles se lèvent et se couchent, à l'exception de quelques-unes, voisines de l'étoile polaire, qui sont toujours visibles.

LAURETTE.

Me voilà toute découragée. Si les étoiles changent de place, comment parviendrai-je jamais à les reconnaître, et à retenir leurs noms ?

AMÉDÉE.

Mon papa, pourquoi un si grand nombre d'étoiles ? Pourquoi sont-elles semées avec tant de confusion dans le ciel ?

VALMONT.

C'est profusion que tu as voulu dire, mon cher ami ; car la confusion n'est jamais dans les ouvrages de Dieu. Nous ne pouvons douter que ces grands globes de feu qui éclairent de si loin notre nuit, n'aient chacun une destination propre, qui réponde dans les desseins du Créateur à la magnificence de leur appareil ; mais qui osera expliquer ce que Dieu retient dans le secret ? Qui osera prévenir ce qu'il réserve à un autre état ? Quoi qu'il en soit, les avantages qui résultent pour l'homme du spectacle et de l'arrangement du ciel, sont assez grands pour être la matière d'une profonde admiration. D'abord, ces feux innombrables deviennent pour lui, par ce bel arrangement, des milliers de lustres suspendus au riche lambris qui couvre sa demeure. Il les voit briller et étinceler de

toutes parts, et l'azur sombre qui leur tient lieu de fond, en rend encore l'éclat plus vif; mais leurs traits sont doux : leurs rayons se dispersent dans des espaces si vastes, qu'ils sont émoussés et sans chaleur quand ils viennent à la demeure de l'homme. Il jouit ainsi, par la précaution du Créateur, de la vue d'une multitude de globes tout en feu, sans aucun risque, ni pour la fraîcheur de sa nuit, ni pour la tranquillité de son sommeil. Convenez, mes enfans, qu'un tel arrangement a quelque chose de merveilleux.

LAURETTE.

Il faut l'avouer.

VALMONT.

Mais ce n'est pas seulement pour orner son palais de riches diamans, que le Créateur fait, en apparence, rouler tous les jours autour de l'homme cette magnifique voûte avec toutes ses décorations. Il nous en revient des utilités considérables. Je veux vous faire sentir un de ces avantages dont vous êtes loin de vous douter. Voyez-vous dans cette partie du ciel (au nord)

cet assemblage d'étoiles voisin de la Grande Ourse, et qui a en petit la même configuration ? Regardez bien ; on l'appelle la *Petite Ourse*.

AMEDÉE.

En effet, il y a de la ressemblance entre les deux constellations.

VALMONT.

Voyez-vous cette étoile qui est précisément au bout de la queue de la *Petite Ourse* ?

AMEDÉE.

Oui, mon papa.

VALMONT.

C'est une étoile bien précieuse.

AMEDÉE.

En quoi est-elle plus précieuse que les autres ?

VALMONT.

C'est l'*Étoile polaire*. Remarquez-la bien, et souvenez-vous de son nom.

LAURETTE.

Mais si une fois elle vient à changer de

place, il ne me sera plus possible de la reconnaître.

VALMONT.

L'étoile polaire est la seule étoile qui n'ait point de mouvement sensible. Elle reste toujours à la même place. Elle sert à diriger tous les voyages sur mer, en montrant aux navigateurs dans l'obscurité, un côté du ciel dont l'aspect demeure inva-riable, et leur suffit pour ne se point dérouter.

AMEDÉE.

Je conçois bien cela. Il me semble que je suis en pleine mer, et que je consulte cette étoile toujours immobile : si je veux aller au nord, il faut que je dirige le vaisseau au devant d'elle; si je veux aller au midi, je dois lui tourner le dos. Tout cela est fort sensible. Mais si par malheur elle est cachée par des nuages, adieu mon guide..... Je ne puis plus diriger le vaisseau.

VALMONT.

La Providence a tout prévu, mes enfans,

et sa sagesse a remédié à tout. Quand l'étoile polaire est cachée par les nuages, les marins font usage de la boussole.

LAURETTE.

Mon papa, qu'est-ce qu'une boussole?

VALMONT.

C'est une petite aiguille de fer qui a été touchée de la pierre d'aimant, et qui, suspendue en équilibre dans une petite boîte, tourne sans cesse le même côté vers le pôle.

Tandis que Valmont tâchait d'expliquer à ses enfans les usages de la boussole, un phénomène céleste attira tout à coup l'attention d'Amédée et de Laurette : Me suis-je trompée, dit cette dernière? Il m'a semblé voir courir une étoile dans le ciel avec la rapidité d'un oiseau.

AMÉDÉE.

Mon papa, je l'ai vue aussi. Est-ce que les étoiles voyagent de cette manière?

VALMONT.

Non, mes amis; l'étincelle que vous avez vu courir n'est pas une étoile. C'est simple-

ment une exhalaison qui s'est enflammée à une certaine hauteur, et qui s'est aussitôt évanouie. Il en paraît quelquefois en assez grand nombre. On dirait, en effet, qu'elles se détachent du firmament.

LAURETTE.

En voilà une qui a glissé tout le long de la Voie lactée. O mon papa, pourquoi ces étoiles tombantes ?

VALMONT.

Mes amis, la nature est si bonne, qu'elle a pensé à tous les âges quand elle a construit l'univers. Elle a prévu que l'obscurité majestueuse de la nuit inspirerait de grandes pensées à l'âge mûr ; que l'aspect des étoiles et la régularité de leurs mouvemens attireraient les regards de l'observateur, que les hommes calculeraient avec la dernière précision ces mouvemens si utiles à connaître pour l'agriculture ; mais elle a craint en même temps que le spectacle du ciel ne fût trop sérieux pour l'enfance, s'il n'étaient mêlé de quelques petits phénomènes amusans. C'est en quelque sorte, pour

jouer avec vous qu'elle fait courir sous la voûte étoilée ces étincelles brillantes qui semblent sortir des rangs , et vouloir tomber sur la terre ; et la preuve qu'elle y a réussi, c'est que ce phénomène vous fait plaisir, et que vous prenez goût à ce badinage.

AMEDÉE.

En effet : je voudrais encore en voir courir une.

VALMONT.

En attendant qu'elle se détache , vos regards impatients la cherchent ; vous contemplez le ciel ; et, sans que vous vous en doutiez, la nature vous accoutume à la réflexion.

LAURETTE.

Mon papa, les étoiles sont-elles bien éloignées de la terre ?

VALMONT.

Oui, ma fille, leur éloignement est prodigieux. Toutes les étoiles ne sont pas cependant à la même distance. Il y en a qui brillent beaucoup plus que les autres, et qui sont sûrement beaucoup plus rapprochées

de nous. Les astronomes regardent la belle étoile de *Syrius* comme la plus voisine de la terre.

AMÉDÉE.

O mon papa, montrez-nous donc cette belle étoile.

VALMONT.

Elle n'est pas visible dans ce moment.

AMÉDÉE.

Je voudrais bien savoir de combien de lieues une étoile est éloignée de la terre.

VALMONT.

Les astronomes présument que la distance de l'étoile fixe la plus voisine de la terre, est de cinq cent mille fois la distance de cette dernière au soleil.

AMÉDÉE.

Et quelle est la distance de la terre au soleil?

VALMONT.

La distance moyenne de la terre au soleil est de trente-trois à trente-quatre millions de lieues.

AMÉDÉE.

Quoi ! pour aller de la terre à *Syrius*, il faudrait donc faire cinq cent mille fois trente-quatre millions de lieues !

VALMONT.

Oui, mon ami. Cet éloignement, tout effrayant qu'il est pour l'imagination, est cependant à peu près exact. Pour ce qui regarde surtout l'éloignement du soleil, que les astronomes peuvent calculer avec plus de justesse, il a été porté, par Cassini et Newton, à l'équivalent de dix mille diamètres de la terre; ce qui fait de trente-trois à trente-quatre millions de lieues. Quant on réduirait ce calcul de moitié, il y aurait toujours de quoi confondre l'imagination de l'homme, et de quoi tomber en extase devant la toute-puissance du Créateur.

AMÉDÉE.

Il me semble que la vie entière ne suffirait pas pour ce voyage.

VALMONT.

Il s'en faut de beaucoup; car je me sou-

viens d'avoir entendu faire deux suppositions qui prouvent jusqu'à l'évidence que plusieurs vies ajoutées l'une à l'autre ne seraient pas encore suffisantes pour arriver jusqu'au soleil, en admettant que cet astre fût accessible.

AMÉDÉE.

Mon papa, quelles sont ces suppositions? Pourrais-je les comprendre?

VALMONT.

Oui, mon ami. Elles sont à la portée de tous les esprits capables de quelque réflexion. Imagine-toi un cheval et un boulet de canon qui partent de la terre pour se rendre au soleil, en continuant leur route d'un pas toujours égal, sans lassitude et sans interruption.

AMÉDÉE.

Bon. Je suis curieux d'abord de suivre le cheval.

VALMONT.

Suppose donc que le cheval fait ses vingt-cinq lieues par jour.

C'est bien assez. Il n'en pourrait pas faire davantage.

VALMONT.

Eh bien, en multipliant vingt-cinq lieues par trois cent soixante-cinq jours, sais-tu combien le cheval ferait de lieues en un an ?

AMÉDÉE.

Non, mon papa ; dites-le moi vite.

VALMONT.

Il ferait en un an neuf mille cent vingt-cinq lieues.

AMÉDÉE.

Certes ! il lui resterait encore bien du chemin à faire.

VALMONT.

A tel point, qu'après avoir marché pendant quinze cent cinquante ans, il n'aurait encore fait que quatorze millions cent quarante-trois mille sept cent cinquante lieues.

AMÉDÉE.

Quoi ! dans quinze cent cinquante ans il n'aurait pas fait encore la moitié du

chemin ?

VALMONT.

Non , mon ami. Mais suivons à présent le boulet de canon dont nous parlions tout à l'heure. Supposons que ce boulet parcoure cent toises par seconde.

AMÉDÉE.

C'est le moyen de voyager rapidement.

VALMONT.

Le boulet qui parcourt cent toises par seconde, en ferait soixante fois autant en une minute , c'est-à-dire, cent quatre-vingts lieues par heure.

AMÉDÉE.

Cent quatre-vingts lieues par heure ! Combien de lieues ferait-il donc par jour ?

VALMONT.

Il ferait quatre mille trois cent vingt lieues par jour, et un million cinq cent soixante seize mille huit cents lieues par an. Le boulet volerait neuf ans de suite qu'il n'aurait encore traversé que quatorze millions cent quatre-vingt-onze mille deux

cents lieues. Alors même il ne serait pas encore à la mi-chemin.

AMEDÉE.

Quel prodigieux éloignement!

VALMONT.

Cette distance qui nous épouvante, est cependant peu de chose en comparaison de celle qu'on trouve entre la terre et la planète de Saturne; entre la lune et les étoiles fixes; entre une étoile et une étoile.

AMEDÉE.

Je le conçois. Ne m'avez-vous pas dit que la distance de la terre à l'étoile fixe la plus voisine de nous, était de cinq cent mille fois celle de la terre au soleil?

VALMONT.

Oui, mon ami.

AMEDÉE.

Ne m'avez-vous pas dit qu'un cheval qui ferait ses vingt-cinq lieues par jour, n'arriverait pas encore à la mi-chemin, de la terre au soleil, après avoir marché quinze cent cinquante ans?

VALMONT.

Oui, mon ami.

AMEDÉE.

S'il fallait au cheval plus de trois mille ans pour atteindre jusqu'au soleil, il lui faudrait donc plus de cinq cent mille fois trois mille ans pour atteindre à une étoile?

VALMONT.

Les astronomes le présument.

AMEDÉE.

C'est une belle science que l'astronomie!

LAURETTE.

Je ne puis pas m'imaginer qu'on ait pu jamais calculer l'éloignement de la terre au soleil. Il me semble que cela doit être impossible.

VALMONT.

Ce n'est ni le lieu ni le temps d'expliquer par quels procédés les astronomes en viennent à bout. Il te suffira, mon enfant, pour respecter les calculs de l'astronomie, de penser à la justesse de ses observations,

relativement aux éclipses. Dans tous les almanachs on voit un article consacré à l'annonce des éclipses de soleil et de lune, qui doivent avoir lieu dans le cours de l'année; non-seulement nous sommes prévenus du jour, mais de l'heure, de la minute où l'éclipse doit être visible. Ces prédictions ne ressemblent pas à celles de la pluie et du beau temps. Elles sont de la dernière exactitude; elles s'accomplissent à la lettre.

LAURETTE.

Cela me paraît bien étonnant.

VALMONT.

Il y a plus : c'est qu'un astronome peut calculer, dès ce moment, toutes les éclipses qui auront lieu pendant des milliers d'années.

LAURETTE.

Quoi ! sans se tromper !

VALMONT.

Oui, ma chère Laurette, sans se tromper. N'est-il pas merveilleux que l'homme ait pu soumettre ainsi à ses hardis calculs

la marche des corps célestes , lui qui ne connaît pas même le mécanisme qui fait mouvoir son petit doigt ?

AMÉDÉE.

Il faut qu'il n'y ait jamais de dérangement dans le ciel , pour que les calculs des astronomes soient aussi justes.

VALMONT.

En effet , le moindre dérangement dans le cours des astres suffirait pour mettre la science en défaut. Mais , mes amis , depuis que le Créateur a imprimé le mouvement aux corps célestes , jamais ils ne se sont écartés de l'orbite qui leur fut prescrit ; jamais ils n'ont accéléré ni retardé leur marche ; et c'est ce qui prouve invinciblement que l'édifice des mondes n'a pas été construit de main d'homme. Tous les monumens de l'industrie humaine portent avec eux le germe de la destruction. Le temps les mine par degrés et les dévore. Il n'en est pas ainsi de ce bel univers. Jamais on ne vit faiblir les ressorts cachés qui le soutiennent ; jamais cette décoration

brillante, qui rend le firmament si majestueux, ne perdit rien de son éclat. La lune a la même clarté qu'elle eut au moment où elle commença son cours; et le soleil qui depuis si long-temps nous échauffe et nous éclaire, brûle et luit continuellement, sans avoir rien perdu encore ni de son éclat ni de sa chaleur.

AMEDÉE.

Oh ! que n'ai-je une lunette d'approche ! J'aurais bien du plaisir à considérer la lune.

LAURETTE.

Mon papa, il me semble que c'est du mot lune que vient le mot lunette : est-il vrai ?

VALMONT.

Il n'y a pas de doute.

LAURETTE.

Je suis toute fière de l'avoir deviné. Mais, à propos de la lune, sait-on de combien de lieues elle est éloignée de la terre ?

AMEDÉE.

Elle en paraît très-voisine.

VALMONT.

La lune n'est éloignée de la terre que d'environ quatre-vingt-six mille lieues; comme c'est en effet la planète la plus voisine de la terre, c'est celle que les astronomes connaissent le mieux.

AMEDÉE.

Et que peuvent-ils en savoir?

VALMONT.

D'abord, que son globe est environ cinquante fois plus petit que le nôtre.

AMEDÉE.

Sait-on ce que signifient ces taches qu'on voit sur la face de la lune?

VALMONT.

On le présume. Le disque de la lune se divise extérieurement en parties lumineuses et en parties obscures. Les premières semblent être analogues aux terres de notre globe : les secondes paraissent répondre à nos mers. On observe dans les parties lumineuses des endroits plus éclairés que le reste, qui jettent de côté une ombre que

l'on mesure, et dont on suit la marche. Ces endroits sont, dit-on, des montagnes plus hautes que les nôtres, proportionnellement à la lune, et dont on voit le soleil dorer les cimes, lorsque la planète est en *quartier*. La lumière descendant peu à peu vers le pied de ces montagnes, elles paraissent enfin entièrement éclairées. Les unes sont isolées; les autres composent de très-longues chaînes. Les parties obscures de la lune paraissent en général très-unies, et telles à peu près que paraîtraient nos mers vues de la lune. On y remarque cependant des espèces d'inégalités, des endroits noirs, obscurs, qu'on croit être des îles.

AMEDÉE.

Quoi! mon papa, l'on voit tout cela dans la lune?

VALMONT.

On y voit clairement les parties obscures et lumineuses dont je te parle; et les astronomes, en dressant la carte de l'hémisphère lunaire, ont donné à ces différentes parties des noms de mers. Ainsi, il y a dans la

lune un endroit obscur que les astronomes appellent le *Pont-Euxin*, un autre qu'ils appellent la *Mer Hyperboréenne*. Il y a d'un autre côté un endroit lumineux qu'ils appellent le *mont Taurus*. Si tu me demandes maintenant jusqu'à quel point les conjectures des astronomes sont fondées à cet égard, je ne saurai que te dire; d'autant plus que les astronomes ne sont pas d'accord sur l'existence des mers dans la lune. On prétend qu'il ne s'en élève jamais de vapeurs, et qu'on découvre quelquefois le fond de ces prétendues mers; ce qui n'arriverait pas, si les taches dont il s'agit étaient de vrais amas d'eau. Un célèbre astronome anglais les regardait comme des cavernes. Le perfectionnement des lunettes achromatiques fixera peut-être un jour les idées des astronomes sur cet objet, et sur bien d'autres particularités que nous offrent les différentes planètes.

Amédée et Laurette se disposaient à faire à leur papa plusieurs autres questions sur la marche des corps célestes. La curiosité de ces enfans devenait de plus en plus

impatiente, à mesure que M. de Valmont s'efforçait de la satisfaire. Y a-t-il longtemps, demandait Amédée, qu'on a inventé les lunettes avec lesquelles on examine le ciel ? Pourquoi, demandait Laurette, la lune paraît-elle tantôt sous la forme d'un globe, et tantôt sous la forme d'un croissant ? Mes enfans, répondit M. de Valmont, la nuit est déjà bien avancée ; retirons-nous. Un autre soir, nous reviendrons jouir du spectacle brillant qui vient de nous causer tant d'admiration ; et je me ferai un plaisir de répondre alors aux nouvelles questions que vous pourrez me faire.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

AVANT-PROPOS.	v
EPÎTRE DÉDICATOIRE.	xi
DIALOGUE I ^{er} Les quatre Parties du monde.	1
DIALOGUE II. Les Nations de l'Europe.	21
DIALOGUE III. Les Nations de l'Asie.	51
DIALOGUE IV. Les Nations de l'Afrique.	90
DIALOGUE V. Les Nations de l'Amérique.	130
DIALOGUE VI. Les îles de l'Asie.	168
DIALOGUE VII. L'Australasie.	188
DIALOGUE VIII. Les îles de la mer du Sud.	203
DIALOGUE IX. Les îles de l'Afrique.	226
DIALOGUE X. Les îles de l'Europe.	243
DIALOGUE XI. Les Villes capitales de l'Europe.	258
DIALOGUE XII. Principales Rivières de France	285
LA SOIRÉE D'ÉTÉ, ou Notions familières sur le Système du Monde.	311

FIN DE LA TABLE.

TABLE

DES MATIÈRES.

AVANT-PROPOS.	1
État républicain.	1
Dictionnaire I. Les quatre Parties du monde.	1
Dictionnaire II. Les Nations de l'Europe.	1
Dictionnaire III. Les Nations de l'Asie.	1
Dictionnaire IV. Les Nations de l'Afrique.	1
Dictionnaire V. Les Nations de l'Amérique.	1
Dictionnaire VI. Les îles de l'Asie.	1
Dictionnaire VII. L'Australasie.	1
Dictionnaire VIII. Les îles de la mer du Sud.	1
Dictionnaire IX. Les îles de l'Amérique.	1
Dictionnaire X. Les îles de l'Europe.	1
Dictionnaire XI. Les Villes capitales de l'Europe.	1
Dictionnaire XII. Principales Rivières de France.	1
LA SOURCE d'ÉTAT, ou Nations limitées en ét.	1
Système de Mende.	1

